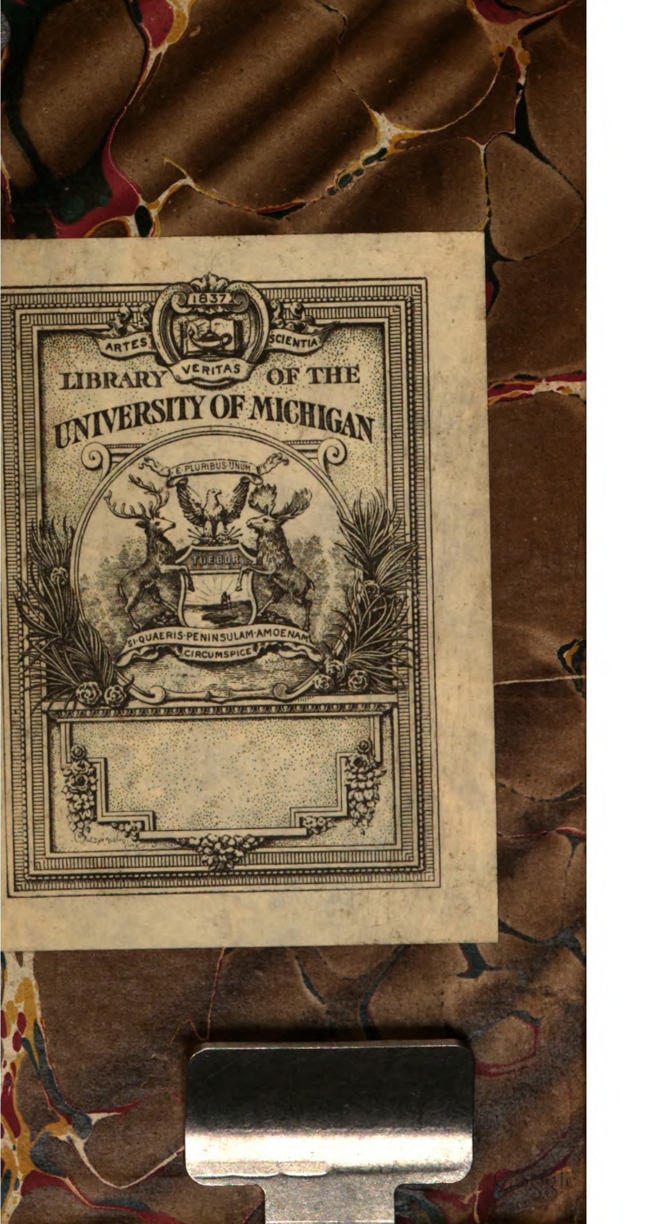



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI·QUAERIS·PENINSULAM·AMOENAM
CIRCUMSPICE


Digitized by Google

LE PETIT CARRILLONNEUR.

III.

LE PETIT CARRILLONNEUR.

PAR M. DUCRAY-DUMINIL.

J'avons encore dans l'oreille
De nos cloches le carrillon.

Blaise et Babet.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue des Petits-Augustins, nº 5.
1821.

LE PETIT CARRILLONNEUR.

CHAPITRE PREMIER.

Sont-ils amis ou ennemis, ceux-ci?

Dominique, tout en galopant, fait néanmoins ces réflexions : Par quel effet du hasard monsieur de Bléville se trouve-t-il chez monsieur le baron de Saint-Erbin, chez le père de ces trois aimables jeunes gens qui s'occupaient de la fête de leur mère dans le bois du presbytère? N'ai-je pas entendu, dans l'auberge de Pont-Chartrain, en allant à Dreux, le révérend père capucin, mon compagnon de voyage, nommer au militaire, son voisin à table, le baron de Saint-Er-

bin? s'étonner même que ce seigneur habitât le château de la Croix-Saint-André? Tous ces gens-là se connaissent donc? et tous ont des secrets, des mystères...! Je me rappelle que madame de Saint-Erbin est venue chez le bon monsieur Paterne, m'interroger, interroger ma mère... Cette famille cherche aussi le Dominique de Marseille, et paraît lui en vouloir beaucoup. N'est-ce pas imprudent à moi d'aller me confier à cette nouvelle société de particuliers intéressés, comme messieurs d'Alinvil, à me persécuter, et sous les mêmes rapports.....? Mais monsieur de Bléville est là; monsieur de Bléville est mon ami; il est honnête et franc, lui; il ne peut rien m'arriver de funeste, tant que je serai auprès de cet excellent homme. Il est malade; il me nomme sans cesse; il désire me voir, et peut-être veut-il

me communiquer ses secrets.........
Adrienne le pense, Adrienne que j'aime, que j'adore........ Ah! l'amour bannit de mon cœur toutes craintes puériles. Livrons-nous à ma destinée; et quoi qu'il en puisse arriver, allons faire connaissance avec la famille de Saint-Erbin.

Dominique pensa encore que, depuis trois semaines qu'il est absent, son bon ami Robineau peut être de retour. Notre jeune homme, en revenant d'Anet, aurait bien pu prendre des chemins de traverse pour aller gagner la route d'Orléans; mais si Robineau est revenu chez lui, Dominique a le plus grand intérêt à lui raconter tout ce qui lui est arrivé, à le consulter; Dominique passera donc par Paris, ce qui ne le retardera pas de beaucoup.

Il a voyagé en effet toute la nuit,

et le matin, de bonne heure, il est rue de l'Oursine, à son logement. Point de Robineau; il est toujours absent; il n'a pas même écrit à son jeune ami..... Dominique reste pendant quelques heures chez lui, pour laisser reposer son cheval; et comme la bête est vigoureuse, il pense qu'elle peut faire encore six lieues dans l'après-midi. Son espoir n'est pas trompé; car à cinq heures du soir, après n'avoir marché qu'au trot, il aperçoit de loin les vastes jardins ainsi que l'énorme bâtiment d'un château qu'on lui dit être celui de la Croix-Saint-André. Son cœur se serre à cet aspect, et sans qu'il en devine la raison. Il n'est pas peureux, et pourtant il ne peut pas se rappeler sans effroi que madame Frison lui a souvent parlé de fantômes qui, disait-on, paraissaient à certaines époques de l'an-

née, dans les longs souterrains de cet antique castel. Certes, Dominique ne croit pas aux revenans ; il sait d'ailleurs qu'on en disait autant du château d'Alinvil, et que les insomnies fréquentes, les courses nocturnes du marquis donnaient seules lieu à ces contes de bonnes femmes... Mais il y a encore des mystères dans l'endroit qu'il va visiter pour la première fois, et il ne peut vaincre un funeste pressentiment.

Il s'arrête devant le château, afin de l'examiner. On y va par trois magnifiques allées dessinant un cône dont la base tient une grande étendue sur la route ; ces trois avenues, séparées d'abord, se réunissent en pointe en face de la cour d'honneur du château. Quant aux bâtimens, ils forment quatre corps saillans vers les quatre points cardinaux, ce qui sans

doute leur a fait donner le nom de la *Croix-Saint-André;* car ils ont réellement, à vue d'oiseaux, la forme d'une croix. Tout cela est bâti moitié en pierres, moitié en briques; les fenêtres y sont hautes, étroites; on y voit des tourelles à crénaux dans les angles, et des démolitions de vieilles tours annoncent qu'il y en a eu autrefois d'énormes sur cette lourde masse. Les fossés, comblés par le temps, n'en laissent pas moins voir des murs d'appui à contre-forts; tout, en un mot, porte le cachet de la vétusté dans cet antique manoir, bâti du temps des croisades, et qui n'offre rien d'agréable que ses jardins.

Dominique se demande comment on peut habiter un pareil séjour. Il a pourtant appartenu toujours aux Saint-Erbin; le dernier baron y est mort, en laissant des regrets à tout le

monde. On le disait si bon! son fils ne paraît guère lui ressembler; mais il a des enfans charmans. Rien de plus aimable que messieurs Adolphe, Auguste et Vallery de Saint-Erbin. Ils ont tous les talens possibles, et leurs figures, leurs manières annoncent la douceur, la bonté, la franchise qui ont tant fait chérir leur aïeul.

Dominique ne sait comment il va se présenter au baron, à sa femme; mais il demandera monsieur de Bléville, Adrienne; et sans doute il sera bien reçu sous leurs auspices.

En descendant de cheval dans la cour, un domestique s'avance pour l'aider. Ce domestique reconnaît notre jeune homme: C'est vous, lui dit-il, monsieur Dominique? Par quel hasard a-t-on le bonheur de vous voir ici? — Mon ami, je ne me rappelle pas........ — Vous ne reconnaissez pas

Poitevin, ce domestique qui gardait, là-bas, dans le bois, les chevaux de ses jeunes maîtres, pendant qu'ils dessinaient, qu'ils travaillaient à la fête de leur mère? — Ah, oui, je vous remets. Ce n'est point le hasard qui m'amène ici, mon ami, j'y suis appelé. — Par M. le baron? Oh, que ses fils vont être contens! Ils parlent sans cesse de vous avec une estime!... — Ils sont bien indulgens; mais vous vous trompez encore, Poitevin; ce n'est pas sur une invitation directe de votre maître que je viens chez lui; c'est à la prière de monsieur de Bléville. — Vous connaissez monsieur de Bléville? — Si je le connais! — Il est bien souffrant, ce cher Monsieur! — Oui, il est malade, je le sais. Comment va-t-il aujourd'hui? — Mal, très-mal. — Je ne puis donc pas lui parler? — Je l'ignore; je vais vous

présenter à mademoiselle Adrienne. — Bien, oh! présentez-moi vite à mademoiselle Adrienne !

Poitevin met dans une écurie le cheval de Dominique; puis il le prie de le suivre : il le fait monter un large escalier, dont les rampes et les marches sont en pierre; puis il entre avec lui dans un appartement décoré de vieux tableaux de chevaliers croisés. Voici, dit Poitevin, les portraits de tous les ancêtres de mon maître; mais vous aurez le temps de voir tout cela; le plus pressé est d'entrer chez mademoiselle Adrienne. — C'est le plus pressé, vous avez raison.

Poitevin ouvre une porte. Adrienne paraît et s'écrie : Dominique! vous voilà, cher Dominique! que je vous sais gré de votre empressement! Mon bon père... —Où est il?—Là. Il n'est pas bien ; monsieur et madame de

Saint-Erbin sont près de lui. Entrez. Adrienne annonce en ouvrant une autre porte : Voilà monsieur Dominique.

Et Dominique est saisi de douleur en voyant son ami de Bléville malade dans un lit, entouré de plusieurs personnes.

Tout le monde s'écrie : Dominique!

M. de Saint-Erbin ajoute avec un sourire forcé : Le voilà donc enfin !... Mais que vient-il faire ici ? qui l'a mandé ? Est-ce vous, baronne ? — Moi ? répond madame de Saint-Erbin, je vous assure que non. — Monsieur le carrillonneur, réplique le baron en s'adressant à Dominique, je suis certainement très-enchanté de vous voir chez moi, mais faites-moi le plaisir de me dire ce qui vous y amène.

Dominique, surpris de cette sin-

gulière réception, rougit comme un homme qui serait traité quelque part d'intrus ou de parasite. Il regarde Adrienne, qui, de son côté, paraît très-confuse. Adrienne s'apercevant cependant de l'embarras de son ami, rompt le silence : C'est moi, dit-elle, qui, par ordre de mon père...... Hier, dans un moment où il avait toute sa raison, mon père me commanda d'écrire sur le champ à monsieur Dominique, de l'envoyer chercher par un exprès, attendu, ajouta-t-il, qu'il avait les plus grands secrets à lui communiquer. — Les plus grands sec....

Le baron pâlit....... Il continue : Les plus grands secrets! Qu'est-ce que cela veut dire?.. Connaissez-vous ces prétendus secrets, vous, Mademoiselle? — Moi, Monsieur, je vous jure que j'ignore tout : je n'ai fait

qu'obéir promptement aux ordres de mon père. Voilà comment monsieur Dominique se trouve ici.—Je répète (*il s'efforce de sourire*) que je suis on ne peut pas plus content de le posséder au château. Quelque prétexte qu'on ait pris pour me procurer ce bonheur, je ne puis que l'approuver; car c'est un prétexte que votre père a imaginé en vous parlant de grands secrets. En connaissez-vous à monsieur de Bléville, baronne? C'est notre ami commun; pour moi, je suis bien certain qu'il n'en eut jamais à communiquer à qui que ce fût : il me les aurait confiés, très-certainement. — Monsieur le baron, interrompt Dominique avec fermeté, je vois que je suis de trop; je vais me retirer, en vous suppliant de me pardonner mon indiscrétion; mais auparavant ayez la bonté de me dire

comment va mon ami, ce qu'il a enfin? — Je vais répondre d'abord à votre dernière question; puis je vous parlerai après de votre projet de retraite. Monsieur de Bléville et sa chère Adrienne sont ici depuis plus d'un mois. — Vous les connaissez donc? — Beaucoup; oh! particulièrement, et depuis long-temps (*il soupire*)! Il y a plusieurs jours que de Bléville me laissant sa fille, partit pour Paris, où quelques affaires l'appelaient. De retour ici, il est tombé si dangereusement malade, que nous tremblons à tout moment pour sa vie. Vous le voyez, il est dans un engourdissement léthargique voisin de la mort.

Mon ami! s'écrie Dominique en versant des larmes, en voulant se précipiter sur le lit de monsieur de Bléville. Le baron l'en empêche, et continue: Ce n'est point une maladie

caractérisée ; ce sont des transports au cerveau qui, lorsque la crise est passée, le plongent dans cet état de stupeur : il ne voit rien, n'entend rien ; il semble prêt d'expirer. Revenu hier d'un de ces accès de démence, il aura rêvé qu'il avait des grands secrets à vous communiquer ; et il vous a dérangé ainsi d'affaires plus sérieuses. — Je n'en avais point de plus sérieuse que celle-ci. J'étais à Haut-Buisson, chez monsieur d'Alinvil. — D'Alinvil! Ah! vous étiez chez d'Alinvil? Seriez-vous capable de quelque attachement pour cet homme abominable? — Abominable!..... il m'a d'abord bien maltraité, il est vrai ; mais depuis il a senti ses torts, et à présent monsieur d'Alinvil, ainsi que monsieur le marquis, son frère, me veulent beaucoup de bien. — Ils vous veulent du bien, dites-vous? Ah! si

vous les connaissiez, vous verriez que vous n'avez pas de plus mortels ennemis que ces deux misérables! — Oh, ciel! eh! que leur ai-je fait? — Rien. Vous n'avez fait de mal à personne, jeune et intéressant Dominique! et néanmoins beaucoup de gens s'occupent de vous..... plus qu'ils ne le devraient peut-être. — J'entends; c'est que tout le monde me prend pour un certain Dominique de Marseille, tandis que je ne suis que le fils d'un pauvre ménétrier. — Tâchez, mon ami, de le persuader à vous-même, ainsi qu'à tout le monde; vous n'en serez que plus heureux.

Le baron dit ces derniers mots avec un accent de sentiment qui étonna et attendrit même Dominique. Cependant la figure fausse et rechignée du petit vieillard l'effrayait involontairement. Il porta, sans répon-

dre, ses regards sur le malheureux de Bléville, qui réunissait seul toutes ses affections. Je vois, ajoute le baron, que ce tableau d'un ami mourant vous fait du mal. Quittons ce lit de douleur, et venons chez moi, où nous causerons plus tranquillement. — Oh, Monsieur, permettez-moi de passer la soirée, la nuit entière auprès de mon cher bienfaiteur! — Cela est impossible, Dominique. Adrienne reste seule dans cette pièce; il ne serait pas décent...... Nous monterons tous de temps en temps chez monsieur de Bléville, pour savoir si son état empire ou s'améliore. Donnez la main à la baronne, Dominique : je l'exige.

Dominique, forcé de céder, prit la main de la baronne, marcha devant avec elle, non sans remarquer que le baron parlait bas, et d'un air très-sévère, à l'oreille d'Adrienne. Voici

ce qu'il lui disait, et que Dominique n'entendit pas : Je vous défends de laisser Dominique entrer ici, ou parler à votre père sans ma permission : suivez cet ordre à la lettre, si vous redoutez ma juste colère !

CHAPITRE II.

La cloche de minuit.

Que serait devenu notre jeune ami, si cet ordre singulier eût frappé son oreille! Heureusement pour lui, la baronne sut le distraire, en le regardant avec des yeux pleins d'un intérêt qui l'émut jusqu'au fond de l'âme. Ce n'était plus ce regard cynique ou effronté avec lequel la comtesse d'Alinvil lui faisait baisser les yeux. La baronne de Saint-Erbin, femme de trente-huit à quarante ans, belle encore, portait sur sa physionomie tous les traits de la décence, de la vertu, et même de la bonté, surtout quand sa figure n'était pas altérée par une

inquiétude, un chagrin secrets qu'elle cherchait en vain à dissimuler. Elle dit à son jeune conducteur, en descendant le large escalier : Quelque chose qu'on vous dise, que vous voyiez où que vous entendiez ici, jeune homme, ne vous effrayez de rien. Le ciel m'est témoin que nous ne voulons tous ici que votre bonheur.

Le baron vint les rejoindre; elle serra la main de Dominique, et se tut.

Ah çà, dit le baron en traversant un vaste vestibule, vous ne nous quittez point, Dominique; mon abord vous aura semblé dur : je n'ai pas été maître d'un mouvement de surprise... Je vous prie de m'excuser, si vous avez pris mon étonnement pour un refus de vous recevoir chez moi : il y a long-temps que je désirais ce bonheur! Eh, si je pouvais le compléter.....! nous verrons... par la suite....

Vous me promettez de rester au moins jusqu'à ce que votre ami soit rétabli. — L'amitié me prescrit de le voir tous les jours, de lui prodiguer tous mes soins : à ce titre, Monsieur, j'accepte l'hospitalité que vous voulez bien m'accorder.

Dominique ne disait pas que le plaisir de voir son Adrienne entrait pour beaucoup dans le parti qu'il prenait de rester chez des gens qu'il n'aimait pas, où de nouveaux mystères ne lui promettaient pas un séjour fort agréable.

Il vit s'avancer vers lui les trois fils de monsieur de Saint-Erbin. Monsieur Dominique est ici! s'écria Adolphe en se jetant dans ses bras. J'ai vudans l'écurie un cheval inconnu, et Poitevin m'a dit qu'il vous appartenait. Soyez le bien venu!

Nous sommes bien ravis de vous

voir! disent les deux frères d'Adolphe.

Et les trois frères pressent sur leur cœur notre ami, qui se sent pénétré de cette touchante réception.

Le baron, attendri lui même, dit tout bas à sa femme : Charmant tableau, Caroline! Si ces jeunes gens pouvaient rester unis ainsi toute leur vie! mais cela est impossible!

Il ajoute tout haut : Vous voyez, Dominique, le plaisir que vous faites à mes fils ; vous auriez été bien cruel de les en priver en interprétant mal les premiers mots que je vous ai adressés. — Il est vrai, monsieur le baron; j'ai été d'abord... — Vous pouvez juger de mon cœur, de celui de ma femme, par ceux de nos enfans. — Quoi, mon père, interrompt Vallery de Saint-Erbin, est-ce que cet aimable jeune homme, dont monsieur le curé Paterne et tout le monde

faisaient tant d'éloges, va passer quelque temps avec nous? — Joignez vos efforts aux miens, mes fils, pour qu'il nous accorde ici le plus long séjour. Je serais... oh! je serais bien heureux s'il pouvait vous regarder comme ses bons amis! — Nous ferons notre possible, mon père : il dessine, il fait des vers, il est musicien; oh! comme nous nous amuserons! — Vous ne savez pas qu'il est bien éloigné de se livrer à vos plaisirs! Il est ami intime de notre cher de Bléville, et vous jugez!.. — Ah! nous ignorions cela. Où vous êtes-vous donc connus, Dominique? — A Dreux, répond Dominique. Il eut des bontés pour moi, et depuis notre connaissance, il n'a pas cessé de m'accabler de bienfaits. — Il faut espérer qu'il se rétablira, et alors..... — Alors, Messieurs, je serai trop heureux de répondre à votre aimable

invitation de partager vos jeux et vos estimables travaux ; mais tant que mon ami nous laissera de mortelles inquiétudes, vous me permettrez de ne passer qu'auprès de lui tout le temps que vous daignerez me recevoir dans ce château.

On se rendit au salon, où les jeunes gens firent de la musique; ce qui ne put distraire que monsieur et madame de Saint-Erbin. L'heure du souper arriva. Adrienne vint y assister, en annonçant que son père, confié aux soins d'une garde attentive, avait repris ses sens, et se sentait beaucoup mieux. — Pardon, mademoiselle, lui dit Dominique ; lui avez-vous appris que, d'après ses ordres, je m'étais rendu ici ?

Sur un regard du baron qui échappa à Dominique, la jeune personne lui répondit en hésitant : Oui, monsieur...

il m'a chargé de vous remercier de cet empressement. — Ne puis-je le voir à l'instant? — Il..... dort maintenant; il est très-faible. — Demain, en ce cas, demain j'aurai ce bonheur.

Adrienne se tut, et l'on soupa fort tristement. Les frères Saint-Erbin, avant de se retirer, firent promettre à Dominique que le lendemain matin, après la visite qu'il devait faire au malade, il parcourrait avec eux le parc immense du château, et surtout un certain pavillon, où un déjeuner préparé devait les attendre tous. Ce fut Poitevin qui conduisit notre jeune ami à l'appartement qui lui était destiné. Cet appartement, situé au premier étage, au fond d'une longue galerie, donnait sur les jardins. Il y avait un bon lit, et tous les meubles nécessaires à une chambre à coucher. Que je suis aise,

monsieur Dominique, lui dit Poitevin, que vous passiez quelque temps chez nous! Vous avez vu madame, connaissez-vous madame? c'est bien la meilleure maîtresse, l'épouse la plus vertueuse, la plus tendre mère que je connaisse!—Et monsieur le baron? — Il est bon aussi; mais il a éprouvé tant de chagrins, que cela a un peu aigri son caractère : au fond, c'est un excellent homme..... Ah, si vous saviez!.... le plus juste pèche sept fois par jour, me disait notre bon curé.... il n'est pas étonnant..... Ai, ma langue, ma chienne de langue voudra-t-elle s'arrêter? — Que voulez-vous dire? — Rien, rien. Je dois vous prévenir cependant que si, dans la nuit, vous entendiez quelque chose, oui, quelque bruit extraordinaire, il vous faudrait n'avoir aucune peur; tout cela ne vous regarderait pas : on

vous aime bien ici; oui, tout le monde vous aime bien! — Ah! vous me rappelez qu'on prétend qu'il revient des fantômes dans ce château. Oh! cela ne m'effraie pas : on en disait autant du château de monsieur d'Alinvil, et..... — Fi! ne parlez jamais de ce vilain homme-là. — Qu'a-t-il donc fait? vous savez donc quelque chose sur la haine que vos maîtres lui ont vouée? — Moi, non, je ne sais rien; mais la voix publique accuse ce monsieur d'Alinvil de mille horreurs : on dit qu'il est capable de tout. — Je n'ai pas vu cela. — Oh! d'autres l'ont vu, et trop vu pour leur malheur! Adieu; il faut que j'aille déshabiller mon maître : je suis à monsieur le baron, moi; les fils ont chacun un petit jokei; leur service ne me regarde plus. Bonne nuit, monsieur Dominique.

Oui, bonne nuit! Dominique n'avait pas envie de dormir : tout ce qu'on lui disait était bien capable de le tourmenter. Il admirait sa singulière étoile, qui le forçait toujours à voyager, à rester dans des endroits qu'il ne voulait pas habiter, chez des gens bizarres, moroses, à secrets, à mystères, qui semblaient tour à tour l'aimer ou le haïr. Que pouvait-il penser de ce baron de Saint-Erbin, dont la figure ne lui plaisait nullement? Il lui témoignait cependant beaucoup d'intérêt; sa femme, ses fils, tout le monde l'accablait des preuves d'une véritable tendresse! D'où pouvait venir cet attachement de la part de gens qu'il n'avait jamais connus? Cet attachement d'ailleurs est-il bien sincère? Ces gens-ci, comme les d'Alinvil, le prennent encore pour le Dominique de Marseille.

Sont-ce ses amis, ou ses ennemis? Ce sont ses ennemis, si l'on en croit les d'Alinvil. Ceux-ci ont cependant commencé par le maltraiter, dans cette illusion : mais ce marquis, qui a des remords, qui s'accuse de crimes! Le baron en a aussi des remords! Bléville lui-même semble en éprouver : et cet avis, répété deux fois dans la même soirée, de ne pas s'effrayer sur tout ce qu'on pourra entendre ou voir! Dominique est-il l'objet d'une persécution inouïe, ou le bouffon d'une troupe d'insensés?.... Mais de Bléville expliquera tout cela; et puis Adrienne est-là; Adrienne vaut bien qu'on s'expose à toutes les aventures, pour jouir du bonheur de la voir et de lui parler. Demain Dominique aura ce plaisir si touchant; demain! que l'aurore tarde à paraître!

L'aurore n'est pas prête encore à

chasser les ombres de la nuit, et tout à coup Dominique est distrait de ses réflexions par un bruit bien singulier et nouveau pour lui... il semble qu'on agite une clochette à la manière de celles que l'on fait entendre l'été dans les rues, pour avertir d'arroser. Ce bruit, faible d'abord, s'approche, s'éloigne, se rapproche encore; et c'est à l'extérieur qu'il se fait, dans les bosquets du parc. Quel est donc ce carrillonneur d'un nouveau genre, se dit Dominique en se levant, et dans quelle intention fait-il tout ce tapage ?

Il court ouvrir une de ses croisées, et il entend la cloche plus distinctement, mais sans voir celui qui la porte. Alors il se fait un mouvement dans le château. Deux hommes munis d'une lanterne sourde, en sortent et parcourent le parc. Tandis qu'il vont

d'un côté, la cloche s'agite de l'autre. La lumière de leur lanterne paraît; mais cela est si loin, qu'il est impossible de distinguer autre chose qu'un très-petit point lumineux. Bientôt Dominique ne voit, n'entend plus rien; il se recouche plus étonné qu'effrayé de cette aventure.

Il fait sonner sa montre à répétition, cadeau que lui a fait un jour le bon curé M. Paterne. Il est minuit. La fatigue l'emporte sur l'envie de réfléchir de nouveau, et il s'endort.

CHAPITRE III.

Qui rappelle le duel du Boulevard-Neuf.

Habillé de bon matin, il descend et rencontre Poitevin : Vous aviez raison, mon ami, lui dit-il, de me prévenir qu'il se passait ici des choses extraordinaires. Qu'est-ce que c'est que cette cloche qui a tinté dans le parc, cette nuit, pendant plus d'une heure?

Poitevin hésite, et répond en souriant : Ah, vous l'avez entendue? ce n'est rien. Le berger de la ferme a un fils qui est sourd; il le croyait endormi dans le parc, et il le cherchait; c'est sa manière de l'appeler; les cris les plus forts ne parviendraient pas à

l'oreille du petit malheureux ; une cloche a seule le pouvoir d'attaquer son tympan. —Vous dissimulez, Poitevin.... Au surplus, s'il n'arrive que de ces choses-là, elles ne sont pas bien effrayantes. Ne croyez pas que j'aie pu trembler une minute...... Fait-il jour chez mademoiselle Adrienne ? — Par exemple ! à l'heure qu'il est ! à cinq heures du matin ! Mais monsieur le baron est levé ; il écrit dans son cabinet. — Puis-je lui présenter mes devoirs ? — Je vais vous y conduire.

Poitevin marche devant Dominique, et le mène chez le baron, qui paraît changer de couleur en le voyant. Le baron se lève agité, prend les papiers qu'il a devant lui, et sort en disant : Bonjour, Dominique ; veuillez m'attendre ici un moment. Poitevin, viens avec moi.

Dominique, resté seul dans le ca-

binet, remarque que, dans l'empressement que le baron a mis à s'emparer de ses papiers, il en a laissé tomber un sur le parquet. Dominique le ramasse pour le poser sur le bureau; mais comme il est ouvert, ces mots : *Misérable d'Alinvil!* frappent ses regards. Qu'on pardonne à mon héros son indiscrétion; il ne peut s'empêcher de lire en entier ce papier, qui paraît être le brouillon d'une lettre que le baron copiait :

« Misérable d'Alinvil!

« Vous pensez donc m'effrayer
« avec ces mots de votre insolent bil-
« let : *Je dirai tout! je dévoilerai tout!*
« Parlez, monsieur, *dévoilez*; vous
« vous perdrez, et vous vous perdrez
« seuls, je vous l'assure, vous et vo-
« tre frère; car je vous avertis que je
« me suis mis en mesure pour répa-

« rer, s'il est possible, tous les maux
« que vous avez faits. Il m'en coûtera
« des remords, sans doute; une honte
« éternelle; mais j'aurai fait mon de-
« voir !

« Vous ne savez, dites-vous, ce
« qu'est devenu cet enfant. Je le sais
« à présent, moi. Abandonnez vos
« odieux projets, sinon je dois vous
« apprendre une chose que vous igno-
« rez; c'est que j'ai entre mes mains
« un être qui vous est bien cher, et
« que je saurai faire tomber toute ma
« vengeance sur lui, si vous m'y for-
« cez. »

Que devient Dominique à la lecture d'un pareil billet! Il ne doute nullement qu'il ne soit cet être *si cher* aux d'Alinvil, et sur lequel le baron peut exercer toute sa vengeance. Il y parle d'ailleurs de cet enfant, ce Dominique de Marseille, sans doute.... Que notre

jeune ami soit ou ne soit pas ce Dominique-là, il n'en est pas moins persécuté sous son nom et à sa place. L'énigme est expliquée : les d'Alinvil sont ses amis, et les Saint-Erbin ses ennemis. Ceux-ci ne le flattent que pour mieux lui cacher le piége dans lequel ils l'ont attiré. La singulière réception du baron en est d'ailleurs la preuve certaine. Que faut-il faire ? fuir, se retirer... Mais Adrienne! Adrienne ne peut tremper dans ces lâches complots, ni son père ; oh! monsieur de Bléville est trop délicat, trop honnête homme pour se ranger du parti des persécuteurs de son ami. Lui seul peut expliquer tout cela. Dominique ne quittera point le château sans avoir un entretien particulier avec cet excellent homme, qui, dit on, va beaucoup mieux. Mais, en attendant, aura-t-il l'air d'avoir lu

le fatal billet? Si le baron rentrait!... Il faut le remettre par terre, sous le bureau, à la place même où il était tombé... C'est ce que fait Dominique, et il sort soudain pour tâcher de calmer ou de cacher son trouble.

Le baron le rencontre au pied de l'escalier : Vous ne m'attendez pas chez moi, Dominique, lui dit-il, ainsi que je vous en ai prié? — Pardon, monsieur le baron; je me suis senti tout à coup indisposé; j'avais besoin de prendre le grand air. — Veuillez remonter avec moi à mon cabinet, mon jeune ami, j'ai quelque chose à vous communiquer.

Dominique le suit en tremblant jusqu'au cabinet, où, malgré lui, il jette un coup-d'œil sur le papier laissé sur le parquet. Le baron, qui s'est bien aperçu de son oubli, le ramasse en fixant, d'un air très-troublé, le

pauvre Dominique. Celui-ci feint d'examiner un tableau, et le baron reste persuadé qu'il n'a point fait l'indiscrétion de lire ce billet. Il le serre néanmoins avec soin; puis, s'adressant à son jeune homme, il lui dit: Regardez-moi bien Dominique; vous rappelez-vous de m'avoir déjà vu quelque part? — Monsieur le baron, je me souviens que j'ai eu cet honneur dans le bois du presbytère, où vous avez accompagné messieurs vos fils lorsqu'ils ont travaillé pour la fête de madame la baronne. J'y étais avec mon ami Mathieu Robineau. Lorsqu'il me nomma devant vous, mon nom parut faire sur votre esprit une impression fort désagréable, que je ne sus alors à quoi attribuer. — Une impression.... désagréable! Vous pouvez vous tromper sur la nature de cette impression..... mais il ne s'agit

pas de cela. Vous ne m'avez pas vu ailleurs depuis? — Je ne crois pas. — Si l'obscurité vous empêcha un certain soir de distinguer mes traits, au moins le son de ma voix ne vous serait pas étranger. — Votre voix sans doute a déjà frappé mon oreille; mais je ne me rappelle que la rencontre du bois. — Il faut donc que je m'exprime avec plus de clarté. Vous m'avez provoqué en duel. — Moi? — Vous, jeune homme. Cette soirée d'hiver est-elle encore présente à votre mémoire, où, sur le Boulevard-Neuf, vous sauvâtes la vie à d'Alinvil, que j'allais immoler à ma juste fureur? — Vous fûtes l'adversaire....? — C'était moi. Vous eûtes l'injustice de menacer mes jours, mes jours! que je hasardais pour vous. — Pour moi! daignez vous expliquer.... — Je dois éviter, craindre même toute explica-

tion dans ce moment-ci, Dominique. Mes projets ne sont pas encore assez établis ; il manque quelque chose à mon plan. Vous apprendrez tout un jour. Qu'il vous suffise de savoir que vous n'avez pas de plus lâches ni de plus vils ennemis que d'Alinvil et les siens. — Que me reprochent-ils ? — Rien. Ils sont coupables, et vous êtes innocent ; voilà votre tort à leurs yeux. — Monsieur le baron, je puis avoir des ennemis plus dangereux que ceux que vous me citez. Ils m'en ont dit autant, et sur votre compte, sans doute ; car c'est vous qu'ils me désignaient, en me disant que je devais éviter les piéges qu'on me tendait de toutes parts. Il est certain que, la nuit même de votre duel, à peine avais-je quitté le chevet du lit de monsieur le comte, que des agens apostés dans la rue par d'autres que par lui, bien certainement, m'ont fait

enlever comme une héroïne de roman, pour me conduire dans une maison isolée, où une femme m'a fait cent questions auxquelles je n'ai pas pu répondre, puisque je n'y ai rien compris. Cette femme et ceux qui l'ont mise en œuvre, sont, je crois, mes ennemis les plus déclarés. — Quelle erreur est la vôtre, jeune homme!...... Eh quoi! d'Alinvil vous serait cher au point....? — Il a paru me haïr d'abord. Il voulait que je fusse le héros d'une fable que tout le monde se plaît à débiter sur mon compte. Je l'ai dissuadé; et depuis ce temps, il m'accable de preuves de tendresse. — Vous l'avez dissuadé? Croyez qu'il ne l'est pas; il ne l'est pas, mon cher; il vous croit bien ce que vous paraissez être en effet. — Et vous aussi, vous le croyez? — Je voudrais en être bien certain.

Dominique remarque sur les lèvres

du baron, en prononçant ces mots, une espèce de contorsion qui dénote l'amertume ou un dépit concentré. Dominique s'écrie : Eh! monsieur, à quoi tout cela mène-t-il, s'il vous plaît? Que je sois ou que je ne sois pas celui à qui vous en voulez, daignez m'apprendre au moins ce qui lui attire d'aussi étranges persécutions. Est-il parent de monsieur d'Alinvil, le vôtre? En ce cas, quel est ce secret de famille qui paraît commun à tous ceux que le sort me fait rencontrer, et que personne ne révèle? Devez-vous vous jouer constamment d'une faible victime, sans lui faire connaître quelles sont ses relations avec vous tous? Messieurs d'Alinvil, vous, monsieur, et jusqu'à mon digne ami de Bléville, vous paraissez me plaindre et connaître le même mystère qui couvre

ma naissance apparemment, en supposant que je sois votre Dominique. Cette situation est affreuse pour moi. Elle jette sur tous les instans de ma vie un crêpe de douleur, d'inquiétude..... Il faut qu'elle cesse, il faut que vous parliez tous; ou bien vous ne vous plaindrez pas de moi si je me mets enfin sous la protection des lois, qui seules pourront porter le flambleau de la vérité dans ce dédale de ténèbres. — Les lois, monsieur! vous oseriez invoquer les lois (*il pâlit*)! Eh! voilà ce qu'on a toujours craint de vous. — J'en suis persuadé; et monsieur d'Alinvil le redoute aussi. — Ah, vous lui rendez donc justice? — Que voulez-vous que je pense? Incapable de juger qui que ce soit, je suis tiraillé à droite, à gauche; de tous côtés j'entends dire: *C'est lui, ce n'est pas lui.* Si ce n'est

pas lui, laissez-le donc tranquille; ou si c'est lui, expliquez-vous franchement. — Le peut-on, Monsieur, avec vos menaces, avec votre tête vive, violente! — C'est qu'elle est affreuse la conduite qu'on tient envers moi! J'ai bien connu, parfaitement connu mon père, ma mère; tous leurs amis, Mathieu Robineau le premier, n'ont jamais douté que je fusse leur fils, et l'on veut que je sois celui de riches Marseillais, que j'aie été abandonné par eux, qu'on ait mis dans ma poche des papiers que je n'ai point vus, dont je n'ai jamais entendu parler, que sais-je? Si je me rappelais tous les contes que m'a débités la femme de la maison isolée, qui prétendait avoir été ma gouvernante, sous ce rapport, je serais votre parent à vous et à messieurs d'Alinvil; car mes prétendus père et mère de Marseille portaient

vos noms, à ce qu'elle m'a dit. Eh bien, si j'étais votre parent, pourquoi ne pas me le dire? D'où vient que vous vous présentez tous comme des gens acharnés à ma perte? Que vous ai-je fait? A vous entendre séparément, je ne dois voir en vous que des ennemis? Que les d'Alinvil le soient, j'y consens; mais il assure que vous êtes aussi de ce nombre, vous, Monsieur. Parlez maintenant, et répondez-moi avec la même franchise que je montre à vous interroger.

Le jeune homme avait mis à cette sortie de la fermeté et sur-tout beaucoup d'humeur. Ces exclamations, ces questions rapides courroucèrent le baron, homme très-irrascible. Il répondit: De quel droit osez-vous m'interroger, Monsieur? Etes-vous mon supérieur? êtes-vous mon juge? Vous

me confondez sans cesse avec des scélérats, et vous voulez que je m'abaisse à me justifier? Cela est inutile; vous m'avez aussi dissuadé; je vous crois bien le fils du ménétrier Craquet; car vous avez l'arrogance et le ton des gens de cette espèce!

Dominique, irrité, veut sortir. Le baron le prend par le bras et le retient : Ecoutez, ajoute-t-il; je dois opposer la prudence à l'excès de votre vivacité : vous désirez que je vous instruise de tout ce qui concerne le jeune homme pour lequel on vous prend..... Je ne le puis, mon cher Dominique; vous n'avez ni assez d'expérience, ni assez de docilité surtout pour......... pour comprendre ce qu'on exigerait de ce Dominique-là. Si on s'expliquait franchement avec lui, il faudrait qu'on fût bien sûr, mais je dis excessivement sûr de sa

discrétion, de sa bonté, de son... indulgence, c'est le mot...... et alors la main de la belle Adrienne deviendrait la récompense de sa bonne conduite envers nous tous. — La main d'Adrienne! — Chut!

CHAPITRE IV.

Il a un rival.

Ils sont interrompus par Adrienne, qui entre en s'écriant avec l'accent de la joie : Ah, monsieur le baron, que je suis heureuse ! mon père va beaucoup mieux ce matin. La nuit a été très-bonne, et il a recouvré l'usage de la parole ; il parle faiblement, il est vrai, mais enfin on l'entend.

J'en suis enchanté, répond le baron. Nous allons le voir sur le champ avec le cher Dominique. Oh, mon Dieu ! qu'avez-vous donc, monsieur Dominique ? vous êtes pâle à faire peur !

Le baron répond vite : Il s'est

trouvé indisposé tout à l'heure. C'est qu'il est si affecté du douloureux état de votre père! mais montons chez lui.

Le baron donne une main à Adrienne, et prend de l'autre le bras du jeune homme, afin qu'en les séparant ils ne puissent se parler. Ils entrent dans la chambre du malade, qui dit d'une voix faible : Ah, voilà mon cher Dominique! bonjour, jeune ami; vous ne pensiez guère me retrouver dans cet état, quand vous m'avez quitté à Dreux? — J'aurais eu le malheur de l'ignorer long-temps, si un ordre de votre part..... — Il est vrai, je me souviens très-bien que je vous ai fait prier de venir me voir, et j'espère que votre aimable société me rendra tout à fait à la vie. — Quel bonheur pour moi si je puis contribuer à votre guérison! — Ah, jeune

ami, j'eusse été bien plus heureux de mourir! quand on s'est une fois écarté du chemin de la vertu, quand on se sent là des remords.....

Le baron s'empresse de l'interrompre : Des remords, de Bléville! que dites-vous? Un honnête homme comme vous peut-il les connaître? Vous voulez dire, sans doute, que le plus juste a toujours quelques erreurs à se reprocher; eh, qui n'en a pas commis! Parlons de votre santé, de votre prochain rétablissement. Vous croyez donc que Dominique sera nécessaire à cette prompte convalescence? eh bien, il restera... N'est-ce pas, Dominique, que vous resterez ici, puisque vous pouvez être utile à votre ami? — Monsieur, répond Dominique indécis, ma position me permet-elle...? — Oui, interrompt Adrienne, oui, monsieur Dominique, vous resterez

avec nous; monsieur le baron l'exige ainsi que mon père, et moi... oh, cela me fera bien plaisir!

Un sourire qui accompagne ces mots est un ordre pour Dominique; il s'écrie: Eh bien, oui, je reste, puisque cela m'est ordonné par l'amour et par l'amitié! — L'amour! réplique Adrienne.

Elle rougit.

Il a raison, dit le baron en s'efforçant de rire: il vous aime, Adrienne, et vous l'aimez aussi. Est-ce que cela peut se cacher à des yeux exercés comme les nôtres? C'est si naturel, d'ailleurs!

Le malade fait signe qu'il veut parler; on l'écoute. Ils s'aiment, baron, dit-il; je l'ai vu, je ne m'en suis que trop aperçu! et ce serait pour moi le comble de la félicité, si, avant de mourir, je les voyais serrer les nœuds

de l'hymen... Mais vous savez, Saint-Erbin !... — Quoi, mon ami? répond le baron; il n'y a rien d'impossible à cela; le temps peut amener de grands changemens; et si vous me secondez pour attendre les délais nécessaires.... Vous m'entendez à votre tour. — A merveille... Mais ces jours derniers, me croyant près de ma fin, j'avais mandé ici Dominique, dans l'intention..... — Terreur de malade, mon cher de Bléville; vous ne m'aviez pas consulté pour cela : aussi ai-je été si surpris de voir chez moi Dominique! Une autre fois vous ne ferez rien sans prendre mon avis. Mon amitié pour vous et nos communs intérêts me donnent le droit de vous l'ordonner. — Baron! depuis long-temps je ne vous suis que trop soumis! Vous aurez encore cette preuve de ma docilité. — Ah çà,

vous avez assez parlé pour un malade, nous vous laissons ; prenez du repos, et tout ira bien. — Quoi, demande Dominique, ne puis-je rester encore quelques momens auprès de mon ami ? — Il est fatigué, repart le baron, et d'ailleurs mes fils vous attendent ; vous savez que vous devez visiter mon parc et déjeuner avec eux : vous le leur avez promis. Venez, Dominique ; de Bléville exigera lui-même que vous teniez parole à mes fils, qui sont aussi vos amis.

De Bléville fit signe à Dominique qu'il lui permettait de se retirer. Notre jeune homme s'arracha à regret de ses bras ; car il aurait bien voulu l'interroger ; mais il sentit que le malade était trop faible pour soutenir un trop long entretien, et il se promit de le revoir dans un moment plus favorable.

Le baron, en sortant avec lui, parut avoir oublié le vif entretien du matin; il le combla de complimens, de caresses, de preuves, en un mot, d'un véritable intérêt.

Les trois fils de Saint-Erbin attendaient en effet Dominique; le báron les laissa libres de se promener, et nos quatre jeunes gens se prenant par le bras, partirent pour visiter le parc. Il était immense, plein de sinuosités, de bosquets qui le rendaient en quelques endroits impénétrable aux rayons du soleil. Il y avait partout des pièces d'eau, des boulingrins, des labyrinthes; c'était, en un mot, un jardin délicieux. Dominique remarqua qu'une grande partie sur la droite était totalement enceinte d'un treillage très-haut, très-serré, et qu'aucune porte ne semblait en permettre l'entrée. En regardant à

travers la clôture, il crut voir que cette partie du parc était encore plus belle et mieux soignée que le reste. Qu'est-ce que cela? demanda-t-il; ne pourrions-nous pas voir ce paradis terrestre? — Non, mon ami, répondit Adolphe d'un air contraint; nous n'avons pas la clef de cet endroit. Mon père en a demandé la jouissance à un de ses voisins, dont la propriété touche à cet enclos, et..... mais nous pouvons bien nous dispenser de voir ce bosquet, le parc est assez grand... Demain, nous y chasserons, n'est-ce pas?

Dominique ne répondit point à cette invitation. Un sentiment qu'il ne pouvait définir, le faisait quitter avec peine ce clos qu'on ne lui permettait pas de visiter. Ses jeunes amis l'entraînèrent d'un autre côté, et Dominique leur dit : A propos, Mes-

sieurs, avez-vous entendu comme moi, cette nuit, dans le parc, une espèce de carrillon qui m'a rappelé mon premier métier?

Les trois frères se regardent et soutiennent qu'ils n'ont rien entendu. Vous dormiez, ajoute Dominique, plus fort que Poitevin; car ce domestique m'a dit l'avoir entendu comme moi. — Cela se peut, répond Adolphe; mais entrons dans ce pavillon, où le déjeuner nous attend. — Pour un pavillon de jardin, poursuit Dominique, celui-ci a un air bien lugubre!

Cet édifice, en effet, est construit tout en marbre noir. Il est entouré de colonnes de même marbre, surmonté d'une coupole éclairée à l'italienne, et l'on y entre par une porte de bronze qui rappelle celles des anciennes pyramides d'Egypte. Dans le milieu de

cette rotonde est un tombeau noir aussi, sur lequel on lit cette inscription, tracée en lettres d'or :

LEUR MORT
NOUS A CONDAMNÉS
A DES REGRETS
ETERNELS !

Un petit enfant en marbre blanc semble dormir, couché au pied de ce tombeau. Sur le socle qui soutient ses pieds, on lit ces mots :

EST-IL DONC A JAMAIS PERDU POUR
NOUS !

Quel est ce lieu funèbre, demande Dominique, et que signifient ces tombeaux, ces tristes inscriptions ? —Vous voyez ici, lui répond Adolphe d'un air très-touché, un monument élevé par mon père et ma mère, à la mémoire de parens qui leur fu-

rent bien chers. Ce tombeau ne renferme point leurs dépouilles mortelles ; d'autres lieux ont le bonheur de les posséder. — Cet enfant ? — Etait celui de ces infortunés. — Il n'est donc plus, ce pauvre enfant ? — Il... n'est plus ! — Comment se nommaient ces parens pour lesquels les vôtres ont conservé des regrets si touchans ? — C'est notre secret, cela, mon cher Dominique. Eh, puissiez-vous vous rendre digne de l'apprendre un jour ! — Allons, vous me parlez aussi dans le sens de monsieur le baron ! Vous connaissez donc ses secrets ? — Mon père et ma mère n'en ont jamais eu pour leurs enfans. — Oh, que tout cala me trouble ! — N'y pensez plus, cher Dominique, et déjeunons. — Mais vous avez choisi là un lieu bien triste pour un déjeuner de garçons ! — Il a raison, mes frères ; portons

cette table, telle qu'elle est, dans le carré de verdure ici à côté : nous y serons plus gaîment.

Les trois frères emportent la table, et referment la porte de bronze du monument.

On se met à déjeuner sous un quinconce d'acacias, et le grand air doublant l'appétit de nos jeunes gens, ils mangent comme des diables, en causant sur les arts et sur les plaisirs que leur âge leur permet de goûter.

Madame de Saint-Erbin, qui se promenait, arrive à eux : Eh bien, mes enfans, dit-elle d'un air aussi affable que franc, faites-vous fête à ce cher Dominique? avez-vous bien soin de lui? — Il mange très-peu, ma mère, répond Vallery, malgré le soin que nous apportons à lui servir les morceaux les plus délicats. — Je vous croyais dans le pavillon des Regrets?

— Dominique n'a pas voulu y rester. Saisi soudain d'une tristesse insurmontable...... — J'entends!

Elle semble tomber dans une profonde rêverie. Le jeune et joyeux Vallery s'empresse de la distraire: Ma mère, dit-il, nous avons projeté pour demain une partie de chasse, seriez-vous assez bonne pour assister, avec Adrienne, à une halte au pavillon du Carrefour? — Cela dépendra, mon fils, de la santé de Bléville; s'il va toujours de mieux en mieux, je déciderai sa fille à m'y accompagner (*elle sourit*). Je vois, mon cher Vallery, que tu cherches bien souvent les occasions de te trouver avec elle. Tu l'aimes, je m'en suis aperçu, conviens-en.

Dominique et Vallery rougissent soudain ensemble; mais chacun par des motifs différens.

Vallery se tait. Auguste, son frère, répond pour lui : C'est vrai, ma mère, il m'en a fait la confidence.

La baronne reprend d'un ton plus sérieux : J'en serais fâchée, Vallery, vraiment fâchée ; car vous savez, mon fils, que cette jeune personne ne peut jamais se marier ; son père le prétend au moins. Il ajoute qu'un seul jeune homme peut aspirer à sa main, s'il veut un jour s'en rendre digne.

Elle fixe ses regards curieux sur Dominique, qui rougit davantage. Vallery soupire et dit : Ma mère ! je l'aime bien, Adrienne, oh ! de toutes les forces de mon âme !... mais je ne la disputerais jamais à un ami, qui, dans le cas dont vous parlez, aurait sur elle des droits incontestables !

La baronne, plus gaie, lui fait

un signe d'approbation et se retire.

Dominique reste pétrifié. C'est lui qu'on désigne encore, et toujours lui, sans qu'on le mette au fait de rien.

CHAPITRE V.

Toujours des demi confidences !

Il désirerait bien être seul pour réfléchir librement sur ces nouvelles paroles énigmatiques; mais il ne peut décemment quitter ses jeunes amis, qui semblent prendre à tâche de tout faire pour lui plaire. Ils se promènent encore jusqu'à l'heure du dîner; puis ils rentrent au château, où Adrienne leur apprend avec joie que son père va de mieux en mieux. On se met à table. Dominique, qui vient de connaître pour la première fois la passion de la jalousie, a toujours les yeux fixés sur Adrienne et sur Vallery, pour voir s'il ne leur

échappe pas des regards qui puissent décéler une intelligence secrète. Il remarque bien que Vallery soupire souvent en examinant Adrienne; mais la jeune personne semble n'y faire aucune attention. Elle paraît au contraire réserver tous ses égards, tous ses soins, tout son intérêt pour Dominique, qui en est charmé; et persuadé que Vallery aime sans être payé de retour, il se livre plus que jamais à toute la passion de l'amour. Oh! se dit-il intérieurement, que ne m'apprend-on tout de suite ce qu'il faut faire pour mériter la main d'une si charmante personne! je n'hésiterais pas à obéir, quelque sacrifice qu'on m'imposât!

Après le dîner, Dominique voulut monter chez le malade pour lui tenir compagnie; mais Adrienne, sur un signe du baron, objecta qu'on venait

de l'avertir que son père reposait, et que le médecin ne voulait pas qu'on troublât son sommeil. Adrienne seule se rendit auprès de monsieur de Bléville; le baron se retire de son côté, et les jeunes gens s'occupèrent de musique.

Dominique étant sorti pour prendre un peu l'air, pensa que, puisque monsieur de Bléville dormait, Adrienne était seule dans la pièce qui précédait la chambre à coucher du malade, et que par conséquent il pouvait la voir et lui parler sans témoins. Il y monta sur le champ; mais il trouva cette pièce ouverte, sans qu'Adrienne y fût. Dominique présuma qu'elle était auprès du lit de son père. Ne sachant s'il prendrait la liberté d'entrer dans la chambre à coucher qui était fermée, il s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait très-

haut dans cette pièce. Il reconnut la voix du baron, et ces mots frappèrent son oreille : Quoi! vraiment, de Bléville, en mandant ce jeune homme près de vous, vous aviez l'intention de lui communiquer des secrets aussi importans! Quelle imprudence! S'il n'est pas le jeune d'Alinvil, ce dont nous doutons toujours, vous nous compromettiez tous inutilement. S'il l'est, c'eût été bien pis! Vous savez......

Ici le baron baissa la voix, et Dominique n'entendit plus que ces mots qui terminaient sa période : Ne parlez, en grâce, que lorsque j'aurai jugé le moment convenable; promettez-le moi, jurez-le moi sur l'honneur.

La voix du malade, qui répondit à cette interpellation, était si faible, que Dominique ne put distinguer ce

qu'il dit. Il se retira sur le champ, craignant que si le baron le trouvait là en sortant, il n'eût le droit de l'accuser d'écouter aux portes. Dominique, en descendant, fut néanmoins très-content d'avoir commis cette indiscrétion. Elle lui apprenait qu'on doutait encore qu'il fût le Dominique de Marseille; on n'en avait donc aucune preuve; aucuns renseignemens n'étaient donc parvenus sur cet enfant abandonné; et Dominique se plaisait à se confirmer dans l'idée que, fils de monsieur et de madame Craquet, il n'était pas celui qu'on cherchait, pour qui on le prenait sans cesse. Cela lui donnera du courage pour répondre à toutes les questions, pour résister aux nouvelles persécutions qu'on pourra lui susciter. Mais ces gens ont des secrets capables de les compromettre.....! Qu'importe à Dominique

qu'ils en aient : il n'a pas besoin de les savoir ; pourvu qu'on ne trouble plus sa tranquillité, c'est tout ce qu'il désire.

Il rencontre Adrienne dans l'escalier : Ah ! mademoiselle Adrienne, vous voilà ! je vous croyais auprès de votre père. — J'y étais, monsieur Dominique; mais monsieur le baron est entré; ils m'ont ordonné de sortir, parce qu'ils avaient à parler d'affaires: j'ai obéi. — Vous n'êtes donc point au fait des secrets dont on parle continuellement dans ce château ? — Je n'en sais pas le moindre mot, monsieur Dominique. Je sais bien que mon respectable père a des chagrins; mais il les concentre en lui-même, et jamais il ne m'en a dit la cause. — J'en ai aussi des chagrins, moi, mademoiselle Adrienne ! — Lesquels ? — Je vous aime, et peut-être en aimez-

vous un autre. — Ah! Vallery vous aura fait confidence de son amour pour moi; il ne m'en a pas encore parlé, ainsi je n'ai pas été forcée à l'impolitesse de lui dire que je ne l'aime pas. — Vous lui auriez dit cela? — Oh mon Dieu oui, tout net. Je n'aime que vous, monsieur Dominique; vous seul avez su toucher mon cœur. Je ne vois pas pourquoi je ne vous l'avouerais pas, puisque je vois dans vos yeux que cela vous fait un si grand plaisir.

Dominique était en effet au comble de ses vœux. Il répliqua avec un sentiment douloureux : Certes, ma chère Adrienne, je suis bien reconnaissant de ce tendre retour; mais serons-nous jamais heureux! on met votre main à des conditions que j'ignore, qu'on s'obstine à me taire, quoiqu'on m'en parle sans cesse. . . . . Qu'on

s'explique donc; je ferai tout alors, tout pour vous obtenir! — Je ne sais pas ce qu'on exige de vous, monsieur Dominique; mais mon père, depuis votre arrivée ici, m'a dit sans cesse que si vous le vouliez bien, vous rétabliriez dans cette maison le bonheur, le repos, et qu'alors je pourrais devenir votre femme. Expliquez-moi, lui ai-je demandé, ce qu'il faut que Dominique fasse, je le lui dirai, et il m'aime tant que rien ne lui sera impossible.... Il m'a répondu que ce secret-là était au-dessus de mon âge, de mon intelligence. En vérité, on me traite toujours ici comme un enfant.

Un petit air boudeur qui accompagna ces dernières paroles, sembla embellir encore Adrienne aux yeux de Dominique. Il s'écria : Que je sois ou non leur Dominique, ils n'ont

qu'à parler, je m'imposerai tous les devoirs pour leur rendre la paix et pour vous obtenir.

Un léger coup qu'il se sentit donner sur l'épaule le fit se retourner. Il vit le baron qui lui dit en souriant : Eh oui, Dominique, tout cela serait en votre pouvoir, si, plus franc, moins obstiné à vous taire, vous vouliez nous faire des aveux qui seuls régleraient notre conduite. Allez voir de Bléville ; il vous demande, ainsi que sa fille.

Le baron les quitta, et nos jeunes gens se rendirent chez le malade, qui semblait, d'heure en heure, recouvrer une meilleure santé.

Eh bien! mon digne ami, lui dit Dominique, on vous a donc imposé la loi de ne jamais révéler un secret qui pourrait amener le dénoûment de mon étrange aventure? Point d'é-

tonnement, je vous prie : qu'il vous suffise de savoir que je connais l'ordre qu'on vient de vous donner. Vous êtes plus franc, vous, de Bléville; vous m'aviez appelé ici pour me confier vos chagrins; mais on vous ferme la bouche, et nous allons rester comme cela des années entières environnés de mystères, de chuchottemens, de demi-confidences, de tout ce qui fait enfin le tourment d'une âme délicate! — Jeune ami, ces secrets dont vous vous plaignez ne m'appartiennent pas; je n'ai pas le droit de les verser dans le sein d'un autre; j'ai fait le serment de les taire; ma fille elle-même les ignore. — Pourquoi m'avez-vous promis de me les confier? — Je croyais mourir alors. J'aurais fait une grande faute, Dominique! mais ne parlons plus de cela; jamais..... Dites-moi, êtes-vous

content de l'accueil que vous recevez dans ce château? — Je vous le demande? Avec toutes les inquiétudes qu'on m'y fait éprouver, dois-je beaucoup de reconnaissance à des gens que j'ai d'ailleurs plusieurs motifs de regarder comme mes ennemis? — Vos ennemis! ah! vous êtes bien injuste. — Mes ennemis ou ceux du jeune Marseiliais pour lequel on me prend partout. — Jeune ami, vous vous obstinez à le taire; mais vous savez bien que vous l'êtes. A votre âge, avec votre esprit, votre raison, ces Craquet qui vous ont adopté, ont dû vous faire cette confidence, vous remettre les papiers qu'ils ont trouvés sur vous. — Je vous jure devant Dieu que je n'ai reçu d'eux ni papiers ni confidence; ils sont morts en me nommant toujours leur fils. — Cela n'est pas pos-

sible. Quel intérêt avaient-ils, en mourant, à vous cacher qui vous êtes? Ils vous auront recommandé le secret, voilà tout, et vous le gardez avec un respect trop religieux aussi, puisqu'il nuit ici à vos intérêts comme à votre amour. — A mes intérêts? — Sans doute. Avouez que vous êtes l'enfant que deux.... deux barbares ont abandonné aux Champs-Elysées; montrez les papiers qu'une femme, imprudente alors, mais depuis bien excusable, avait glissés dans vos petits vêtemens; convenez de tout cela, et vous saurez après également tout ce qui nous concerne. — Je vous répète encore le serment que je viens de faire, sur Dieu, sur l'amitié, que je ne puis pas convenir de ce que j'ignore absolument : je suis le fils du ménétrier Craquet; voilà tout ce que je puis, ce que je dois soute-

nir.—En ce cas, jeune ami, ou vous n'êtes point l'enfant que nous regrettons, ou ceux qui vous ont célé votre véritable état sont bien coupables. Avez-vous quelquefois interrogé ce Mathieu Robineau dont vous m'avez parlé si souvent, cet ancien ami de votre prétendu père? — Ne doutant nullement de ce que je suis, je ne lui ai jamais fait là-dessus la moindre question. Il est absent dans ce moment : il m'a écrit; je n'ai pu lui repondre, faute de savoir en quel endroit je lui adresserais ma lettre. — Attendez son retour; consultez-le; et s'il vous dévoile la vérité, venez tout bonnement vous en expliquer avec moi; je vous indiquerai alors la .... la conduite qu'il vous faudrait tenir... le service signalé qu'on exigerait de vous... Enfin, mon cher Dominique, nous pourrions tous re-

couvrer le bonheur. — Que n'est-il en mon pouvoir d'opérer sur le champ ce miracle ! vous verriez si je sais connaître l'étendue des devoirs de l'amitié, si j'aurais des secrets pour vous comme vous en avez pour moi.

De Bléville, sans répondre, lui tendit la main, versa quelques larmes, et Dominique, ému de cet excès de sensibilité, se jeta sur lui, l'embrassa avec une effusion si vive, qu'il l'aurait étouffé, si Adrienne ne se fût empressée de l'arracher des bras de son père.

CHAPITRE VI.

Nouvelles terreurs.

Mais, dites-moi, mon cher de Bléville, répliqua Dominique, sur quels indices, vous, monsieur le baron et messieurs d'Alinvil, ont cru se douter que je fusse leur Marseillais? — Sur mille, mon ami. D'abord, deux années à peu près après votre abandon, madame la baronne de Saint-Erbin, chez qui vous êtes aujourd'hui, vous rencontra jouant d'un petit carrillon sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris. Ayant encore très-présent à sa mémoire les traits de l'enfant abandonné, elle crut les retrouver en vous;

elle questionna votre prétendue mère, qui lui protésta que vous étiez bien son fils, suivant le rôle qu'elle s'était prescrit. Est-ce que madame Craquet ne vous a pas parlé des questions que lui fit un jour, sur votre compte, une dame inconnue ? — Jamais, jusqu'à la première visite qu'elle fit au curé. — Preuve qu'elle avait des raisons de vous cacher votre état; car, si vous eussiez été son fils, elle ne vous aurait pas célé toutes les importunités dont-elle a souvent été accablée à votre égard; elle vous aurait dit bonnement : Tiens, il y a des gens qui prétendent que tu n'es pas mon enfant. Si tu les rencontre dans le monde, soutiens-leur toujours que tu l'es; car rien n'est plus vrai... N'est-ce pas qu'elle aurait dû vous dire cela ? — Mais..... si vous voulez. Après, s'il vous plaît. —

Le baron, la baronne, les d'Alinvil eux-mêmes, t'ont revu depuis, carillonnant à Paris, à diverses époques, et ta ressemblance avec leur Dominique les a toujours frappés. Puis des mensonges que tes prétendus parens ont faits en différens temps; les questions qu'on leur a faites; leur embarras en y répondant; un acte de naissance qui ne s'est point trouvé à Saint-Etienne-du-Mont; le testament des Craquet, où tu n'es pas nommé comme étant leur propre fils; la querelle que t'a suscitée Brunot, seul et unique héritier de ces bonnes gens; la restitution que tu lui as faite d'un héritage qui ne t'appartenait pas; que te dirai-je enfin!... Et plus que tout cela, mon ami, un certain pressentiment qui ne trompe jamais le coupable.... je veux désigner ici les d'Alinvil..... pressenti-

ment qui les avertit que voilà leur victime, celle qui doit ou succomber sous un crime nouveau, ou leur reprocher un jour tous ceux qu'ils ont commis ; cet instinct d'une âme qui éprouve des remords ne trompe jamais, Dominique, et l'on devine toujours aisément celui à qui l'on veut ou du bien ou du mal.

Ce discours, fort de raison, frappa Dominique, au point qu'il crut un moment qu'il était véritablement le jeune homme de Marseille. Il pensa cependant que ses parens, et Mathieu Robineau surtout, ne l'auraient point laissé grandir sans lui apprendre un pareil secret. Ce qui l'étonna dans la vive sortie de monsieur de Bléville, c'est qu'il semblait connaître toutes ses relations avec messieurs d'Alinvil : il lui en témoigna sa surprise. — Cela est tout naturel, lui ré-

pondit monsieur de Bléville : nous savons ici jusqu'aux plus secrètes pensées de ces méchans ; et le baron, ainsi que la baronne, ont toujours veillé sur vous, tant que vous avez été ou chez le comte ou chez le bon curé Paterne. Je ne vous en ai jamais parlé à Dreux, parce que j'ignorais moi-même une foule de particularités qu'on ne m'a apprises que depuis que je suis ici ; mais monsieur et madame de Saint-Erbin ont tant d'intérêt à connaître la conduite des d'Alinvil ! — Ils sont parens? — Mais.... oui. — Et vous, vous êtes.....? — Simple ami de la famille Saint-Erbin. — Bon et excellent ami, en vérité, vous m'avez presque persuadé que je suis l'enfant abandonné. Cependant, je vous jure toujours que je l'ignore, qu'on ne m'a jamais fait de confidence à cet égard : et vous pouvez m'en

croire; car je n'ai jamais trahi la vérité. — Dans le fond de mon cœur, je ne puis vous croire, jeune ami : cette affaire est de trop grande conséquence pour qu'on vous l'ait cachée. Au surplus, attendons tout du temps. Restez toujours, restez dans ce château près de moi, et je vous jure que vous n'aurez pas de meilleurs amis que les hôtes qui l'habitent, quelque chose que vous puissiez voir ou entendre chez eux. — Ah ! voilà ce que je voulais encore vous demander : ce que vous venez de me dire, on me l'a déjà répété plusieurs fois..... — Pardon, je suis fatigué; cet entretien a été si long, si touchant pour mon cœur! Laissez-moi un peu en repos, jeune ami. Demain nous nous reverrons, nous causerons encore, si Dieu veut bien prolonger jusque-là ma faible existence.

Dominique rassura de Bléville sur les progrès de sa convalescence. Il l'embrassa, le quitta, et descendit au salon, plus affecté que jamais de tout ce qu'il venait d'apprendre. La baronne et ses fils s'efforcèrent en vain de le distraire. Il soupa tristement, et monta chez lui, éclairé, comme la veille, par le fidèle Poitevin. Ah çà, Monsieur, lui dit ce domestique, j'espère que vous dormirez cette nuit : vous n'entendrez plus, au reste, la cloche du berger. Son damné sourd est couché sous les verroux : d'ailleurs on a défendu au père de faire ce tapage-là la nuit. — Il y a de l'affectation, Poitevin, à me rappeler cela, à m'en parler. Je ne vous demande point ce qu'on vous a ordonné de taire ou de dissimuler. Dites-moi seulement quel est ce voisin de monsieur le baron à qui on a donné la jouissance de cette

belle partie du parc que j'ai vue ce matin entourée de treillages? — Ah, le voisin, le parc aux treillages?..... oui..... oh! c'est un riche voisin.

Il paraît qu'on n'a pas fait là-dessus la leçon à Poitevin; car il ne sait que répondre. Il se reprend cependant, et dit: Il s'appelle, il s'appelle... Il a un nom allemand qui est si difficile à retenir... il m'échappe toujours; mais je vous le dirai demain: s'il ne me revient pas à la mémoire, je m'en informerai. Bonne nuit, monsieur Dominique. — Je vous remercie, mon ami.

Dominique, resté seul, ferme sa porte; et comme la lune éclaire en plein le superbe parc qu'il a sous ses fenêtres, il éteint sa bougie, ouvre une croisée, et réfléchit en respirant l'air pur et frais d'une belle soirée.

Mon lecteur, qui n'éprouve pas

autant d'embarras que lui à suivre le fil de ses aventures, puisqu'il en sait une partie, doit deviner, sans doute, que le pauvre Dominique se perd dans ses réflexions. Il commence à croire sérieusement qu'il n'est pas le fils de Craquet, et il blâme son ami Robineau de l'avoir laissé dans cette incertitude. Il est fâché de n'avoir plus de lumière; car il écrirait sur l'heure à l'obligeante voisine chargée de la clef de son logement à Paris, pour qu'elle lui fît passer, au château de la Croix-Saint-André, les lettres qu'elle a pu recevoir pour lui. Point de doute qu'il ne s'y en trouve une de Mathieu Robineau. Un silence si long, si obstiné ne serait pas naturel...... Demain, Dominique écrira.

En attendant, il repasse dans sa tête ce que monsieur de Bléville lui a dit sur le compte du baron; et il reste

convaincu que monsieur de Saint-Erbin, bien loin d'être son ennemi, est le plus honnête homme du monde, et que les d'Alinvil, au contraire, sont tels qu'il les avait jugés d'abord.

Fatigué de ces réflexions, il va se mettre au lit, lorsqu'il entend frapper doucement à sa porte. Qu'est-ce? se dit-il; est-ce le carrillonneur de l'autre nuit? est-ce un des fantômes qu'on prétend.....?

On frappe de nouveau. Dominique, qui n'est pas peureux, va ouvrir. Il voit entrer un petit garçon vêtu en aide de cuisine, qui lui donne une lettre, en disant : C'est pour vous, monsieur Dominique; on m'a bien recommandé d'attendre que tout le monde fût couché, pour vous la remettre. Ne dites jamais que c'est moi qui m'en suis chargé, car vous me feriez chasser. Bonsoir.

Le petit garçon se retire. Dominique s'enferme, et regrette plus que jamais d'être obligé d'attendre le jour pour lire ce billet mystérieux. Il y est forcé cependant.... ; il se couche, mais il ne dort pas.

A peine est il possible de distinguer les objets, que Dominique décachète la lettre ; et s'efforçant de la lire, il reste bien étonné d'y trouver ces mots :

« Fuyez, Dominique, fuyez le plus
« tôt possible, à l'instant même, l'af-
« freuse maison dans laquelle on a su
« vous attirer : vous courez le danger
« d'y être enfermé dans de profonds
« souterrains, peut-être même d'être
« empoisonné. Saint-Erbin a menacé
« des amis à qui vous êtes cher, de
« vous arracher la vie!...... Vous fré-
« missez à ce mot! Rien n'est plus
« vrai ; on vous en donnera la preuve,

« si vous voulez vous rendre dès de-
« main chez votre ancien protecteur,
« le curé Paterne. »

De qui peut venir cet avis effrayant? de monsieur Paterne; mais il n'est point de sa main : il n'importe; c'est du bon monsieur Paterne, qui aura pris une main étrangère pour ne point compromettre son écriture, en cas que le billet ne soit intercepté. O ciel! le baron de Saint-Erbin serait un vil assassin! Et monsieur de Bléville qui le vante! Il trahirait donc son jeune ami? Quel chaos de nouvelles terreurs!...... *Saint-Erbin a menacé des amis à qui vous êtes cher....* Ces amis, ce ne peut être Mathieu Robineau, puisqu'il est absent; c'est monsieur Paterne, ou bien monsieur Paterne tient cela d'amis bien sûrs. Il est évident toujours que l'avis est de monsieur Paterne, puisque c'est

chez lui qu'on engage Dominique à se rendre. Suivra-t-il ce conseil? quittera-t-il une maison où tout le monde paraît l'aimer, où respire Adrienne? Adrienne, la candeur, la bonté même, elle est au milieu de pareils scélérats! Dominique l'abandonnerait là!..... Mais elle y a son père; ce n'est point à elle qu'on en veut; c'est Dominique qu'on poursuit, qu'on se propose d'assassiner. Eh pourquoi? qu'a-t il fait?

Le malheureux jeune homme laisse tomber sur ses joues deux torrens de larmes! Oh! combien il regrette le temps où il était simple carrillonneur de village! qu'il était heureux alors! Aujourd'hui!... Non, il est décidé que la première impression que le baron a faite sur lui est la plus sûre. Ce baron est un vil scélérat!..... les d'A-linvil........ ils ne lui ont montré de la

rigueur que dans l'affaire de mademoiselle Gothon. Quant au reste, aux doutes, aux demi-mots : *Est-ce lui? n'est-ce pas lui?* qu'ils prononçaient aussi, on en dit autant chez monsieur de Saint-Erbin. Il n'en faut plus douter, ses ennemis sont ici, tout aussi bien qu'à Haut-Buisson; et ses amis? oh! ils ne sont que chez le bon curé Paterne. C'est là qu'il faut se rendre, c'est là qu'il faut se mettre à l'abri de toute persécution, en implorant, s'il est nécessaire, l'appui des lois. Cela fera un étrange procès sans doute; mais c'est le seul parti qu'on doive suivre.

Dominique s'habille à la hâte, déterminé à quitter sur le champ le château. Un bruit se fait entendre dans le corridor; c'est monsieur le baron qui le traverse, en disant avec humeur à un domestique qui le suit :

Il n'importe ; je veux avoir dès aujourd'hui la clef de ce souterrain ; je veux l'y enfermer moi-même.

Dominique tremble de tout son corps. Nul doute, d'après le billet mystérieux, que ce ne soit lui que le baron veuille enfermer lui-même, et dès ce jour. Oh, il n'aura pas cette peine, ou ce plaisir ; car Dominique va partir, et le plus vite possible.

Il descend dans la cour, et court à l'écurie pour y seller son cheval. Poitevin se présente : Monsieur va sortir ? — Oui, oui, monsieur va sortir ! — Ah! oui, il fait beau ; monsieur veut se promener dans la campagne ? — En effet, Poitevin, c'est une course du matin qui me passe par la tête. Vous direz à vos maîtres..... — Tenez, parlez vous-même, voilà monsieur le baron.

Le baron va droit à Dominique :

Où allez-vous donc, mon cher? — Pardon, Monsieur; j'ai besoin de me promener; je n'ai pas dormi de la nuit. — Comme vous êtes pâle, défait! et ce ton brusque! Vous avez des projets, Dominique! — Lesquels? — Vous nous haïssez, vous nous redoutez, et vous voulez quitter mon château. Je suis observateur..... osez nier.....? — Quand cela serait, Monsieur, je suis libre de ma volonté; on ne me retiendra peut-être pas ici de force? — Qui pourrait en concevoir l'odieuse pensée! — Ce n'est pas pour moi, j'espère, qu'on a demandé la clef d'un certain souterrain....

Dominique, en sellant son cheval, dit cela avec la forfanterie d'un jeune homme de vingt ans. Le baron répond un peu troublé : Ah! ah! vous avez entendu? je vous croyais endormi. — Non, Monsieur, je ne dor-

mais pas, et j'ai tout entendu. — Mais, tout.... je n'ai dit que cela, je crois. Les paysans de ce canton ont la sottise de répandre le bruit qu'il revient des fantômes dans mon château. Pour éviter que quelques malintentionnés s'avisent de jouer aux revenans, j'exige qu'on me donne les clefs de mes souterrains, afin de voir par moi-même s'ils sont exactement fermés. Il n'y a rien de plus simple que cet ordre, je crois, et tout maître de maison en ferait autant. Est-ce que Dominique aurait peur des fantômes, des souterrains? — Je ne crains que les hommes, Monsieur; les hommes seuls sont méchans, et par conséquent redoutables. — Oh! oh! mais cela paraît s'adresser directement à moi. Le cher Dominique n'est pas ce matin le même qu'hier au soir; aurait-il reçu quel-

ques insinuations ? — De qui, Monsieur, de qui? — Le sais-je, Monsieur, le sais-je?... J'ai des ennemis, qui sont aussi les vôtres, Monsieur! ils sont bien adroits!.. Il est certain cependant que je ne vous laisserai point me quitter de la sorte sans que vous m'ayez expliqué les motifs de ce brusque changement. Vous-même, mon cher Dominique, vous y êtes plus intéressé que vous ne le pensez. — Prétend-on me faire violence ? — Vous voulez donc fuir ? vous en convenez.

Le jeune homme va s'emporter... mais un incident vient tout changer.

CHAPITRE VII.

Le tambour nocturne.

ADRIENNE ouvre une fenêtre et appelle dans la cour : Dominique ? monsieur Dominique ? mon père veut vous parler. — J'y vole.

L'emportement, la terreur, le projet de fuir, tout cède à la douce voix d'Adrienne.

Dominique fait rentrer son cheval dans l'écurie, salue froidement le baron, et monte à l'appartement du malade, qu'il ne peut s'empêcher d'aimer encore, quoiqu'il le croie le complice du baron. Adrienne reçoit son jeune ami avec joie, en lui annonçant que son père va de mieux en mieux.

Que vient de me dire Poitevin, mon jeune ami! demande monsieur de Bléville à Dominique; il m'assure à l'instant que vous allez quitter le château : du moins c'est ce qu'il a pensé d'une conversation assez vive que vous venez d'avoir avec monsieur de Saint-Erbin. — Faut-il que je sois franc, monsieur de Bléville! — Oui, ou ce serait la première fois que vous vous déguiseriez à mes regards. — Le baron n'est point-là; je vais vous parler avec franchise. Je vous croyais... je vous crois encore le meilleur cœur que je connaisse; cependant, ou vous êtes dans l'erreur, ce qui est impossible, ou vous voulez m'y faire tomber, ce qui serait odieux. Votre baron est un scélérat.

De Bléville se frotte les yeux en regardant son jeune ami, en s'écriant : Grand Dieu, que dites-vous

là ! — Ce que je pense. Depuis mon arrivée ici, j'ai vu des choses extraordinaires. On m'a déguisé la vérité sur un certain bruit de cloche nocturne, sur une clôture dans le parc, choses fort peu intéressantes par elles-mêmes, mais qui fixent l'attention quand elles sont accompagnées d'autres mystères. Ce qu'il y a de certain et de plus effrayant, c'est qu'on forme sur moi des projets qui sont tellement affreux que je n'ose y croire. — Quels projets, mon jeune ami ? — Je vois que vous feignez d'ignorer..... — Moi feindre avec vous ? — Si je vous dis que je sais tout, je m'expose peut-être davantage à la scélératesse de mes ennemis. — Dominique, est-ce vous qui parlez ? vous, que j'ai vu hier si sage, si raisonnable, si attaché à votre vieil ami de Bléville ? — Aurais-je

jamais dû croire que cet ami si tendre eût pu m'attirer dans un piége? — O Dieu! moi vous attirer dans un piége! moi qui donnerais ma vie pour pour conserver la vôtre, pour vous rendre...... le plus heureux des hommes! Parlez, Dominique; quelque songe sinistre aurait-il troublé cette nuit votre sommeil? il n'est pas possible que vous me fassiez de sang-froid la sanglante injure de me croire un traître! — Si vous ne l'êtes pas, de Bléville, expliquez-moi donc cet étonnant billet.

Il jette le billet anonyme sur le lit du malade, et continue : Je vous donne là une grande marque de confiance : ma liberté, ma mort peut-être en seront le prix. Mais je vous estime trop pour vous cacher que j'ai reçu, cette nuit, cet avis important. Je ne le confie qu'à vous; il

faut que le baron l'ignore à jamais!

De Bléville change de couleur en lisant le papier, ce qui paraît fort suspect à Dominique.

De Bléville reprend cependant son sang-froid, et dit au jeune homme : Qui vous a remis cela? — Il n'importe qui; c'est un ami sans doute. — Connaissez-vous cette écriture? — Non. — Ce n'est pas celle de monsieur Paterne; car je la connais bien; et ce billet..... — Ce qu'il contient est-il véritable? — Permettez-moi de demander cela à monsieur le baron, qui entre. — Quoi! vous oseriez.....!

Dominique n'a pas le temps de reprendre son billet. De Bléville le donne au baron, en lui disant : Saint-Erbin, vous êtes accusé. Lisez, et justifiez-vous!

Le baron lit sans se troubler, et sourit d'un air de pitié qui paraît na-

turel. Voilà donc, dit-il, la cause de l'humeur de Dominique? c'est cet écrit clandestin, dans lequel on me traite d'empoisonneur, où l'on veut au moins que je sois comme ces vieux seigneurs châtelains qui enfermaient leurs victimes dans de longs souterrains. Un mot va expliquer cette énigme. Ce billet, monsieur de Bléville, vient des d'Alinvil. J'ai vu rôder hir un de leurs gens qui a beaucoup causé, à travers la grille, avec un petit drôle de la cuisine. Je parie que c'est ce petit coquin-là qui vous a remis ce papier, Dominique? Vous vous taisez : votre silence est un aveu. Voici ce que c'est au surplus. Aussitôt que vous vous êtes séparé des d'Alinvil, eux-mêmes ont quitté le château de Haut-Buisson, et sont revenus s'établir à ***, auprès de votre bon ami monsieur Paterne. Ils ont su que

vous étiez chez moi. Ils m'ont écrit sur le champ la lettre la plus impertinente; et moi je leur ai répondu, hier matin, par un billet qu'ils ont dû recevoir avant midi. Il est vrai que, dans ce billet, je les menaçais de faire tomber ma juste vengeance *sur quelqu'un qui leur est bien cher*; ce sont mes expressions. Ce quelqu'un, qu'ils ne connaissent pas encore (un jour je le leur nommerai), ils ont cru que c'était vous, que j'étais capable de vous égorger, de vous emprisonner! Les scélérats attribuent toujours aux autres les forfaits qu'ils peuvent commettre. De-là cet avis qu'ils vous ont fait parvenir, pour vous effrayer, pour me calomnier à vos yeux, pour vous forcer peut-être à retourner chez eux; car le rendez-vous donné chez le curé Paterne n'est qu'un prétexte; on vous aurait ren-

voyé à eux; ils vous auraient montré ma réponse à leur lettre, et vous m'auriez cru un lâche assassin! Je rends grâces au ciel, mon cher Dominique, de ce qu'il vous a inspiré assez de confiance en de Bléville pour que vous lui ayez montré cet avis perfide. Sans cela, vous partiez sans que j'eusse pu me justifier. Moi vous faire de la peine, Dominique! moi attenter à vos jours! Eh! je donnerais aussi les miens pour sauver les vôtres! Etes-vous convaincu maintenant de mon innocence, Dominique? Si vous ne l'êtes pas, vous êtes libre, partez; allez retrouver ces méchans; ce sont eux qui, à chaque minute, ouvrent de véritables précipices sous vos pas.

Dominique reste interdit. De Bléville prend la parole : Quand vous m'avez remis ce fatal billet, jeune

ami, j'en ai été plus indigné qu'étonné. Je me doutais qu'il y avait là-dessous quelque atroce perfidie. Cependant, sans vous communiquer l'idée que me faisait naître ce papier, je l'ai remis soudain, devant vous, à monsieur le baron.... Vous venez de l'entendre; il vous a dit qu'il avait écrit aux d'Alinvil, qu'il pouvait exercer sa vengeance sur quelqu'un qui leur est bien cher. Ce quelqu'un là, pour répéter ses expressions, ne peut être vous; car il s'en faut de beaucoup que vous soyez cher à ces misérables! ils ignorent de qui monsieur de Saint-Erbin leur a parlé, et ils croient que c'est vous dont il veut faire sa victime. Ne doutez plus à présent que l'avis ne vienne d'eux, et qu'ils n'aient nommé monsieur Paterne que pour vous inspirer plus de confiance. — Je ne m'étonne pas, interrompt le baron en riant, de

la belle peur que j'ai faite ce matin à notre jeune homme, qui m'a entendu demander à Labrie la clef du grand souterrain, que je veux fermer dorénavant, vous le savez, afin de détruire ces sots contes de fantômes. Dominique aura cru que j'allais, dans la même journée, l'y faire charger de chaînes au moins grosses comme mon bras. Non, mon cher et bon jeune homme, vous n'êtes point ici dans ces vieux châteaux de romans où l'on vous enferme les gens dans la tour du Nord, dans celle du Midi. Je ne suis point un vil assassin, grâce au ciel!.... Et si j'avais voulu l'être!... De Bléville m'entend; il vous dira que j'ai pu faire des fautes graves, trop graves peut-être! mais que je n'ai jamais versé le sang de mon semblable; et, à mon âge, je ne commencerai pas à me noircir d'un pareil crime. Rassu-

rez vous donc, mon ami, et s'il ne vous reste plus aucun soupçon, permettez-moi de vous serrer dans mes bras.

Dominique y vola. Il avait lu, comme l'on sait, le brouillon de la lettre écrite aux d'Alinvil par le baron, et sa justification lui paraissait aussi franche que naturelle. Mais le voilà retombé encore dans cette fluctuation de doutes dont il ne peut sortir. Que prétend donc le comte d'Alinvil, en le retirant de chez le baron pour l'attirer chez lui? On parle de piéges; il n'en a jamais vu chez ce comte. Il n'a reçu de lui que des preuves d'amitié; et l'on veut à toute force qu'il soit un ennemi! Et les gens qui soutiennent cela paraissent en effet véridiques et de bonne foi. C'est monsieur de Bléville, le plus honnête homme du monde! c'est

monsieur de Saint-Erbin, qui vient de se justifier de la manière la plus claire!... Allons, Dominique ne quittera pas le château; eh puis Adrienne le regarde avec des yeux si beaux, si supplians! Allons, encore une fois, Dominique restera.

Il n'oublia point cependant le projet qu'il avait formé d'écrire à son domicile, à Paris, pour savoir si l'on n'y aurait pas reçu des nouvelles de Mathieu Robineau. Il monta chez lui avant le déjeuner, écrivit sa lettre, la fit partir, et revint trouver les jeunes Saint-Erbin, qui l'emmenèrent, comme ils l'avaient décidé la veille, à la chasse avec eux.

Cette journée se passa tranquillement. Dominique crut remarquer que le baron et sa famille le traitaient avec plus de soins, d'égards et d'amitié qu'à l'ordinaire. Il en conclut

qu'on voulait lui faire oublier le fatal billet, qu'il regardait bien maintenant comme faux, mensonger, provenant de quelque ennemi secret de monsieur de Saint-Erbin : il n'osait pas encore en accuser le comte d'Alinvil.

Puisque je suis si près, se dit-il, du bon monsieur Paterne, je devrais bien aller lui rendre une visite.

Et il se promit de remplir ce devoir dès le lendemain.

Rentré chez lui, le soir, pour prendre du repos, il se sentit beaucoup plus calme, et il examina de nouveau les sites délicieux que la lune éclairait à ses yeux. Il était devant une croisée ouverte, lorsqu'il crut entendre au loin le son d'un tambour qui battait une espèce de rappel. Ce tambour se rapprochait, s'éloignait, et cela paraissait très-

avant dans le parc. Cependant, comme il avait de très-bons yeux, Dominique crut apercevoir que quelqu'un d'une taille gigantesque se promenait dans la partie du parc fermée de treillages, d'où le bruit du tambour semblait provenir. Il ne se trompe pas, c'est là que marche le tambourineur, à la place sans doute où s'agitait, l'avant dernière nuit, le carillonneur mystérieux. Est-ce le voisin du baron qui a la manie de faire ces bruits nocturnes dans les bosquets dont on lui a cédé la jouissance? En ce cas, cet homme serait un fou; car quel but aurait tout ce tapage?

Il ne dura pas long-temps. Plusieurs personnes parurent entourer l'homme au tambour. Des cris inarticulés frappèrent l'oreille de Dominique; et ce tableau magique disparut à ses regards.

Je ne m'étonne pas, pensa-t-il, qu'on ait fait courir des bruits de revenans sur ce château; si le voisin s'amuse ainsi toutes les nuits, les paysans d'alentour, qui entendent comme moi sa musique bruyante, doivent s'en alarmer. Mais est-ce bien un voisin qui fait cela? Le discret Poitevin a paru troublé quand on l'a questionné là-dessus; Poitevin devait se rappeler ou demander son nom, le dire à Dominique; il a oublié tout cela, à dessein sans doute.... Il faut en parler à monsieur de Bléville. Il est franc, lui; il dira à son jeune ami la cause de tous ces bruits. Voilà encore une chose à faire demain.

Dominique n'entendant plus rien, se couche, et dort si profondément, que le soleil est presque au tiers de sa carrière quand il se réveille. Il apprend que la famille du baron est au-

près de monsieur de Bléville; il monte chez le malade, qui de jour en jour recouvre la santé. Dominique n'ose le questionner devant le baron et sa famille. Il attend que tout le monde soit parti. Seul alors avec son ami et la belle Adrienne, il interroge le premier en ces termes : Je me plaignais à vous hier, mon cher de Bléville, de ce qu'on m'avait déguisé la vérité sur une cloche nocturne; mais voici bien une autre affaire. La cloche a fait place, cette nuit, à un tambour qui a battu le rappel, comme si des ennemis allaient attaquer ce château. Vous me direz sans doute ce que c'est que cela. — Moi, Dominique? je n'ai rien entendu. — Ni moi non plus, dit Adrienne; j'étais endormie de si bonne heure! — Oh, réplique le jeune homme, vous ne dormiez certainement pas assez fort,

vous, de Bléville, pour n'avoir pas été frappé de ce bruit étrange. Mais, dites-moi, y a-t-il un château voisin de celui-ci ? — Non. La Croix-Saint-André est absolument isolée. — On m'a donc fait un conte, quand on m'a dit que la clôture dans le parc avait été cédée à un voisin ? — Voisin, si l'on veut. Elle sert de promenade à un vieux gentilhomme qui demeure... près de ces lieux, et qui y vient quand il le veut. — Il a donc la manie d'y venir toutes les nuits ? — Je l'ignore, mon cher; depuis que je suis malade, je n'ai pu parcourir le parc; je ne sais quels changemens on a pu y faire. Mais seriez-vous assez enfant pour avoir peur, d'après ces fables de revenans qu'on a fait courir sur le château ? — Je vous jure que cela n'a pas troublé un instant mon sommeil..... Mais si vous dissimulez avec moi

sur ces niaiseries, apparemment que vous avez des motifs; je les respecte... j'attendrai... Il faudra bien que j'attende le moment où vous pourrez m'expliquer toutes ces énigmes. Convenez que vous piquez ma curiosité d'une manière bien cruelle, et que je suis très-heureux de n'être pas une femme!... Ah, pardon, Adrienne, j'oubliais que vous êtes là! — Fort bien, dit Adrienne en souriant, fort bien, Dominique, plaignez-vous, injuriez notre sexe. Je suis femme, moi, et pourtant j'entends tous les jours mon père et monsieur le baron parler de tous leurs secrets, sans m'en inquiéter. Vous voyez que la curiosité n'est pas si forte en nous que chez vous, Messieurs.

Dominique fit sa paix et quitta ses bons amis. En descendant, Poitevin

lui remit une lettre pour lui. Il l'ouvrit. Elle était de monsieur Paterne, et bien entièrement de sa main. Voici ce que lui mandait le pasteur.

CHAPITRE VIII.

Ce n'est pas, cette fois, une terreur panique.

« J'AURAIS lieu de me plaindre de « votre silence envers moi, Dominique. Depuis quelque temps vous « courez le monde, à droite, à gau- « che, sans qu'on sache où l'on peut « vous trouver. Vous m'aviez promis « de venir passer quelques mois au- « près de moi. Je ne vous ai point « vu ; je n'ai même pas reçu de vos « nouvelles. M'auriez-vous oublié? « Ah, cela me ferait une peine « cruelle !... mais je ne le crois pas ; « j'aime à penser qu'entraîné par un « cercle de nouvelles connaissances, « de plaisirs nouveaux, vous n'avez

« pas le temps de penser à vos amis, et
« que la dissipation d'esprit vous fait
« oublier les affaires de votre cœur. Au
« surplus, si je parle de vos nouvelles
« connaissances, je dois vous avertir
« qu'il en est de bien dangereuses
« pour vous, mon ami : témoin
« celles qui vous entourent dans ce
« moment. Je viens d'apprendre des
« horreurs sur leur compte. Pourquoi
« n'avez vous pas suivi l'avis prudent
« qu'on vous a fait parvenir hier ?
« Vous auriez pu alors éviter les em-
« bûches secrètes que l'on tend à
« votre inexpérience, au château que
« vous habitez. Est-il encore temps
« de vous sauver de cet abîme ? Cette
« lettre ne vous trouvera-t-elle pas
« gémissant sous les verroux du fé-
« roce Saint-Erbin ? La lirez-vous
« seulement ? Je la risque néanmoins ;
« quand même, interceptée par le

« baron, elle devrait m'attirer toute « sa haine. J'aurais d'ailleurs de quoi « le convaincre de sa perfidie à votre « égard. Venez donc au plus vite, « vous êtes à une lieue de chez moi; « venez, je vous instruirai de tout.
« Votre ancien ami,

« Anastase PATERNE. »

Ceci est positif par exemple! Plus d'anonyme, plus d'écriture inconnue; c'est bien monsieur Paterne qui tremble sur les dangers que court son ami chez un homme *féroce et perfide;* c'est ainsi qu'il le juge. Et monsieur de Bléville lui-même n'est donc qu'un traitre!

Dominique sent une sueur froide glacer tous ses membres. O Dieu! quel est donc sa triste destinée! de courir sans cesse des périls qu'il ignore; d'être tourmenté de tous les

côtés par des gens à qui il n'a jamais rien fait! De Bléville! ah, ciel! peut-on se résoudre à le croire le complice d'un homme *féroce!* Cela est cependant; on n'en peut plus douter.

Allons, il ne faut plus faire la gaucherie de leur montrer cette lettre, de les consulter; il faut partir sur le champ, et se rendre chez monsieur Paterne.

Cette fois, Dominique hors de lui, selle son cheval, pour s'en servir, pour quitter un odieux séjour. Il court ensuite prendre ses effets dans son appartement; puis il va monter à cheval, lorsque les trois frères Saint-Erbin se présentent à lui : Vous nous quittez! est le cri général.

Dominique cherche à cacher son trouble. Non, répond-il, non, mes bons amis; je vais seulement faire une courte visite à mon premier bien-

faiteur, à monsieur Paterne ; je serai ici pour l'heure du dîner. Assurez-en monsieur votre père, ainsi que mon cher de Bléville et mademoiselle Adrienne, que je n'oublierai jamais.

Il soupira en disant ces derniers mots, ce qui persuada aux jeunes Saint-Erbin qu'il avait des projets. Mais n'ayant nullement le droit de le retenir, ils l'embrassèrent en le conjurant de tenir sa promesse, et ils le laissèrent aller.

Tout en galopant, Dominique pense aux Saint-Erbin, à de Bléville, et se fait mille raisons pour les croire faux et méchans, ainsi que les juge monsieur Paterne. Tant de dissimulation n'est pas naturelle ; il faut qu'ils aient, ainsi que le marquis d'Alinvil, et son frère peut-être, commis quelque crime secret qui les trouble, qu'ils n'osent avouer. Avec quelle adresse ils se

sont justifiés sur le billet que Dominique leur a montré la veille! Ce billet ne venait pas d'un ennemi, puisque monsieur Paterne en a connaissance. Ce bon monsieur Paterne craint que son jeune protégé soit sous les verroux du baron. Ce baron l'accablait d'amitié, mais c'était sans doute pour mieux consommer sa perte. Quelle alternative! Sont-ils ou ne sont-ils pas mes amis? C'est ce que le pauvre Dominique est réduit à se demander sans cesse.

Le voilà dans le bois qui avoisine le presbytère, dans ce bois dont l'abri touffu fit souvent le charme de son enfance. Il voit la place où mademoiselle Gothon lui donna la première leçon d'amour.. Il remarque l'endroit délicieux où les frères Saint-Erbin mettaient les arts à contribution pour préparer à leur mère une fête tou-

chante. Cette mère a pourtant l'air bien estimable! Ces jeunes gens sont doux, bons, sensibles et remplis de talens. Il n'y aurait donc que le baron..... Mais ses enfans connaissent tous ses secrets; il faut qu'ils ne vaillent pas mieux que lui.

Dominique arrive enfin au presbytère; et là, comme le cœur lui bat! C'est madame Frison qui le reçoit: Vous voilà, Dominique! ah, mon Dieu! comme monsieur le curé soupirait après vous! C'est qu'il était d'une inquiétude! Ce vilain château de la Croix-Saint-André! Ah ça, vous y avez vu les revenans, sans doute? Contez-moi donc çà. Comment sont-ils faits? Sont-ils en fantômes, en loups-garoux? ont-ils de grosses chaînes, des pieds de bouc? de quelle couleur sont-ils, noirs, ou blancs? Dépêchez-vous donc. J'étais d'une

frayeur en pensant que vous étiez exposé à ces vilaines choses-là ! — Madame Frison, je vous remercie de cette touchante sollicitude ; mais il n'est pas question de revenans pour le moment. Où est monsieur le curé ? — Il vient de dire sa messe ; il est passé dans son cabinet. — Le voilà.

Monsieur Paterne entre, et se jette dans les bras de Dominique, qui l'embrasse en fondant en larmes. Mon digne protecteur ! s'écrie le jeune homme, je vous revois ! Ah ! vous m'accusez d'ingratitude, quand j'étais en proie à tous les tourmens ! — Je m'en suis douté, mon fils, et je t'ai bien plaint. Je t'appelle mon fils, et tu me permets bien ce mot, que je n'avais jamais prononcé. — Ah, je suis votre fils, et vous êtes mon père, mon seul, mon bon père. — Hélas ! plaise au ciel qu'on ne [illegible] per-

suade jamais que je suis le fils d'un autre!—Comment! que dis-tu?—Eh, ne veulent-ils pas tous que je sois leur Dominique de Marseille? un enfant abandonné aux Champs-Elysées? — Ils le veulent.... et Mathieu Robineau? —Je ne sais où il est, je n'ai point de ses nouvelles. — Prétend-il aussi que... que tu sois cet enfant? — Je l'ignore; jamais je ne l'ai interrogé là-dessus. — En ce cas, il faut..... l'attendre.—Comment?—Sans doute. Lui seul pourra convaincre tes persécuteurs sur ton véritable état. — Je m'y perds le premier; je ne sais plus qui je suis. Mais parlons du sujet de votre lettre : elle m'a fait trembler. Vous sauriez donc...? — Je sais que monsieur de Saint-Erbin et tous ceux qui l'entourent, ont formé l'affreux projet de te perdre, on m'en a montré la preuve la plus complète.

— O ciel! et ces gens me témoignent un attachement...... — Feint, exagéré même, pour mieux dissiper tes soupçons. — Et monsieur de Bléville? vous ne connaissez pas monsieur de Bléville; c'est... — L'homme le plus faux, l'ami, le confident, le complice de Saint-Erbin; c'est tout dire. — Pourquoi m'ôtez-vous une illusion qui m'était si chère!.......... Adrienne! — On sait que tu l'aimes; on sait que l'homme qu'elle appelle son père... — Qu'elle appelle son père? — Ignores-tu qu'elle n'est pas la fille de ce Bléville? — Bon! un certain monsieur Noblet, de Dreux, a fait courir ce bruit; mais je n'y crois pas. — Consulte là-dessus monsieur le comte d'Alinvil. — Quoi, vous tenez cela...? — De monsieur le comte, de madame la comtesse, du marquis, leur frère. Ils sont revenus, depuis quelques

jours, dans ce village. — Je le sais; et vous pouvez avoir quelque confiance en ces gens-là? — Ils ont eu des torts envers toi, je ne l'ignore pas; ils en sont convenus devant moi; mais tu leur as rendu des services qui t'en ont fait des amis zélés, sûrs et fidèles. Ils ont juré de te soustraire aux piéges que te tendent les Saint-Erbin, et ils tiendront leur parole.

La confiance que Dominique avait en monsieur Paterne, était diminuée du moment où il voyait que ses avis venaient des d'Alinvil. Il eut même un peu de honte d'avoir écouté trop facilement sa terreur. Il céda néanmoins à la prière que lui fit le bon curé de l'accompagner sur le champ chez le comte.

Ils entrèrent dans le salon, où le comte le marquis et la comtesse semblaient absorbés dans leurs réflexions.

La comtesse se leva en s'écriant avec joie : Dominique! c'est son bon ange qui nous l'envoie!

Elle l'embrasse, elle le serre à l'étouffer. Le comte, le marquis le pressent également dans leurs bras. Etes-vous bien persuadé, maintenant, curé, demande le comte, que nous sommes les meilleurs amis de Dominique? — Vous me l'aviez bien assuré, répond monsieur Paterne; mais j'en suis aujourd'hui convaincu, et ce tableau touchant m'arrache des larmes. — Asseyons-nous et causons.

Tout le monde prend place. Ah çà, poursuit le comte, savez-vous, Dominique, chez qui vous étiez à la Croix - Saint - André? — Chez un homme, votre parent, et qui vous déteste. — J'en suis trop sûr depuis long-temps; mais vous ignorez que cet homme a juré votre perte. — Il n'y

paraissait pas; car il me comblait de preuves d'intérêt.—Pour mieux vous abuser. Je sais ses secrets, moi. Je puis le perdre en les révélant; je l'en ai menacé, et voici ce qu'il m'a répondu. J'ai montré cela à monsieur Paterne, qui en a frémi comme nous.

Le comte remet à Dominique la lettre du baron, dont notre jeune homme a lu la copie, et il appuie sur ces mots : *C'est que j'ai entre les mains un être qui vous est bien cher, et que je saurai faire tomber toute ma vangeance sur lui, si vous m'y forcez.*

Tandis que Dominique n'est point étonné de ce billet, sur lequel le baron de Saint-Erbin s'est justifié la veille, le comte continue du ton le plus attendri : Cet *être qui nous est bien cher*, c'est vous, Dominique,

c'est vous qu'on menace dans cet insolent billet. Vous êtes notre parent, Dominique, et parent de très-près. Nous vous aimons autant que nous chérissons nos fils, et le baron sait bien qu'en vous frappant, il nous prive de ce que nous avons de plus précieux. Monsieur Paterne n'a pu résister à cette preuve de la scélératesse du baron. Je vous ai fait parvenir un avis de vous rendre chez lui : vous ne l'avez point suivi; il a pris le parti de vous écrire lui-même, ce matin, et nous vous possédons enfin. Vous ne répondez point?

CHAPITRE IX.

Mort qui n'affligera personne.

Dominique se recueille et dit lentement : Vous vous doutez bien, monsieur le comte, du trouble que tout ce qui m'arrive doit me faire éprouver. L'incident le plus simple en suscite mille autres exprès pour me tourmenter. Je connaissais cette lettre que monsieur le baron vous a écrite, et que vous me montrez à présent comme une preuve de sa scélératesse; elle pourrait faire naître bien des soupçons aussi sur vous, monsieur d'Alinvil, en la lisant avec quelque attention. Au surplus, ce n'est point moi qu'on y menace; je m'en suis expliqué hier avec mon-

sieur de Saint-Erbin. Ce quelqu'un qui vous est bien cher, ce n'est pas moi; c'est un autre individu, *qu'il vous nommera un jour*, ce sont ses expressions, et là-dessus il m'a paru d'une franchise à ne pas inspirer la moindre défiance. Monsieur de Bléville paraît connaître aussi cet autre personnage *qui vous est si cher!* Quant à moi, je n'ai rien à craindre et je ne crains rien de monsieur de Saint-Erbin. Il a deviné que c'était vous qui me faisiez passer un avis effrayant, que le conseil de me rendre chez mon digne bienfaiteur que voilà n'était qu'un prétexte, qu'on me renverrait à vous, que vous me montreriez ce billet; enfin, il a prévu tout ce qui arrive dans ce moment.

Le comte, son frère et la comtesse se regardent avec le plus grand éton-

nement, et en silence. Le comte le rompt. Il n'est pas maladroit, dit-il, ce vil Saint-Erbin! avons-nous tous un ennemi plus subtil? Je ne sais que trop qu'il me déteste; et s'il vous en fallait une preuve, je vous apprendrais, jeune homme, que c'est lui qui fut mon adversaire, cet hiver, au Boulevard-Neuf, lorsque vous eûtes la générosité de me sauver la vie. — Je sais encore cela; monsieur le baron me l'a dit. — Il vous a appris!... et vous a-t-il dit les motifs de notre querelle? — Non; ceci rentre dans les mille et un secrets que cet homme inexplicable s'obstine à me taire. — Et il vous a persuadé que ce n'est pas vous qu'il menace dans cette lettre? mais qui pourrait-ce être? nous n'avons plus d'autre parent que vous, vous seul, entendez-vous Dominique. Ainsi ce n'est point un pa-

rent. Quel étranger donc pourrait nous être cher? je n'en vois aucun...... à moins qu'un soupçon, que nous n'avons jamais trop voulu approfondir.... mais cela, oh! cela serait trop odieux. Au surplus, il en serait capable.

Les trois d'Alinvil s'interrogent des yeux, en pâlissant, en secouant la tête comme s'ils voulaient se dire: Hein! si cela était!

Dominique répond: Il serait même possible que cet individu qu'il menace fût en sa puissance, enfermé dans son château; car il s'y passe des choses bien extraordinaires. — Que s'y passe-t-il? vous m'effrayez!

Dominique leur raconte l'histoire de la cloche nocturne, du tambour, de la clôture mystérieuse, du prétendu voisin qui ne s'y promène que

la nuit, et la terreur des d'Alinvil est à son comble.

Dominique ajoute : Depuis que j'ai lu la terrible phrase qui termine ce billet, d'après l'explication que m'en a donnée monsieur le baron, et l'embarras qui régnait dans les réponses de tous les gens que j'ai interrogés, j'ai pensé qu'il y avait quelqu'un d'enfermé dans son château, et que ce pourrait être la personne désignée dans cette phrase mystérieuse. — Il faut savoir qui, s'écrie le baron; il faut éviter un nouveau crime à ce misérable. Nous nous concerterons sur les moyens, mon frère, et nous réussirons, j'en ai le pressentiment. En attendant, Dominique, restez avec nous. Nous prenons à votre sort un trop grand intérêt pour vous laisser retourner chez un homme qui a les plus puissans motifs de vous haïr.

— Est-ce bien lui, Monsieur, qui a ces motifs-là? et dans l'hypothèse que je sois votre parent, n'ai-je pas entendu autrefois vingt menaces sortir de votre bouche contre moi? — Jamais, Dominique. — Que madame la comtesse se rappelle ce qu'elle m'a dit elle-même..... Enfin, Messieurs, chez vous, chez monsieur de Saint-Erbin, je n'entends parler que d'ennemis; il faut que je les découvre à la fin. Je ne puis pas être ainsi le plastron de vos haines particulières; vous vous accusez tous à mes yeux; vous avez des raisons que vous célez; il faut que les lois les connaissent; je ne resterai ni chez monsieur d'Alinvil, ni chez monsieur de Saint-Erbin; je vais droit à Paris, me plaindre à l'autorité, et j'espère que j'en aurai raison.

Cette menace terrifie le marquis.

Il sort en couvrant sa tête de ses deux mains. Le comte, interdit, s'écrie : Seriez-vous capable de cela, Dominique? — Oui, Monsieur, j'en serai capable ; ou bien vous parlerez, vous m'expliquerez tout. — Savez-vous à quoi vous exposez votre famille, si vous l'attaquez? — Tant pis pour ma famille, puisque vous voulez qu'elle soit la mienne. Pourquoi s'est-elle mal conduite? — Si je vous disais un mot, vous frémiriez. — Eh bien, dites-le, ce mot; je ne frémirai pas, je vous en avertis; car je ne suis pas coupable. — Il faudra donc le rompre, ce silence funeste, pour vous forcer à le garder comme nous. Je m'y résous.

La comtesse l'interrompt. Qu'allez-vous faire, comte? — Laissez, laissez, Madame, lui répond celui-ci ; je sais comment je dois me conduire.

Il fait à sa femme un signe d'yeux qui n'échappe pas à Dominique.

Le comte continue : Je vous dirai tout, Dominique, et vous verrez après si vous devez faire un éclat. Demain... dans mon cabinet.... vous viendrez.... — Pourquoi différer cet aveu, monsieur? Le moment est favorable : nous sommes seuls. — Quoi! devant monsieur Paterne ? — Monsieur Paterne est mon bienfaiteur, mon père : je ne dois pas avoir de secrets pour lui. Il me dirigera d'ailleurs dans la conduite que cette confidence pourra m'indiquer. — Laissez-moi le temps de recueillir mes idées, de rassembler des papiers de famille nécessaires....

Dominique, qui est exaspéré, va insister...... lorsqu'ils sont tous interrompus par le bruit d'un coup de pistolet qu'on vient de tirer dans le parc.

Le comte pâlit, s'écrie : Bon Dieu! serait-ce mon frère....?

A l'instant le domestique du marquis entre tout défait, en disant : Monsieur le marquis vient de se brûler la cervelle, là-bas, sur le bord du grand canal; il y est tombé.

La comtesse jette des cris affreux. Son mari la calme, en lui disant : Que faites-vous, comtesse? revenez à la raison; j'en suis bien moins affligé, moi. Il nous débarrasse d'un grand fardeau. Ne vaut-il pas mieux qu'il n'existe plus? Ne nous a-t-il pas fait mille fois trembler par ses folies, par ses indiscrétions....? Mais est-il bien mort? ne peut-on le secourir? Courons-y. (*S'adressant à Dominique*) : Malheureux! voilà votre ouvrage!

Le comte et sa femme volent au parc. Dominique et le bon monsieur Paterne restent consternés d'une pa-

reille scène. Ils gardent quelque temps le silence. Dominique s'écrie enfin : Eh bien, mon bon père, les croyez-vous de bonne foi, à présent? — Je suis indigné, mon fils; ils m'avaient séduit, quoique je fusse bien en garde contre eux.... Mais cet infortuné qui expire, s'il pouvait encore recevoir les consolations de la religion! Il faut qu'il ait commis de grands crimes. Je cours à lui.

Monsieur Paterne se lève pour sortir. Picard, le même domestique de tout à l'heure, se présente en disant à Dominique : Fuyez, jeune homme! fuyez vite, si vous voulez vous soustraire à la colère de monseigneur! il est furieux contre vous! il vous menace..... il pourrait...... — Quoi? — Vous retenir ici, vous faire un mauvais parti : je le connais, il est capable de tout; son frère m'en a dit

assez sur son compte ; fuyez! — Et le marquis, demande monsieur Paterne, est-il mort? — Oh, mort sans espoir.... J'ai vu sa cervelle.... oh! quel affreux spectacle! — Retirons-nous, Dominique, ajoute monsieur Paterne, nous sommes inutiles ici.

Le curé entraîne Dominique, et tous deux rentrent au presbytère, où ils racontent cet évènement à madame Frison, qui en frémit. *C'est mon ouvrage!* ajoute Dominique; *c'est mon ouvrage!* dit le comte. Sans doute la menace que j'ai faite d'invoquer les lois a pu effrayer le marquis, dont l'âme timorée était livrée aux remords; mais est-ce ma faute s'ils sont criminels? Voilà mes ennemis, monsieur Paterne, vous le voyez bien clairement.... Mais suis-je donc cet infortuné, la cause innocente de tant de malheurs? En savez-

vous quelque chose, mon digne bienfaiteur?...— Mon ami, il faut attendre Mathieu Robineau. — Eh quoi! vous qui avez si souvent causé avec lui, avec mon père et ma mère, ne vous ont-ils jamais révélé....? — Je vous le répète, Dominique, il faut attendre Mathieu Robineau. — Attendre! attendre! s'il ne revient jamais!....... Mais cette réponse évasive, votre embarras, tout ce qui m'arrive..... Allons, je suis cet orphelin abandonné jadis à la commisération des passans. Ces passans auront été les bons, les généreux monsieur et madame Craquet, je ne puis me le dissimuler plus long-temps.... Mais la preuve, puis-je la donner?...... Vous allez me répéter encore : *Attendez Mathieu Robineau*. Je ne l'attendrai pas; je vais dire à mes persécuteurs que je suis en effet leur victime, et

ils me tueront s'ils le veulent. — S'ils le peuvent; car on ne tue pas comme cela les gens. — Je retourne à la Croix-Saint-André, mon cher bienfaiteur; pardonnez-moi, j'y retourne; je suis trop bourrelé.... La scène qui vient de se passer... il faut que je voie de Bléville. Je ne suis pas du tout convaincu que le baron, que de Bléville sur-tout soient des gens sans foi. Adieu, madame Frison, adieu, mon bon, mon excellent père! Je reviendrai bientôt, oh! oui, oui, je reviendrai; mais laissez-moi aller; je n'en puis plus, je suis au désespoir!

Le pauvre Dominique s'arrache, en versant un torrent de larmes, des bras de ses amis, qui veulent le retenir..... Il remonte comme un insensé sur son cheval, et le voilà bientôt dans les bois du presbytère. Sa douleur est si forte qu'elle oppresse son cœur;

il se sent peu à peu tomber en faiblesse; la force l'abandonne au point qu'il va tomber. Il se hâte de descendre de cheval; et se couchant sur l'herbe, il perd tout à fait connaissance........ Il ne la recouvre que pour sentir qu'on charge de liens ses membres affaiblis. Il ouvre les yeux, et reconnaît le comte d'Alinvil, qui le fait garotter par ses gens. Où suis-je? s'écrie-t-il; que veut-on de moi? — Te faire payer la mort de mon frère! lui répond le comte en le regardant avec des yeux menaçans. — Quoi! vous avez la lâcheté d'abuser de ma faiblesse......! — Tu auras le temps de te rétablir! (*Plus doucement*): Écoute, Dominique, je ne te veux aucun mal. Je désire seulement m'assurer de ta personne; et quand je t'aurai confié mes secrets, tu seras libre de faire ton bonheur en me rendant le plus

signalé des services. — Et vous usez de violence pour.... — Il le faut.... — Je ne souffrirai pas....! à moi! à moi! au secours!

Les cris du jeune homme sont impuissans comme ses efforts. Faible, presque inanimé, il est livré au bras nerveux de quatre grands laquais qui le serrent avec des cordes et l'emportent déjà sur l'un de leurs chevaux.... Dominique est perdu!

Mais la Providence lui envoie un défenseur inattendu.

Un religieux sort d'un taillis touffu et se présente au comte d'un air furieux. En même temps que le comte s'écrie : Qu'ai-je vu? Dominique reconnaît dans le saint homme le révérend père capucin avec qui il a fait le voyage de Dreux.

D'Alinvil! s'écrie le capucin d'une voix de tonnerre, laisse ce jeune

homme, ou crains ma vengeance!

Le comte cache sa figure dans son mouchoir; il fait signe à ses gens de le suivre, et tous s'en retournent vers le château, en laissant Dominique aux soins du religieux, qui s'empresse de détacher ses liens.

CHAPITRE X.

La voix sépulcrale.

Quel talisman possédez-vous donc, mon révérend père, lui demande Dominique, pour faire une si forte impression sur ce méchant homme? —Vous ne le saurez jamais, jeune homme. Qu'il vous suffise d'être débarrassé de lui. Il ne vous poursuivra pas à présent, j'en réponds. — O mon père! quelle obligation!..... — Taisez-vous; prenez un peu de ce cordial, et retournez à la Croix-Saint-André. Vous direz seulement à monsieur de Bléville quand et comment vous m'avez rencontré. Adieu. — Vous m'abandonnez? vous ne

m'accompagnez pas? — Non. Adieu.

Le religieux disparaît dans les bosquets du bois. Dominique, étonné de plus en plus, remonte à cheval, et s'achemine lentement vers le château de la Croix Saint-André, où il arrive pour l'heure du dîner, ainsi qu'il l'avait promis.

La joie parut générale quand on le vit entrer dans la salle à manger, où l'on était réuni. Adolphe s'écrie: Voilà Dominique, mon père! — Charmant jeune homme! dit madame de Saint-Erbin; il a été de parole. Mais comme il est pâle, défait! qu'a-t-il donc? — Je vous conterai cela, madame la baronne. Permettez-moi, pour le moment, de me reposer; j'en ai le plus grand besoin.

On l'interrogea en vain. Il répondit qu'il ne parlerait que devant monsieur de Bléville; et le dîner, au-

quel il ne toucha presque point, fut fort triste. On monta après chez le malade, que la fuite de son jeune ami (car il regardait comme telle sa prétendue visite) avait beaucoup affligé. — Que n'ai-je suivi vos conseils! lui dit Dominique en l'embrassant; je n'aurais pas été aujourd'hui la cause d'un malheur affreux! — Lequel? demande de Bléville. — Vous allez le savoir. Sur une nouvelle lettre..... — Je sais que vous en avez reçu une. — De monsieur Paterne..... — Nous nous en sommes doutés. — J'ai volé chez lui. — Il vous a mené chez les d'Alinvil.... — Qui m'ont montré... — Le billet de monsieur le baron. — Indigné de leurs calomnies... — Vous n'en avez rien cru. — J'ai menacé d'avoir recours aux lois. — Ils ont pâli. — Ils ont fait plus. Le marquis..... — Qu'a fait ce fou? — Il est

sorti hors de lui... — Pour se brûler la cervelle... —Vous l'avez deviné.

Tout le monde reste interdit, tandis que de Bléville continue : Je l'aurais parié. Cent fois il a voulu se livrer à cet acte de désespoir. Il y a quelque temps qu'aux Champs-Élysées il se tuait sans un jeune inconnu qui passait et qui l'a calmé. —Vous avez su... — J'y étais, je l'ai vu. — Vous étiez là, lorsque... ô Dieu! quel soupçon!... — Que dites-vous ? — Ce jeune inconnu, de Bléville, c'était moi. — Vous! vous! qu'ai-je dit ?

Dominique pense soudain aux deux étrangers qui, ce soir-là, regardaient un fossé, en plaignant le sort d'un pauvre enfant qu'ils y avaient jeté autrefois. La voix d'un de ces deux hommes ne lui parut pas alors étrangère à son oreille. Ciel! était-ce donc monsieur de Bléville?

De son côté, de Bléville se remet d'un trouble passager. Le hasard, dit-il, me fit passer par-là, seul..... seul... et courant très-vite, car j'étais fort pressé. Je reconnus le marquis; mais comme sa vue m'était en horreur, je me hâtai de l'éviter. Ce ne fut qu'à quelques pas de lui que son coup de pistolet me fit tourner la tête. Je vis qu'on le secourait; quitte alors envers l'humanité, je continuai mon chemin; voilà tout.

Ce *voilà tout*, et sa manière d'appuyer sur ce qu'il était *seul*, confirmèrent presque Dominique dans des soupçons qui lui retirèrent un peu de l'estime qu'il avait conçue pour ce digne ami. Réfléchissant bientôt cependant qu'il pouvait s'être trompé, Dominique rejeta cette idée, et sentit renaître dans son cœur tous ses premiers sentimens.

Il s'est donc donné la mort, cet affreux marquis d'Alinvil ! continua le malade. Qu'en dites-vous, baron ? — Il s'est fait justice, répond monsieur de Saint-Erbin. Mais, mon cher Dominique, étiez-vous là lorsque cet accident est arrivé ? — J'étais dans le salon, avec mon bienfaiteur monsieur Paterne. — Le comte a dû être furieux contre vous ? — Si furieux que, m'étant retiré pour revenir ici, ayant ensuite perdu connaissance dans les bois du presbytère, je ne l'ai recouvrée que pour me sentir garotter par ses gens, lui étant à leur tête et voulant, à force ouverte, me constituer son prisonnier. — O ciel ! comment êtes-vous échappé de ses mains ? — Il s'est présenté soudain alors un révérend père capucin, qui a ordonné au comte de se retirer. Sa vue a fait sur monsieur

d'Alinvil l'effet de la tête de Méduse ; il est resté comme frappé de la foudre; il s'est éloigné, et j'ai continué ma route.

Dominique remarque que le baron et monsieur de Bléville changent de couleur. Jeune ami, lui dit ce dernier d'un air embarrassé, connaissez-vous ce religieux qui vous a rendu ce signalé service? — Je l'ai vu avec vous dans la voiture de Dreux. — Ah! ah! c'est celui-là?... Vous a-t-il expliqué... ? — Il s'est obstiné à se taire. Il m'a seulement recommandé de vous dire quand et comment il m'avait rencontré; ce sont ses propres expressions. — Pas d'autres détails? — Rien. — C'est surprenant! — Moins pour vous que pour moi. Vous le connaissez particulièrement, je n'en puis douter. — Eh mais! comme cela. C'est un religieux du couvent des

capucins de Dreux. Il est vrai que je l'ai vu..... plusieurs fois. Quant à ses liaisons, ses rapports avec la famille d'Alinvil, je..... — Vous ne les ignorez pas. — Je ne puis les dire du moins. Vous voyez que je suis franc, Dominique. Je devine à peu près... mais ceci tient à des choses que vous ne devez pas savoir encore. — Pourquoi? — Soyez sûr qu'un temps viendra où tout vous sera dévoilé. Le marquis n'est plus; c'est déjà un ennemi de moins pour vous. Peut-être que par la suite le ciel permettra..... vous rendra digne d'une confidence dont on redoute quant à présent les funestes conséquences. — Oh! parlez, de Bléville, vous me mettez au supplice! — Dominique, aimez-vous Adrienne? — Je l'adore, vous le savez assez. — Et moi, m'estimez-vous? — Autant que je pense

que vous le méritez. — Eh bien! mettez donc en moi toute votre confiance. Je le jure devant Dieu, qui a manqué m'appeler à son auguste tribunal, rien ne m'est plus cher que vous! votre bonheur est le seul désir que je forme! J'y travaille sans relâche, ainsi que monsieur de Saint-Erbin : c'est notre but à tous; mettez-vous cela fermement dans l'esprit, et maintenant laissez-vous conduire avec docilité. Ne vous effrayez de rien. N'écoutez aucun avis secret, dicté toujours par la jalousie de vos ennemis; vous devez en être persuadé à présent, et ne nous pressez plus de questions sur un secret que vous connaîtrez quand il en sera temps. Vous avez besoin de repos, Dominique, je le vois; remontez dans votre appartement, et tranquillisez-vous.

De Bléville tendit sa main à Dominique, qui la serra contre son cœur; il baisa celle d'Adrienne, et le baron lui-même l'embrassa en laissant couler quelques larmes sur ses joues décolorées.

Dominique sait bien maintenant de quel côté sont ses véritables amis, et il se propose d'attendre en silence qu'ils l'éclairent sur des choses qu'apparemment ils sont forcés de lui cacher.

Il rentre dans son appartement, qu'il croyait avoir quitté pour jamais; et là, le terrible évènement dont il a été le matin la cause et le témoin, afflige tellement son âme bonne et sensible, qu'une fièvre ardente vient embraser ses sens. Il reste dans cet état de souffrance huit jours entiers, pendant lesquels le baron, sa femme, leurs enfans et la

belle Adrienne, amenée chez lui par la baronne, lui prodiguent tous les soins de l'amitié.

Le neuvième jour, il voit entrer de Bléville lui-même, qui est en pleine convalescence, et qui consacre à son ami sa première sortie. Comme Dominique est aussi en état de se promener, de Bléville, seul avec Adrienne, l'emmène au parc, où ces trois amis causent avec effusion. Fatigués un peu, ils entrent dans le pavillon des Regrets pour s'y reposer. Là, Dominique examine le tombeau, le jeune enfant sculpté en marbre, et il soupire en disant à de Bléville : Ne pourrais-je, mon ami, connaître l'histoire des ces infortunés auxquels le baron a consacré un monument si funèbre........? Ce jeune enfant........ serait-il le malheureux Dominique de Marseille?

De Bléville va répondre, lorsqu'il est prévenu par une voix forte, quoique sourde, et qui s'écrie : C'est lui-même !

On ne voit point la personne qui vient de prononcer ces mots, qui paraissent sortir du fond du cercueil.

Dominique pâlit ; mais de Bléville, plus troublé que lui, parle soudain tout bas à l'oreille d'Adrienne, et semble lui donner un ordre qui la fait sortir sur le champ. Qu'avons-nous entendu là ? demande Dominique. Cette voix inconnue...... — Elle m'a frappé autant que vous ; mais je pense que c'est celle du fils du berger du baron. Ce jeune homme, presque imbécille, répond comme cela souvent sans savoir ce qu'il dit. Il sera là, autour de nous, dans quelque cabinet, occupé à ranger, et sa folie l'aura porté à essayer de nous faire peur ;

mais (*il s'efforce de sourire*) nous ne tremblons pas aisément, n'est-ce pas, Dominique? — Si c'est ce jeune homme, il n'a pu nous écouter; car il est sourd, m'a-t-on dit, au point de ne pas entendre le canon. — Ah! oui, c'est vrai; il est sourd, mais par momens; il y en a d'autres où il entend très-clairement. — Tenez, de Bléville, on ne m'ôterait pas de l'idée qu'il y a quelqu'un d'enfermé ici. — Et qui voudriez-vous......? — Que sais-je? peut-être l'homme *si cher aux d'Alinvil.* — Allons, vous êtes fou d'avoir une pareille idée. Le baron a-t-il l'air d'un châtelain de roman?

Un bruit terrible se fait entendre. Il semble, sans qu'on voie rien, qu'on roule sur des gonds une énorme porte de bronze. Entendez-vous encore cela? demande Dominique très-agité.

— Ce n'est rien ; ce sont les domestiques qui rangent dans les pièces voisines. — Ah! il y a des pièces dans ce pavillon? — Mais, oui, des dégagemens. Je vous le ferai visiter en entier quand j'aurai plus de forces, et alors vous reviendrez de vos soupçons et de vos terreurs. Mais sortons de ce lieu qui vous paraît magique, et retournons au château. Vous et moi nous avons besoin de ménagemens, et le grand air pourrait nous incommoder.

Il sort le premier, et Dominique le suit. A quelques pas de là, ils aperçoivent Adrienne qui revient à eux. Ce n'était rien, n'est-ce pas? lui crie de loin monsieur de Bléville. Le fils du berger, n'est-il pas vrai, qui..... — Oui, mon père, c'était Petit-Pierre. — Dans ses folies? — Dans ses folies, comme vous dites. D'après

vos ordres, on l'a fait rentrer. — Est-il rentré ? C'est bon, il ne s'amusera plus à faire le revenant.....

Dominique voit qu'Adrienne suit très-bien la leçon qu'on lui a faite. Curieux de tirer à fond cette aventure, il prie de Bléville de rentrer seul ; prétextant que l'air lui faisant du bien, il désire se promener encore. De Bléville y consent, et revient au château avec sa fille.

CHAPITRE XI.

Où l'on s'attend à voir des fantômes.

Dominique court vite à la ferme. Il y trouve le berger. Mon ami, lui demande-t-il, avez-vous un fils ? — Oui, Monsieur. — Son nom ? — Petit-Pierre. — Son âge ? — Quinze ans. — N'est-il pas affecté...... — De surdité ? Oui, Monsieur, il est sourd, très-sourd, le pauvre enfant ! — Puis-je le voir ? — Le voilà. — Quoi ! c'est ce grand garçon-là ? Il était tout à l'heure au pavillon des Regrets, n'est-ce pas ? — Lui, Monsieur ? il ne m'a pas quitté de la matinée. Comme il est un peu malade, je n'ai pas voulu le laisser sortir. — Ah, ah, il s'égare, à ce qu'il paraît, quelquefois la nuit

dans le parc? — Jamais, Monsieur. C'est toujours couché à huit heures du soir, parce que, voyez-vous, ça se lève de bon matin. — Est-ce que vous n'êtes pas obligé souvent de l'appeler en sonnant d'une grosse cloche? — Qui peut vous avoir....? Ah! je devine; ce sont les domestiques de monseigneur qui vous auront fait ce conte-là. Sans doute on entend souvent ici, les nuits, tantôt une cloche, tantôt un tambour; mais on a tort d'accuser mon garçon de ce tapage, fait par des revenans, par des démons, il faut le croire. Je sais que monsieur demeure au château depuis quelque temps, et je vois qu'on ne l'a pas mis au fait de ce qui s'y passe. — Non. Savez-vous, vous, mon ami, ce qui s'y passe? — Ah dame, j'aurais bien de la peine à le dire. C'est dans les bosquets fermés

là-bas, où personne n'entre de jour ni de nuit, que tous les diables de l'enfer viennent tenir leur sabbat. Il y en a, Madelaine not' femme les a vus, qui ont des cornes longues comme des perches. Leur chef surtout traîne de grosses chaînes. L'un tinte une cloche à droite, l'autre bat du tambour à gauche; ah! çà fait trembler! Tout çà se tapit le jour dans les souterrains. Je sais ben par où on pourrait y descendre, moi; çà serait aisé comme d'entrer dans not' chambre; mais je n'ai jamais osé. — Vous croyez qu'on pourrait voir ces démons-là? — Face à face comme je vous vois; mais qui s'exposerait...? — Moi. — Vous, monsieur Dominique (vous voyez que je sais votre nom)! Pardi, je me disais sans cesse: Si j'avais un compagnon qui ait du cœur, j'irais bien itou. — Seriez-

vous capable de m'accompagner? — Tout à l'heure, si vous le voulez. — Non. Le jour, notre indiscrétion serait trop remarquable. Il faut remettre cela à cette nuit. — La nuit! oh! non, c'est trop effrayant! — Que craignez-vous avec moi? — Que ces maudits lutins ne vous tordent le cou, et à moi aussi. — Ce ne sont pas des lutins, mon cher, je puis vous l'assurer. Puisque vous savez comment on pourrait descendre dans ces caves..... — Si je le sais! et il n'y a que moi, encore! Personne ne se doute que j'aie fait cette découverte-là. — De quel côté en est l'entrée? — Ah! l'entrée.... elle est dans le château, c'est tout clair; mais il y en a une autre. — Où? — Par une glacière vide et abandonnée qui est là au bout de la ferme, à côté du premier saut de loup du parc. — On peut y

descendre ? — Avec une longue échelle ; j'ai tout ce qu'il faut. — A minuit, mon ami, je viendrai vous trouver. Tenez prêts deux flambeaux, une lanterne, ce qu'il nous faut, et surtout ne manquez ni de parole ni de courage. — Oh ! pour du courage, vous verrez que Pierre en aura. Etant deux, pardi, on peut braver le diable lui-même. — Vous verrez que nous n'aurons point affaire au diable.

Dominique, jeune et sans expérience, ne sent pas qu'il manque à ses hôtes en cherchant à approfondir un mystère qu'ils lui cachent. Il cède au désir de le pénétrer, et il est enchanté d'en avoir trouvé le moyen.

Contre son usage, il paraît gai, content toute la journée, et ses amis lui en font compliment. Sur le soir, il feint encore d'être très faible, et

demande la permission de se retirer.

Rentré dans son appartement, il regarde à sa croisée, il épie tout ce qui se passe, et peu à peu il remarque que tout le monde s'est renfermé dans le château, qu'il y règne le plus profond silence. Minuit sonne : c'est l'heure indiquée. Il ouvre sa porte, et la ferme doucement. Muni d'une lumière, il traverse sur la pointe du pied son long corridor, descend un vestibule, trouve la clef de la porte en-dedans, l'ouvre avec précaution, la repousse tout contre, pour pouvoir rentrer; et malgré les aboiemens des chiens de la ferme, il y marche sans être aperçu de qui que ce soit.

Pierre est là qui l'introduit dans la basse-cour, et fait taire les chiens. Tous deux traversent une grange, et arrivent à une porte de cave. C'est

la mienne, dit Pierre, et c'est en y rangeant mes tonneaux que j'ai découvert qu'en ôtant deux gros moellons du mur, cette ouverture donnait dans la glacière, qui est bouchée là-haut dans le parc.

Les pierres sont bientôt enlevées, l'échelle est tendue; nos deux curieux sont au fond de la glacière, et remarquent devant eux l'entrée d'un long souterrain très-noir.

Pierre a peur. Il tremble de tout son corps. Ah, monsieur Dominique, dit-il, il me semble déjà entendre un bruit de grosses chaînes! Si ma femme savait que je suis là, comme elle aurait peur pour moi! Mais elle dort profondément, et j'ai profité de son sommeil. Ah, mon Dieu! voilà un démon qui voltige sur ma tête. — Ce sont des chauves-souris, Pierre. Il faut que cette rue souterraine ait une

issue qui donne dans la campagne. Avançons toujours.

Ils marchent et ne voient que des voûtes nues. Bientôt le bruit d'une source d'eau qui coule sur des cailloux frappe leurs oreilles. Ils la trouvent; c'est une eau pure, très-limpide. Voyez-vous, dit Pierre, quand les fantômes ont soif, ils se désaltèrent dans ce joli ruisseau; mais, Monsieur, çà boit-il, un fantôme? — Il n'y a point de fantôme ici, Pierre; il ne peut s'y passer que des choses très-naturelles.

Une vive clarté frappe leurs regards. C'est une lampe qui brûle suspendue à la voûte d'une chambre en rocaille, qui paraît meublée. La porte en est ouverte; nos curieux peuvent y entrer. Ils y voient un lit très-beau, des chaises, une table, un secrétaire et un berceau d'enfant, dont le petit

lit ne paraît pas avoir été fait de long-temps. Au-dessus du berceau, il y a cette inscription écrite avec de l'encre sur un carton :

Ici naquit ce cher enfant que la scélératesse la plus consommée ravit soudain à sa pauvre mère !

Dominique frissonne, examine ce berceau, et un secret pressentiment lui fait verser un torrent de larmes. Il examine de nouveau cette chambre souterraine, et n'y voyant rien qui puisse attirer son attention, il re-vient au berceau où naquit un jour un enfant malheureux. Est-ce lui? est-ce le Dominique de Marseille? est-ce un tout autre enfant? Voilà de quoi jeter la plus grande confusion dans ses idées!..... Mais cette lampe qui brûle! quelqu'un habite donc cet asile éloigné du commerce des vi-

vans? Cependant personne ne paraît.

Dominique sort et poursuit ses recherches. Il arrive à une espèce de carrefour, figurant une vieille chapelle, au milieu de laquelle s'élève un magnifique tombeau. Une inscription lapidaire lui apprend que ce monument renferme la dépouille du vieux baron de Saint-Erbin, père du propriétaire actuel du château. Quatre lampes éclairent ce lieu funèbre, et des lambeaux de drapeaux, de vieilles armures sont suspendus à la voûte, ce qui prouve que les murs de ce lieu funèbre ont été tapissés d'armes antiques, appartenant sans doute aux ancêtres du baron. Son épitaphe était simple et touchante :

Ci-gît le meilleur des bons,
Le plus juste des justes.

Cela voulait tout dire... Mais ce qui

piqua le plus la curiosité de Dominique, ce fut de trouver sur le tombeau une quantité considérable de petits papiers tous écrits de la même main. Sur un on lisait : *Tu m'appelles, digne ami : oh! quand pourrai-je te rejoindre!* Sur l'autre : *Enfans barbares, qui causâtes son trépas, réunissez-moi donc à lui; que peut vous coûter un crime de plus!* Celui-ci portait ces mots : *Je pleure sans cesse sur ta tombe, ô mon ami! c'est mon unique consolation!* Celui-là inspirait encore plus de terreur : *Sans la religion, mon ami, je m'arracherais une vie qui te fut consacrée! eh peut-être ne puis-je pas répondre d'un moment de désespoir!*

Tous ces écrits paraissaient dictés par l'amitié abandonnée, par la douleur et le regret. Un d'eux surtout étonna singulièrement Dominique :

C'est ici, y disait-on, qu'elle devint mère. Ah! pourquoi ne l'ont-ils pas enfermée dans le tombeau de son père!... et mon pauvre fils!... mes cruels fils!...

Cela s'accordait avec l'inscription du berceau, et tout cela prouvait qu'il y avait un infortuné enfermé dans ces souterrains. Mais où était-il? on n'y voyait qui que ce soit; on n'y entendait pas le plus léger bruit.

Après avoir quitté cet asile de la mort, Dominique, en marchant toujours avec son guide, plus effrayé qu'étonné de tout ce qu'il voyait, aperçut une seconde chambre, éclairée comme la première, mais beaucoup mieux meublée. On y voyait un lit défait; tous les meubles utiles, et des hardes d'homme jetées pêle-mêle sur des siéges, comme si quelqu'un venait de se déshabiller pour se cou-

cher. Il n'y avait pourtant personne dans le lit, et Dominique jugea que ces hardes, par leur forme et leur genre de mode, devaient appartenir à un vieillard très-grand et fort mince. Voilà sans doute, dit-il à Pierre, la chambre du prisonnier; mais quel est-il, et où est-il en ce moment? — Chut, monsieur Dominique! paix! écoutons! — Quoi? — N'entendez-vous pas au loin, bien loin, le son d'une espèce de cor de chasse? — C'est vrai; le son s'en prolonge sous ces voûtes de manière à faire croire qu'on s'approche de nous. — Ce sont les lutins! je me sauve! — Arrête, Pierre! tu m'abandonnerais ici? Ce n'est pas que j'ai peur; mais ta fuite, mal dirigée, nous ferait découvrir. Sortons plutôt de cette chambre et regagnons ton domicile; j'en ai vu assez. — Et moi aussi. — J'en-

tends plusieurs voix. Je crois même distinguer celle de monsieur de Saint-Erbin : oui c'est-elle. Dieu! que fait-il dans ces tristes cachots? — Oh, c'est monsieur le baron! je suis perdu!... Avez-vous entendu ce qu'il vient de dire? — Non. — Il a dit : *Eh mais, on laissera donc toujours quelque chose sous sa main!* Que signifient ces paroles? — Je n'en sais rien; mais partons. — Oui, partons. Par où? — Par où nous sommes venus!..... Etcins ces flambeaux, ne gardons que la lanterne sourde. . . .

Pierre exécute l'ordre de Dominique. Tous deux rebroussent chemin et arrivent, sans avoir été aperçus, jusqu'à la glacière, où une fumée épaisse et qui paraît venir du haut, glace soudain leurs esprits. Pierre, qui monte le premier à l'échelle, s'écrie : Oh ciel! monsieur Dominique! le feu

est à la grange! Nous y sommes passés si imprudemment avec nos flambeaux! — Que dis-tu? — Je vois la flamme! elle consume tout. Il nous est impossible de repasser par-là. — Il le faut pourtant; et dussions-nous périr, il faut éteindre cet incendie.

Pierre se risque à traverser le trou de sa cave. Dominique en fait autant. Ils retirent l'échelle, remettent à la hâte les moellons dans le mur, et ils font tout cela dans un excès de terreur impossible à décrire. La grange est en effet tout en feu. Nos deux indiscrets ont le courage de la traverser, quoique la flamme brûle leurs cheveux et une partie de leurs vêtemens. Ils trouvent au-dehors les jardiniers, les garçons de ferme, une grande quantité de villageois qui travaillent à abattre les communications de la grange avec les autres bâtimens.

Les trois fils de monsieur de Saint-Erbin accourent avec Poitevin et les domestiques du château. Dominique leur dit qu'il a volé le premier aux lieux enflammés, et cela excuse sa sortie nocturne par la porte du vestibule, qu'on a été très-étonné de trouver ouverte.

CHAPITRE XII.

Voilà le loup dans la bergerie.

Comme Dominique se repent de la légèreté de sa conduite! En peu de jours il a été la cause de deux accidens bien funestes. Celui-ci, néanmoins, n'a pas les suites qu'on pouvait en redouter. A force d'eau et de travaux, on parvient à préserver la ferme. La grange seule est consumée; et le baron, qui est survenu, se doutant, par le trouble et les demi aveux de Pierre, qu'il a été la cause de l'incendie, le chasse sur le champ avec toute sa famille.

Voilà un pauvre diable bien puni d'un moment de curiosité qu'on a provoquée; mais Dominique se pro-

pose de le dédommager de la perte de sa place, en achetant d'ailleurs son silence dont il a besoin.

Quand la tranquillité fut rétablie, Dominique monta chez monsieur de Bléville, qui s'habillait pour aller consoler le baron de la perte qu'il venait d'essuyer. Eh bien, Dominique, lui dit le père d'Adrienne, vous avez donc travaillé au feu? J'ai appris cela, et ce trait de dévoûment ne m'a point étonné de votre part. On dit que vous vous êtes aperçu le premier de l'incendie; vous ne dormiez donc pas? — Non, j'étais à ma fenêtre. — Ah! à votre...... fenêtre. Vous avez entendu, en ce cas-là, ce maudit cor de chasse qui nous a tous empêchés de reposer? — Quel...... cor de chasse? — Eh oui, là-bas, dans le parc; c'est-à-dire dans la partie cédée par monsieur le baron. — J'y suis. Ce pré-

tendu voisin est donc encore venu faire des siennes cette nuit? — Qui voulez-vous que ce soit? Il faut que cet homme soit fou. Oh, le baron va lui retirer ces charmans bosquets. Il ira écorner, carrillonner, tambouriner ailleurs. — Il faut l'espérer. — Qu'avez-vous, Dominique? vous ne me témoignez pas la même amitié qu'à l'ordinaire. — Je n'ai rien, Monsieur; beaucoup de fatigue seulement. Je vais essayer de prendre du repos.

Dominique quitta brusquement monsieur de Bléville. Il était indigné de le voir dissimuler de nouveau; et convaincu de son peu de sincérité, il commençait à douter aussi de sa probité. Dominique fut donc se jeter sur son lit; là, sans pouvoir dormir, il pensa aux choses merveilleuses qu'il avait vues, la nuit, dans les souter-

rains. Il y a là un prisonnier, se dit-il; ce prisonnier est un vieillard, et c'est lui sans doute qui, je ne sais comment ni pourquoi, s'amuse à faire du bruit la nuit dans le parc, où il trouve apparemment le moyen d'entrer. Mais ce prisonnier est-il, fut-il l'ami du vieux baron enterré là-bas? En ce cas, mon hôte actuel, monsieur de Saint-Erbin, serait un bien mauvais fils, un être bien méchant. Et s'il a été bien coupable envers son père! Tout porte à le croire. Ces inscriptions.... et ce berceau; cet enfant qui est né dans ces retraites obscures.....! Quel dédale....! Saint-Erbin fut coupable, et le tartufe de Bléville aussi! Ils sont bien cruels, d'ailleurs, de retenir dans leurs cachots un infortuné dont les plaintes, dont les regrets ne s'exhalent qu'avec l'accent du sentiment et de la vertu, puisque c'est ce-

lui de l'amitié! Voilà donc où l'on retient ce personnage si cher aux d'Alinvil! Ce n'est pas moi assurément; ils ne me veulent aucun mal, j'en suis certain...! Pourquoi donc cette haine, cette soif de vengeance qui altère réciproquement ces deux familles? Le comte et le baron se sont battus à l'épée, je les ai séparés; ils brûlent, peut-être, d'en venir encore aux mains. Chacun de son côté prodigue à l'autre les épithètes les plus outrageantes; c'est à qui se nuira le plus..... Pauvre prisonnier! Il était, selon toute apparence, dans le parc enclos, à donner du cor de chasse, pendant que je parcourais sa triste habitation.......! Le baron y était aussi; j'ai bien reconnu sa voix: et je suis pour quelque chose dans toutes ces querelles....! Si Mathieu Robineau revenait......! Il ne m'écrit pas seulement.

Mais monsieur Paterne sait une partie de tous ses secrets; il les cache aussi; peut-être en a-t-il fait le serment. Ainsi tous mes amis m'abandonnent à la bizarrerie de mon étoile, qui me fait à la fois causer un suicide et un incendie. La fatalité qui les poursuit, tout m'entraîne dans le tourbillon de leurs noires actions; il faut qu'ils me rendent coupable à mon tour, parce qu'ils l'ont été les premiers. Voilà assez de séjour dans ce lieu de ténèbres. Je retourne à Paris, j'y cherche des écoliers; j'y reprends mon carrillon, s'il le faut; j'y ferai.... tout ce qui ne déshonore point pour exister, et je renonce à...

Il allait dire à Adrienne; il n'en a pas la force. Elle est innocente, elle, de tous les reproches qu'on peut faire à ses parens. Elle aime Dominique, Dominique l'adore. Il est

auprès d'elle, bien reçu, bien traité, et il la quitterait...! Oui, il la quittera, il en fait le serment! L'amour ne trouve pas un seul moment pour s'épancher dans un château en proie aux doutes, aux soupçons, à la haine, à la persécution même; car, que le prisonnier soit coupable ou non, pourquoi le retient-on? S'il est coupable, il y a des lois; s'il ne l'est pas, on est injuste, cruel, et de Bléville partage au moins tous ses torts. Il faut partir, renoncer à l'amour, à l'hymen; et toujours Dominique flotte dans cette incertitude de fuir ou de rester. Cette fois il partira!

Quoiqu'il lui soit impossible de prendre du repos, il fait dire, à l'heure du dîner, qu'il ne descendra pas. Les trois fils Saint Erbin montent chez lui, se font servir auprès de son lit, et le forcent, par leurs ma-

mières affables et caressantes, à prendre quelque nourriture. Dominique est souvent tenté de leur faire part de sa visite nocturne, de leur demander des explications; mais persuadé qu'ils se tairont comme leur père, il ne veut point s'engager dans de nouvelles questions qui demeureraient importunes, sans offrir de résultat. Il est froid, réservé envers eux, et les jeunes gens en paraissent douloureusement affectés.

Le soir, tout le monde, très-fatigué, se retire de bonne heure, bien éloigné de prévoir que la nuit qui va s'écouler sera plus orageuse encore que la dernière.

Pour l'intelligence de ce qui va se passer, entrons dans quelques détails nécessaires. Le berger Pierre, que le baron de Saint-Erbin avait chassé pour avoir, par négligence,

mis le feu à sa grange, était allé dès le matin chercher un asile chez un de ses parens, au village de ***. Ce parent, simple cultivateur, était le frère de Picard, domestique de feu le marquis d'Alinvil, et qui était resté au château. Picard entrait chez le parent de Pierre, lorsque celui-ci vint lui apprendre qu'il était sans place. Picard s'intéresse à son sort; il lui dit que le berger de son maître vient de mourir, et qu'il va demander la place pour lui.

Picard sort, va chez monsieur le comte, et le prie de prendre à son service un berger qui sort de chez monsieur le baron de Saint-Erbin. Il sort de chez Saint-Erbin! dit le comte; va me chercher ce paysan, que je le voie, que je l'interroge, et console-le; car, s'il est honnête homme, je l'arrête sur le champ.

Les méchans sont toujours à l'affût de ce qui peut les éclairer sur le compte de ceux qu'ils détestent. Le comte avait un pressentiment que Pierre lui apprendrait quelque chose de nouveau.

Pierre se présente, amené par Picard. Pourquoi, lui demande le comte, es-tu sorti de chez monsieur de Saint-Erbin? c'est un bon maître. — Je ne dis pas le contraire, mon bon seigneur; mais il a eu raison peut être; car j'ai eu le malheur de mettre le feu à sa grange, en la traversant imprudemment avec monsieur Dominique, chacun un flambeau à la main. — Avec Dominique? Quand cela? — Cette nuit. — Cette nuit! avec Dominique? Que voulait-il donc faire? — Il mourait d'envie de voir les lutins qui habitent, dit-on, les souterrains de la Croix-

Saint-André.—Les a-t-il vus?—Non, mon bon seigneur; mais nous avons parcouru leurs appartemens.—Leurs ap... quel conte me fais-tu? — Ce n'est point un conte, Monseigneur; écoutez-moi.

Pierre raconte la visite nocturne qu'il a faite avec Dominique. Il entre dans les plus petits détails, jusqu'à ceux contenus dans les papiers placés sur le tombeau du vieux baron de Saint-Erbin. Il ajoute qu'ils ont vu les hardes d'un homme qui sans doute est prisonnier dans ces cachots, et soudain le comte s'écrie : Scélérat de Saint-Erbin! je n'avais pas deviné celui-là; quoi, tu as pu charger de chaînes notre agent le plus fidèle! Je ne vois que trop à présent le crime que tu as commis! Mon ami?—Monseigneur?—Veux-tu avoir une bonne place et cinquante louis? — Pardi,

Monseigneur, voilà une question qui ne se fait pas. Y a-t-il quelqu'un qui puisse refuser cela ? — Un moment ; c'est à la condition que tu conduiras, cette nuit même, mes trois fils dans le souterrain en question, par la brèche que tu connais. — Oh, Monseigneur, si j'étais découvert ! — Mes fils te protégeront ; ils sont jeunes et courageux. — Oh, jarni, Monseigneur ! c'est bien scabreux. — Vois, consulte-toi ; il s'agit de cinquante louis et d'une place de vingt-cinq, au moins ; car je prends ta femme, tes enfans, tout ce qui t'appartient. — Monseigneur........ à quelle heure ? — A minuit, comme hier. — Cinquante louis, ma femme placée avec moi, et mon fils aussi, Petit-Pierre, qui est sourd, d'abord, je vous en avertis. — Que m'importe ; le service que tu me rendras me fera passer sur tout. —

C'est dit, Monseigneur. Où trouverai-je messieurs d'Alinvil? — A minuit juste, sur la grande route, en face de la première avenue du château de la Croix-Saint-André. — Oh! que c'est périlleux, çà! N'allons-nous pas passer pour des voleurs? — Insolent! Mes fils et moi nous sommes connus, peut-être! — Mais moi qui ne le suis pas, je paierai les pots cassés. — Ne crains rien, Picard les accompagnera; il veillera sur tout. Ne parle de cela à personne, si tu consens...... — Allons, encore une fois, c'est dit, Monseigneur.

Pierre se retire chez son parent; et le comte, faisant appeler Charles, Octave et Julien d'Alinvil, qu'il trouve prêts à le servir, leur donne des instructions suivant ses projets.

Les trois jeunes gens ne valent pas mieux, dans le fond, que leurs

père et mère ; on les a mis au fait, depuis quelques mois, des secrets qui concernent leur famille; ils partagent la haine que leurs parens ont vouée aux Saint-Erbin ; ils joignent à cela une tête vive, folle, extravagante. Ils volent donc s'armer d'épées, de pistolets, puis ils montent à cheval ; et suivis de Picard, ils se trouvent, à minuit, au rendez-vous. Pierre se présente ; et quoique tremblant de la mauvaise action qu'il va faire par intérêt, il les mène au premier saut de loup du parc ; car il leur est impossible de pénétrer dans l'intérieur de la ferme. Pierre a déjà jeté une planche qui sert de pont sur ce saut de loup. Les voilà tous les quatre (Picard garde les chevaux sur la route) dans le parc, près de la glacière; et là, en passant sur les démolitions de la grange, il est possible d'arriver à la

cave, dont les moellons du mur sont bientôt à bas. L'échelle est tendue de nouveau; tous y descendent, et se trouvent, avec des lanternes sourdes, dans les immenses souterrains, qu'ils parcourent. Les jeunes d'Alinvil sont convaincus que Pierre leur a fait un fidèle récit. Ils trouvent le tombeau, les deux chambres éclairées; mais il n'y a point de prisonnier, et c'est surtout ce prisonnier que, suivant les instructions de leur père, ils ont intérêt de connaître. Ils voient bien ses vêtemens, tels qu'ils ont frappé les regards de Dominique, et voilà tout. Après qu'ils ont bien battu tous les souterrains, Pierre, qui entend quelque bruit, se sent terrifié, et se sauve en disant aux jeunes gens : Vous voilà dedans, j'ai rempli ma promesse; restez là si vous voulez; pour moi, je grille d'être dehors.

CHAPITRE XIII.

Projets illusoires encore, comme tant d'autres.

PENDANT que les frères d'Alinvil furètent encore, Pierre, sa lanterne à la main, regagne vite la glacière.... Mais quel effroi pour lui! l'échelle est retirée; il voit qu'on a rebouché l'ouverture; il lui est impossible de fuir!...... Il accourt vers les d'Alinvil: Nous sommes perdus! s'écrie-t-il; on nous a vu entrer; plus d'échelle! plus d'ouverture! Eh bien, que crains-tu, peureux? lui répond Charles; ne sommes-nous pas quatre pour nous défendre?

A l'instant, on entend les pas et les voix de plusieurs personnes : C'est

par ici! s'écrie-t-on; ils sont là! de ce côté!

C'est le baron de Saint-Erbin avec ses trois fils et ses domestiques.

Le baron avait été prevenu, par un homme de la ferme, que quatre inconnus venaient de pénétrer dans les souterrains, par une ouverture pratiquée à la glacière; il avait fait fermer cette ouverture; et ne sachant qui avait eu l'audace de venir chez lui nuitamment, il s'était fait accompagner de ses fils et de ses gens pour découvrir ce qu'il croyait être des voleurs.

Les jeunes d'Alinvil, au bruit que fait son arrivée, se sont jetés dans une autre rue souterraine. Un escalier se présente à eux; ils le montent, poussent une porte de bronze, qui roule sur ses gonds, entrent dans un cabinet noir, font voler en éclats,

avec leurs épées, un panneau de boiserie, et se trouvent dans le pavillon des Regrets, au milieu du parc. Comme ce pavillon n'est pas fermé, ils en sortent, traversent le parc, arrivent à la planche du saut du loup, le passent, vont rejoindre Picard, grimpent sur leurs chevaux et galopent.

Mais Pierre n'est plus avec eux; il y a long-temps qu'il a été pris dans sa course par le comte, devant qui il s'est jeté à genoux, à qui il a tout avoué. Au nom des d'Alinvil qu'il a prononcé, les jeunes Saint-Erbin, écumant de rage, ont cherché par quelle issue leurs ennemis ont pu s'échapper. Le bruit qu'a fait la porte de bronze, qui communique au pavillon des Regrets, les avertit que c'est de ce côté; ils y volent.... Il n'est plus temps: les fugitifs sont bien loin. On

les croit cependant dans le parc; on court partout avec des flambeaux. Dominique, réveillé, entend des cris, voit la clarté des flambeaux, reconnaît les voix de ses jeunes amis, s'habille à la hâte et vole vers eux, les croyant dans un danger imminent.

Qu'est-il arrivé ? demande Dominique ; pourquoi ces armes, ces lumières ? — Nos plus cruels ennemis, répond le baron, ont osé violer mon asile ; les d'Alinvil sont ici. — Comment ? pourquoi ? dans quel dessein ? — Vous ne pouvez l'ignorer, vous, Dominique, qui avez eu l'indiscrétion, la nuit dernière, de séduire un de mes gens pour violer un asile que vous deviez respecter. — Vous savez... — Pierre a tout dit ; cela est affreux ! Mais nous en parlerons dans un autre moment. Cherchons les d'Alinvil,

c'est le plus pressé, et faisons main-basse sur ces misérables.

On cherche partout.... toujours en vain; on ne trouve même aucune trace de leur évasion, car en fuyant ils ont retiré la planche du saut de loup. Cette recherche infructueuse occupe nos amis jusqu'au jour. Alors chacun rentre chez soi, et se dispose à prendre un repos que cet évènement a interrompu.

Dominique tremble que son indiscrétion ne lui attire des reproches graves qu'il a mérités. Il va voir de Bléville, qu'il aborde d'un air timide. J'ai le droit de vous gronder, jeune ami, lui dit celui-ci; vous n'avez pas été entièrement franc envers moi en me racontant les détails de votre visite chez le comte d'Alinvil. On sait que vous lui avez parlé d'un prétendu prisonnier renfermé dans le château,

selon vous. Cela a excité son indiscrète curiosité, et nous a valu la scène de cette nuit. Puis, vous vous êtes permis de suborner le berger du baron, qui vous a conduit dans le souterrain !... Eh bien, qu'y avez-vous vu ? S'est-il offert à vos regards un seul être vivant ? — Non; mais ces lampes allumées ? — Ces lampes allumées prouvent le respect religieux que porte monsieur de Saint-Erbin aux mânes du vieux baron, son père, dont vous avez vu le tombeau. — Et ces hardes jetées pêle-mêle dans une chambre éclairée ?........— Ces hardes sont celles du gardien de cette espèce de chapelle érigée par la piété filiale. Ne faut-il pas un homme sûr qui veille là pour éviter toute profanation ? Il était, lors de votre visite, chez monsieur le baron, de qui il va prendre des ordres toutes les nuits.

— De Bléville, vous voulez déguiser la vérité; mais vous ne m'ôterez pas de la tête qu'il y a un infortuné gémissant dans ces caveaux. Ces plaintes exhalées sur les papiers qui couvrent le tombeau le prouvent assez.. — Ces papiers sont là depuis très-long-temps; ils furent écrits par un ami intime du baron, qu'un sort fatal a privé depuis... Mais, en supposant que tout cela fût comme vous le pensez, avez-vous le droit de visiter ainsi nuitamment la maison de votre hôte, de vous immiscer dans ses secrets? Il vous accueille avec une bonté paternelle; vous avez son amitié, la mienne, la mienne toute entière, et vous abusez de notre confiance à tous! Ah, Dominique! votre âge permet quelques étourderies, mais celle-ci est bien forte! — Vous m'accusez, quand je pourrais vous

sommer tous de vous justifier! — De nous just...! il serait fort qu'on nous vît nous abaisser à ce point! — Vous êtes pour beaucoup dans les secrets de messieurs d'Alinvil, secrets qui ont causé la mort du marquis. Vous êtes ou leur victime, ou leur complice, il n'y a pas de milieu. — Jeune ami, vous me pressez vivement ..... mais vous ne saurez rien encore. Tant de vivacité, un caractère aussi ardent, votre indiscrète curiosité, tout me prouve que j'aurais le plus grand tort de vous révéler des secrets dont le résultat exigerait de vous une prudence, une douceur, une modération à toute épreuve. Vous n'êtes pas encore assez mûr pour les connaître, et je tremble seulement à l'idée de ce qui arriverait si vous le saviez.

Monsieur de Saint-Erbin entre.

Je me plains, lui dit de Bléville,

de son indiscrétion d'avant-hier. Je lui en ai dit assez sur ce sujet. N'ajoutez plus rien aux justes reproches que je lui ai faits. Qu'il vous suffise de savoir que Dominique n'est pas encore au point où nous voulons le voir arriver; qu'il faut plus que jamais lui cacher ce qui nous concerne, et que c'est bien sa faute si nous ne le jugeons pas digne d'une confidence aussi délicate. (*A Dominique*) : Ma fille cependant, cette Adrienne que vous adorez, serait le prix de cette confidence. Seul, vous seriez alors le maître de lever tous les obstacles qui s'opposent à votre bonheur. — Quels sont ces obstacles qui dépendent de moi? demande avec humeur notre jeune homme. — C'est ce que vous nous forcez à vous céler. Il vous faudrait, pour être digne de nous entendre, un calme, une raison au-

dessus peut-être de la prudence humaine; et ce n'est pas à présent que nous pouvons attendre de vous tant de douceur et de docilité.—Eh bien, Messieurs, recevez mes adieux. Je retourne à Paris. De là, je vais à Lyon; j'y cherche partout mon ami Robineau; et quelles que soient ses réponses à mes pressantes questions, je tâcherai, par tous les moyens possibles, de me mettre à l'abri de vos persécutions. J'ai souvent formé ce projet de vous fuir tous à jamais. Cette fois, il est irrévocable.

Les deux vieillards se regardent d'un air d'effroi. Dominique n'attend pas leur réponse; il sort avec une noble fierté.

A peine est-il descendu, que l'image d'Adrienne vient frapper son esprit. C'est elle, c'est ce puissant talisman qui l'a toujours retenu dans ce châ-

teau, où il n'a pas eu un moment à respirer!

Il s'enfonce dans le parc; il revient sur son projet; il veut le suivre... Il pense à son Adrienne... Il hésite... La prudence l'emporte à la fin sur l'amour; il se lève pour aller faire les préparatifs de son départ... Quelqu'un lui frappe sur l'épaule; il se retourne; c'est Adrienne!

Dominique, lui dit cette charmante fille avec un petit air boudeur, est-il bien vrai que vous allez me fuir, m'abandonner? — Mais, Mademoiselle..... — C'est mon père et monsieur le baron qui m'envoient; ils m'avaient défendu de vous le dire; mais je n'ai rien de caché pour vous. Vas, m'ont-ils dit, vas trouver Dominique, et fais tous tes efforts pour le retenir. — Quelles sont donc leurs intentions? — Dis-lui, ont-ils ajouté,

qu'il ne prenne pas à la lettre un mouvement d'humeur que sa conduite légère a pu exciter. — Ma conduite légère! — Ajoute (ce sont toujours eux qui parlent), ajoute qu'il peut, qu'il doit aspirer à ta main, que notre plus grand bonheur serait de vous voir unis dès ce jour, et que ce n'est qu'en restant encore quelque temps au château, qu'il peut voir arriver ce moment fortuné. — Conçoit-on quelque chose à la bizarrerie de ces deux hommes! — Dominique, vous m'aimez..? — Si je vous aime! — En ce cas, vous restez, n'est-ce pas? — Je... reste, dites-vous? — Oh, oui, mon ami, vous resterez!

Elle lui prend la main et le conduit vers un banc de gazon, en lui faisant signe, avec une grâce toute charmante, de s'y asseoir.

Dominique ne peut résister au dé-

sir de causer seul avec son amie. Il tient une main.... une main divine...! qu'il presse contre son cœur. Que voulez-vous, dit-il, Mademoiselle ? m'engager à habiter encore ce sinistre château, où tout se fait pour moi, par moi, dit-on, sans qu'on m'en dise les raisons.....! Les connaissez-vous ces secrets affligeans qu'on redoute de me confier ? — Oh, mon Dieu non ! Vous m'avez déjà demandé cela plusieurs fois, je vous ai toujours fait la même réponse. Mais j'ai un père si bon ! monsieur de Saint-Erbin et sa famille sont si estimables, que je ne regarde pas ses secrets-là comme bien effrayans. Vous ne connaissez pas l'excellent cœur, la belle âme de madame de Saint-Erbin ! Tous les pauvres des environs la bénissent comme leur mère. Elle a fondé douze lits de plus à l'hôpital des or-

phélins, en mémoire, dit-elle, d'un enfant qu'elle perdit autrefois. Oh! madame de Saint-Erbin est une femme accomplie. — Je le crois; mais son mari? — Eh bien, il a quelquefois l'abord dur; il est souvent sombre, soucieux, brusque, si l'on veut, et, avec cela, c'est le meilleur homme du monde, franc, loyal, généreux, sensible aux maux des infortunés. S'il n'était pas vertueux, Dominique, serait-il l'ami de mon père? — Je le crois. Monsieur de Bléville......... — Repectons celui-là; c'est le meilleur des pères, l'ami le plus sûr; c'est un homme à qui personne n'a jamais connu un défaut. — Mais ces secrets, toujours ces maudits secrets! — Je ne puis vous éclairer là-dessus. Ce qu'il m'est possible de vous apprendre, c'est qu'avant de vous connaître, mon père m'affirmait sans cesse avec

douleur, que jamais je ne devais songer aux doux liens du mariage, et qu'à présent il m'engage à vous aimer, en m'assurant que vous êtes le seul homme au monde qui puisse m'épouser. Il veut seulement attendre que vous ayez assez de calme, de raison et de confiance pour vous rendre digne d'apprendre ses secrets. — Connaissez-vous ce religieux de l'ordre des capucins, qui est l'ami de votre père? — Beaucoup; je l'ai vu souvent, très-souvent à Dreux. — Il s'appelle..... — Le père Isidore. — Il est aussi pour quelque chose dans ces mystères. — Je n'en sais rien. Jamais ils n'en ont parlé devant moi.

Un jeune homme passe devant nos deux amans; cest Vallery de Saint-Erbin. Il s'écrie : Ah! Dominique! que vous êtes heureux!

Vallery met ses deux mains sur sa figure, et continue sa promenade de l'air d'un homme douloureusement affecté et qui verse des larmes.

CHAPITRE XIV.

Nouveaux Horaces, nouveaux Curiaces.

Ce pauvre Vallery! dit Dominique, il n'a pas voulu troubler notre entretien. — Il a fort bien fait. — Il vous aime, Adrienne. — Hélas, oui! et j'en suis bien fâchée pour lui; car je ne puis aimer que vous, monsieur Dominique. Ce que c'est que les hommes! il envie votre bonheur, quand vous êtes prêt à y renoncer. — Comment cela? — Sans doute, puisque vous me quittez. — Oh! je n'y suis pas encore décidé. — A la bonne heure, c'est bien parler. Voyons, quel mal vous fait-on dans ce château? car vous êtes aussi d'une humeur si

difficile! — Quel mal j'y éprouve, Adrienne! nous nous aimons, et l'on refuse de nous unir. — Eh non, on ne s'y oppose pas; on demande du temps, voilà tout. J'ai bien la patience d'attendre, moi; pourquoi ne m'imitez-vous pas? — C'est que vous n'aimez pas autant que moi. — Vraiment! Quand le jour et la nuit on ne pense qu'à lui, on ne voit que lui, on ne l'aime pas assez, peut-être! — Est-il vrai, Adrienne? — Très-vrai, Monsieur; et pour vous prouver que j'aime plus que vous, c'est que je ne formerais pas légèrement comme vous le projet de nous séparer, sans en mourir! sans en mourir! entendez-vous.

Elle verse quelques larmes, et Dominique est tout à fait séduit. Ne pleurez pas, belle Adrienne; je ne vous quitterai jamais! jamais! je vous

en fais le serment! — Ramenez-moi donc chez mon père, et rendons-lui tout à fait la vie, en lui apprenant cette agréable nouvelle; car il vous est si attaché!

Elle se lève. Dominique la suit..... Soudain, les trois frères Saint-Erbin accourent vers lui, pâles, défaits, de l'air le plus égaré. L'aîné tient une lettre ouverte, lettre qui paraît les avoir tous trois consternés. Dominique, dit-il, un mot ici à part. Pardon, mademoiselle de Bléville.

Dominique s'avance vers Adolphe et ses frères. Dominique, lui dit Adolphe, connaissez-vous un petit bois qui est là-bas, hors du château, à droite de la route? — Oui, je l'ai remarqué. — Promettez-nous de vous y trouver demain, à six heures et demie très-précises du mâtin. — Pourquoi? — Vous le saurez.... vous pour-

rez nous y rendre un très-grand service. Vous y viendrez, n'est-ce pas? — Si je puis vous obliger.... — Vous le pouvez. Votre parole d'honneur? — Je vous la donne. — N'oubliez pas d'y venir à cheval. — A cheval! — Il le faut. Adieu; ne parlez point de cela à mon père, à ma mère, à personne.

Les trois frères s'éloignent, et laissent Dominique bien étonné de la prière qu'ils viennent de lui faire. Dominique rejoint Adrienne, qui, par discrétion, ne s'informe pas de ce que lui voulaient messieurs de Saint-Erbin; et la cloche du dîner les avertit que tout le monde est réuni dans la salle à manger. Monsieur de Bléville et le baron sont là. Adrienne leur crie dès la porte : Je l'ai retenu! le voilà! il nous reste! — Grand enfant! dit le baron au jeune homme, en lui donnant un petit coup sur la

joue. —Vous avez bien raison, ajoute de Bléville en souriant, c'est un véritable enfant. Eh! que ne pouvons-nous trouver en lui un homme fait pour nous entendre!

On dîne; mais les trois frères Saint-Erbin ne mangent ni ne parlent. Ils sont toujours pâles et tristes. Madame de Saint-Erbin s'en inquiète, les questionne; ils répondent d'une manière évasive. Dominique seul attire leurs regards plein d'intérêt, et Dominique devine que la lettre qu'ils ont reçue leur a appris quelque nouvelle affligeante.

Le soir, les fils Saint-Erbin disparaissent, et Dominique passe cette soirée à se promener avec de Bléville et son aimable fille.

Dominique est prêt le lendemain matin, ainsi qu'il l'a promis à ses jeunes amis. Il se rend à cheval au

petit bois, à l'heure indiquée. Des cliquetis d'épées frappent d'abord son oreille...... il s'effraie...... il s'avance...... quel tableau se dévoile à ses yeux !

Les trois Saint-Erbin d'un côté, les trois d'Alinvil de l'autre, se battent avec un acharnement qui rappelle le fameux combat des Horaces et des Curiaces.

Dominique veut s'élancer au milieu d'eux. Restez spectateur ! lui crie Adolphe de Saint-Erbin ; ami, ne vous mêlez pas de nos querelles !

Ils recommencèrent à se battre avec plus d'animosité. Qu'on juge de la douleur de Dominique, lorsqu'il voit Vallery tomber sous les coups de Charles d'Alinvil ! Dominique vole à son ami, prend son épée, et se range du côté des Saint-Erbin, pour combattre Charles. Aussitôt ce même

Charles et son frère Julien tournent le dos et se sauvent à grands pas. Dominique les poursuit seul ; car tandis qu'Adolphe combat contre le troisième d'Alinvil, Auguste donne des secours à son frère Vallery.

Dominique poursuit donc les fuyards ; mais tout à coup ils se retournent, fondent avec rapidité sur lui, en s'écriant : Misérable Dominique ! c'est toi surtout que nous devons immoler, pour assouvir la juste vengeance de nos parens !

Dominique, seul contre deux, se défend avec courage. Adolphe et Auguste voient de loin ce combat inégal. Adolphe vient de blesser Octave d'Alinvil de manière à le mettre hors de combat. Il court avec Auguste secourir Dominique, et les deux lâches d'Alinvil demandent grâce en jetant au loin leurs épées.

Nous aurions le droit de vous punir de tant d'audace! leur dit Adolphe; mais nous vous méprisons trop pour exercer sur vous une vengeance qui souillerait nos mains. Allez, emportez votre frère Octave, et que cette leçon vous apprenne à ne jamais vous mesurer avec des hommes qui ont sur vous l'avantage de la justice, de l'honneur et du courage.

Les trois d'Alinvil témoignent leur rage par des grincemens de dents. Ils remontent sur leurs chevaux. Julien place son frère Octave, blessé, devant lui, prend son cheval en guide à ses côtés. Charles, seul sur son coursier, laisse faire quelques pas à son frère; puis saisissant un pistolet caché, il a la scélératesse de le tirer à bout portant sur Dominique. Le monstre pique des deux et disparaît.

Dominique est tombé du coup..... Les jeunes Saint-Erbin jettent un cri de rage; ils veulent poursuivre l'assassin; mais le temps qu'il leur faut pour délier leurs chevaux laisse aux d'Alinvil celui de galoper au point de ne pouvoir plus être atteints.

Adolphe se jette sur Dominique, en s'écriant : Mon ami! mon ami! ne t'avons-nous fait venir à ce fatal rendez-vous que pour te perdre!

Dominique ouvre les yeux, se lève, et rassure ses amis en leur montrant qu'il n'a qu'une légère blessure au pied gauche. Le coup de pistolet l'ayant surpris dans une fausse position, ne l'a point frappé; mais il s'est blessé le pied en tombant saisi d'horreur et d'effroi; ainsi il n'a que peu de chose. C'est Vallery qu'il faut soigner; il perd beaucoup de sang. Nos trois amis déchirent leurs mou-

choirs, bandent la blessure que le jeune Saint-Erbin a reçue dans le côté; puis ses frères le plaçant sur un cheval, de la même manière que les d'Alinvil ont emmené Octave; ils rentrent tous ainsi à la Croix-Saint-André, où ils vont alarmer, affliger tout le monde.

Le baron et de Bléville se promenaient dans la cour d'honneur, au moment où ce triste cortége y entra. Le baron vole à ses fils: Oh ciel! qu'avez-vous? que s'est-il passé? — Secourons mon frère, dit Adolphe, et vous saurez tout, mon père, ainsi que Dominique, qui doit être fort étonné de tout ce qu'il vient de voir. — Mais il est blessé aussi, Dominique! — Légèrement, monsieur le baron, répond celui-ci; ne songeons qu'au cher Vallery.

Madame de Saint-Erbin accourt

désespérée ; elle panse elle-même les deux malades, dont l'un, Vallery, plus grièvement blessé, est mis au lit.

Le baron et sa femme pressent leurs enfans de questions. Adolphe y répond ainsi : Vous me demandez, mon père, quels ennemis nous avons eu à combattre ; eh ! aux coups que nous a portés la trahison, ne reconnaissez-vous pas les d'Alinvil ?—Quoi ! encore ces malheureux ! ils vous ont donc attaqués ? — Provoqués, mon père ; et dussions-nous allumer votre ressentiment, nous vous avouerons que nous avons cru devoir répondre à leur cartel. — Un cartel ! — Bien en forme. Nous le reçûmes hier : le voici. Lisez, mon père, lisez à haute voix, en ayant le soin de passer devant Dominique ce qui pourrait...... — J'entends.

Le baron lit la lettre des d'Alinvil.

« Vous avez cru nous rejoindre, « cette nuit, dans vos affreux souter- « rains, où tout nous persuade que « vous tenez prisonnier...... »

Le baron lit bas quelques lignes. Il continue haut : « Nous n'avons « fui que le nombre et la horde de « vos assassins à gages. Ne pensez « donc pas que nous ayons la fai- « blesse de vous redouter seuls. No- « tre père nous a ordonné de venger « sur vous son honneur offensé, ainsi « que...... »

Le baron lit encore bas ; puis il termine cette lettre tout haut : « Si « vous voulez que les débats des « deux familles finissent dans votre « sang ou dans le nôtre, trouvez- « vous tous les trois au petit bois « des Quatre-Bornes, demain à six

« heures précises du matin; nos épées « en décideront. »

Charles, Octave et Julien D'ALINVIL.

Que devions-nous faire? répond Adolphe; vous montrer cette lettre...... Nous savons que, bien loin de ressembler au comte d'Alinvil, qui provoque ses fils à des duels, qui risque leur vie pour contenter sa haine; vous, mon père, vous auriez tremblé pour nos jours; vous nous auriez peut-être empêchés de satisfaire aux lois si impérieuses de l'honneur. Mes frères et moi nous nous sommes décidés à nous rendre au petit bois : mais, dans la crainte qu'il arrivât des malheurs irréparables, et voulant avoir là un ami qui pût nous secourir, nous aider, nous seconder même en cas de trahison, nous avons prié Dominique de venir

à ce même bois, sans lui dire le motif qui nous y attirait, pour éviter les avis, les objections. Ce jeune homme, brave autant que zélé, nous a rejoints au fort de l'action; mais croiriez-vous que ces misérables, aussi vils que leur père, ont paru ne vouloir exercer toute leur rage que sur lui! que l'un d'eux même a eu la lâcheté, tout en fuyant devant lui, de lui tirer un coup de pistolet! c'est là d'où vient sa blessure. Jusque-là, il s'était défendu avec autant de valeur que d'intrépidité. — Mes fils, vous avez agi avec une inconséquence impardonnable. Que les d'Altinvil aient cru se venger en vous assassinant tous les trois, je n'en serais pas moins resté pour leur faire à mon tour payer cher la perte de mes enfans. Ce triple duel n'avait donc aucun but; vous vous êtes exposés sans

motif, comme sans raison. — Sans raison, sans motif, mon père ! Eh ! si nous les avions tués, vous auriez eu trois ennemis de moins. — Le plus cruel, le plus implacable, c'est leur père..... Il a donc bien soif de mon sang ! Ah ! si je voulais répandre le sien !..... le ciel m'en procurerait les moyens ; mais n'imitons pas les méchans ; ne soyons pas cruels parce qu'ils sont scélérats...... Ah ! de Bléville ! quel coup mes imprudens enfans viennent de me porter !

Monsieur de Bléville répond : Ils ont eu tort, le plus grand tort. Il fallait mépriser ces provocateurs, ou leur envoyer une troupe de paysans qui les auraient reçus à grands coups de gourdins ; c'est ainsi qu'on traite des lâches. Eh bien, Dominique, vous voyez de plus en plus de quel côté sont vos amis et vos ennemis. Il vous

est impossible d'en douter maintenant.
— Je me sentais, répond Dominique, du courage pour seconder messieurs de Saint-Erbin ; mais si j'avais été au fait des injustes griefs que peuvent m'imputer les d'Alinvil, j'aurais mis encore plus d'acharnement à les combattre. Il est certain qu'ils ont paru m'en vouloir plus qu'à mes jeunes amis. Que leur ai-je donc fait ? encore une fois, que leur ai-je donc fait ?

CHAPITRE XV.

Dominique est vraiment poussé à bout.

DOMINIQUE avait besoin de repos, quoique sa blessure fût tellement légère qu'il pouvait marcher en s'appuyant sur une canne. Madame de Saint-Erbin exigea qu'il se mît au lit, et monsieur de Bléville permit qu'Adrienne lui tînt compagnie, en présence cependant du domestique Poitevin. On juge de la touchante conversation qui s'établit entre les deux amans. Elle ne roula que sur l'amour qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. Adrienne promit qu'elle n'aurait pas d'autre époux que Dominique, et Dominique jura de se sou-

mettre à toutes les épreuves qu'on voudrait lui imposer pour mériter la main de sa chère Adrienne.

Adrienne fut rejoindre son père; et la nuit qui suivit cette journée si triste, se passa dans la plus grande tranquillité pour tous les habitans du château.

Dominique, dès le matin, se rendit chez son ami Vallery. Toute la famille était réunie auprès de cet intéressant jeune homme, qui allait très-bien pour son état. On venait d'apprendre, par des paysans venus du village de ***, qu'il n'en était pas de même d'Octave d'Alinvil. Il était dans une situation désespérée, et l'on craignait beaucoup que sa blessure ne fût mortelle. Mortelle! s'écria Dominique. Eh! monsieur le baron, ne craignez-vous pas, si monsieur le comte d'Alinvil perd

son fils, qu'il ne s'en prenne à messieurs de Saint-Erbin, qu'il ne les attaque en justice? — Lui! répond le baron, il a de bonnes raisons pour éviter l'éclat dans cette affaire. — Mais, vous, monsieur le baron, si vous aviez eu le malheur de voir mourir un de vos fils sous les coups de ces lâches, n'auriez-vous pas eu recours aux lois? — Hélas! Dominique, cette ressource m'est également interdite. — Comment, vous redouteriez aussi qu'un tribunal...? — Dominique, ne m'interrogez pas là-dessus. J'ai un ennemi qui est également le vôtre, et notre malheur, à vous et à moi, c'est de ne pouvoir implorer contre lui l'appui des lois — Moi, Monsieur, je le pourrais! — Vous ne le feriez point. — Je le ferais, je vous le jure. Les fautes sont personnelles. Tout homme

coupable mérite d'être puni avec une sévérité exemplaire. — Sans doute; mais il est des cas.... — Je n'en connais point où l'on doive pardonner au crime...... — Les remords, par exemple....—Il est bien temps! Quand on a nui au prochain, à la société, on en sera donc quitte pour dire: J'en suis bien fâché, je me repens! Non, non, point de pacte entre le vice et la vertu.

Le jeune homme, animé par la haine qu'il vouait justement aux d'Alinvil, prononça ces mots avec une énergie, une profondeur qui colorèrent son front du rouge de la colère.

Le baron poussa le coude de monsieur de Bléville, en lui disant tout bas: Il n'est pas encore temps.

Dominique s'aperçut du geste; et réfléchissant sur ce qu'il venait de

dire, un secret pressentiment l'avertit qu'il avait eu tort. Ne voulant point cependant revenir sur ses pas, il fit tomber sur un objet vague la conversation, qui devint générale. Désirant ensuite prendre un peu l'air, il alla se promener au parc avec Adolphe et Auguste de Saint-Erbin, à qui leur père fit un signe indicatif de garder le silence, ce qui n'échappa point à Dominique.

Soutenu par ses deux amis, car il boitait un peu, il arriva, en causant avec eux, jusqu'à la porte du parc, fermée par des treillages. Quelle fut sa surprise, en voyant dans l'intérieur de cette clôture s'élever une grande perche, soutenant une large feuille de papier sur laquelle on avait écrit ces mots en gros caractères :

« Dominique! mon cher Domini-
« que! si c'est toi que je regrette, et si

« le hasard te fait passer par ici, des-
« cends cette nuit dans les souter-
« rains, ton sort sera éclairci ! »

Adolphe, aussi surpris que Dominique, regarde son frère Auguste, et lui dit : Est-il possible de commettre de pareilles imprudences ! Cours vite au château, et qu'on efface sur le champ cette preuve de démence.

Auguste les quitte. Vous appelez cela, dit Dominique à Adolphe, une preuve de démence ! Qui donc est insensé ici ? Est-ce le malheureux prisonnier de ces caveaux...? — Vous vous tourmentez toujours, mon cher ami, pour des choses qui ne vous concernent point, je me permets de vous le dire. Que parlez-vous de prisonnier ? y en a-t-il ? en avez-vous vu un quand vous avez visité les souterrains de ce château gothique ? Qui

voulez-vous que mon père enferme ainsi? Vous aurait-il échappé dans vos longues recherches? — En ce cas, qui donc a pu écrire ces mots qu'on m'adresse, et qui paraissent vous causer tant de trouble? — Qui? un fou apparemment; celui qui prend la nuit tantôt une cloche, tantôt un tambour, pour effrayer les petits enfans. — J'entends; ce prétendu voisin, n'est-ce pas? — Il faut bien que ce soit cet extravagant. Mon père va lui retirer la jouissance de ce lieu charmant, je vous l'assure; il n'y reviendra plus; et dès demain, cette barrière disparaîtra : vous pourrez vous promener là-dedans tant que vous le voudrez. — Je vous aime bien, Adolphe; je chéris votre père, votre famille, bonne, sensible, hospitalière; mais vous conviendrez qu'il me faut une patience, une rési-

gnation sans exemple, pour m'accoutumer à tout ce que j'éprouve ici........ Je me doute que tout cela tient à ce grand secret qu'on me cache, qu'on me révélera je ne sais quand; et c'est par respect pour ce secret, sans doute bien important, que je ne vous presse pas de questions sur ce nouvel incident, qui vraiment est extraordinaire. — Mais.... pas tant. — Pardonnez-moi. Quelqu'un me connaît ici, quelqu'un s'y intéresse à moi, puisqu'on assure me regretter, et ce quelqu'un est invisible à tous les regards; il m'assigne un rendez-vous pour cette nuit dans les souterrains : il y a donc quelqu'un dans ces souterrains......? Mais je vois que vous vous troublez, que je vous embarrasse. Laissons cela, Adolphe; je ne veux pas vous faire désobéir aux ordres de votre père.....

J'attendrai....... j'attendrai qu'il vous plaise à tous...... Au moins, faites en sorte qu'on ne m'accable pas de ces visions, de ces avis secrets..... Ma curiosité, moins stimulée, pourra se calmer, se forcer à un silence respectueux.

A l'instant, la perche et l'inscription disparaissent dans l'intérieur de l'enclos, enlevées apparemment par un ordre que vient de donner Auguste.

Adolphe presse Dominique dans ses bras. Mon excellent ami, dit-il, je vois qu'on vous fait bien du mal sans le vouloir, et moi j'en éprouve aussi beaucoup en vous voyant tourmenté, affligé de la sorte. Oh! qu'il sera heureux pour moi, le jour où l'on pourra vous apprendre ce mystère qui vous occupe tant! Plus de contrainte alors entre nous, et vous

verrez si mon cœur a souffert du silence qu'il aura été obligé de garder envers vous.

Adolphe s'exprimait avec une franchise, un accent de sentiment qui n'étaient ni étudiés ni joués. Dominique en fut attendri, mais il témoigna toujours la peine qu'il éprouvait d'habiter un séjour où l'on portait tant de coups à sa sensibilité. — Eh bien, lui dit Adolphe, que ne prenez-vous un peu de dissipation, que ne voyagez-vous pendant quelques mois. Mon père et votre digne ami de Bléville y souscriront, pourvu que vous leur promettiez de revenir ici le printemps prochain. Vous y retrouverez votre Adrienne, plus tendre, plus aimante encore par l'effet de l'absence; et, selon...... les..... circonstances, il est possible qu'alors il n'y ait plus d'obstacle à votre union.

Voyons, je crois que j'ai eu une bonne idée; allons la soumettre à mon père, à votre ami. — J'y consens, bon Adolphe. J'irai à Paris, à Lyon (j'en ai déjà formé le projet), pour y chercher mon cher Robineau, et je reviendrai, oh! je vous promets bien à tous que je reviendrai.

Les deux jeunes gens allèrent trouver le baron, qui écrivait dans son cabinet, sous la dictée de monsieur de Bléville. Ils leur firent part du plan qu'ils venaient de former. Le baron saisit soudain le motif qui avait engagé son fils à proposer un voyage à Dominique. Il l'approuva; et comme notre jeune ami était faible de sa blessure au pied, il fut convenu qu'il resterait encore huit jours pour se rétablir, et qu'ensuite il partirait.

Dominique ne voulut pas se rendre

coupable d'une seconde indiscrétion, en se rendant la nuit au rendez-vous des souterrains, dont il ignorait d'ailleurs les issues, celle de la glacière ayant été condamnée. Il se coucha l'idée remplie de tout ce qu'on lui avait dit dans la journée.

A peine s'endormait-il, qu'il fut réveillé par un très-grand bruit qu'il entendit dans le parc. Il courut à sa croisée, qu'il ouvrit, et ces mots, ces mots terribles frappèrent soudain son oreille : *Dominique! si tu ne fuis, tu vas tomber sous les coups du cruel baron de Saint-Erbin!*

C'est une voix forte, claire, sonore qui a prononcé ces mots, et cette voix est absolument inconnue à Dominique.

Pendant qu'il ne sait comment prendre l'avis qu'on lui donne, la voix se fait entendre une seconde

fois : *Dominique, la fourbe et la scélératesse t'environnent! tu es mort si tu ne suis les conseils d'un infortuné qui fut ton...*

Ici la voix est interrompue par plusieurs autres voix plus sourdes, dont on ne distingue point les paroles. Il paraît qu'on se dispute, qu'on entraîne même quelqu'un qui jette des cris de douleur..... Le bruit cesse; plus de voix, plus rien.

Quelques momens après, les mêmes voix se font entendre dans le corridor sur lequel donne son appartement. Celle du baron, qui paraît s'avançer vers sa porte, perce au-dessus des autres. On l'entend crier : Point de quartier! il faut qu'il périsse!

Adolphe, qui accompagne le baron, lui dit : Mon père, je vous demande sa grâce. Cet intéressant jeune homme...... — Je veux qu'il meure!

Le baron frappe à la porte de Dominique, en lui disant : Dominique, dormez-vous ? — Non, répond Dominique effrayé ; heureusement pour moi, je suis très-éveillé. — Ouvrez, Dominique. — Vous voulez que j'ouvre...... — Oui, sur le champ, il le faut. — Je suis sans armes ; puis-je me défendre contre une troupe d'assassins ! — Vous vous trompez, Dominique ; ce n'est pas à vous qu'on en veut. — Vain prétexte ! j'ai tout entendu, je n'ouvrirai point.

Quelle erreur est la vôtre ! interrompt Adolphe à travers la porte. Mon cher Dominique serait assez timide, assez pusillanime.... — Je suis ce qu'il vous plaira ; mais je n'ouvrirai point.

Le baron répond : Des soupçons aussi injurieux sont faits pour lasser ma patience. Quand je viens vous

consoler, vous tranquilliser, c'est moi que vous redoutez! Adieu, jeune écervelé; demain nous nous expliquerons.

Adolphe ajoute : Demain, mon cher Dominique, vous rougirez bien de votre terreur.

Tout le monde se retire du corridor, et Dominique entend qu'on en ferme les portes à double tour, sans doute pour l'empêcher d'en sortir.

CHAPITRE XVI.

Il est encore tourmenté; mais c'est, dit-on, pour la dernière fois.

Quelles réflexions lui suggère un pareil évènement! En supposant que les conseils donnés par la voix inconnue soient faux, pourquoi le baron veut-il faire périr un intéressant jeune homme auquel Adolphe s'intéresse? C'est Dominique à qui on en veut......... mais ce brusque dessein, formé après qu'on lui a donné mille preuves d'attachement, peut-il être bien véritable? Qui sait s'il n'entre pas dans le but des mystères des Saint-Erbin, comme chez les d'Alinvil, de se défaire de lui! Ces deux familles

craignent également les recherches des tribunaux : cela rend le baron bien suspect. Cet avis répété deux fois dans le parc, cette démarche à son appartement, cet ordre de l'ouvrir au milieu des menaces..... il y a là de quoi intimider les esprits les plus forts,.... A force d'y réfléchir, néanmoins, Dominique ne peut se résoudre à croire son hôte, ses fils capables d'un forfait. Dominique se calme ; et supposant que tout cela vient de quelque erreur, il attend avec résignation le jour qui va l'éclairer sur un évènement aussi obscur.

Le jour arrive enfin. Il se lève ; il parcourt son corridor, et voit qu'il est sérieusement enfermé. Un reste d'effroi le saisit ; il cherche partout des armes ; et n'en trouvant aucune, il se prépare à faire, du mieux qu'il le

pourra, une longue résistance, en cas qu'on en veuille à sa vie.

L'heure s'avance, personne ne paraît. Huit heures, neuf heures sonnent à l'horloge du château, et on le laisse toujours prisonnier. Cela est d'un fâcheux augure. Enfin une clef ouvre la porte du corridor, et Dominique voit entrer le baron en robe de chambre, accompagné d'Adolphe et de monsieur de Bléville.

Tous trois entrent en riant, en disant au jeune homme : Convenez, mon jeune ami, que vous avez eu une belle peur! — Mais, messieurs.... — Riez-en avec nous, poursuit le baron; dans le moment, nous ne pensions pas à ce que vous pouviez éprouver. En y réfléchissant depuis, nous vous avons bien plaint, tout en riant de votre timidité. Ecoutez, et calmez-vous; je vais vous apprendre

tout ce qui est arrivé. Cette nuit, nous avons surpris et arrêté un agent des d'Alinwil, qui s'était introduit, d'abord dans le parc, ensuite dans ce château, où il cherchait à se cacher dans ce corridor même, près de votre appartement. C'est lui qui a crié deux fois dans le parc, de manière à être entendu de vous et à vous effrayer, et c'est lui que je désignais quand j'ai dit : *Je veux qu'il périsse, je veux qu'il meure.* Vous avez pris tout cela pour vous, comme ce certain jour où je demandais la clef du souterrain, à la même place, ici. Vous crûtes qu'il était question de vous y enfermer. Aujourd'hui, vous avez pensé que l'avis de ce vil agent était réel, puisque je m'écriais : *Qu'il meure.* Eh non, mon cher, il n'est nullement question de vous dans tout cela. On avait arrêté ce donneur

d'avis ; et dans l'excès de mon ressentiment, je voulais le faire périr sous le bâton ; voilà tout. — Voilà tout ! Et pourquoi Adolphe que voilà demandait-il la grâce de cet inconnu, en le traitant *d'intéressant jeune homme ?*

Adolphe répond : C'est que l'agent choisi par les d'Alinvil est justement un jeune homme que mon père a élevé avec nous dans ce château, qui nous doit tout, et qui jusque-là n'avait manifesté que d'heureuses dispositions en notre faveur. — Fort bien. Ne pourrais-je le voir, lui parler, entendre sa voix pour juger si elle est la même que celle du parc ?

Le baron reprend d'un air contraint : Vous avez des soupçons ? Eh bien ! mon cher Dominique, dussiez-vous en concevoir davantage, vous ne serez pas satisfait sur ce point.

Cet *intéressant jeune homme,* qui a joué cette nuit le rôle de prophète ou de revenant dans mon parc, n'est plus ici. Je viens de le renvoyer vers ceux qui l'employaient, avec une lettre dans laquelle je leur fais part des mesures que je vais prendre désormais pour braver leurs attaques. A présent, pensez que je vous ai fait un mensonge, un conte en l'air; imaginez-vous que nous sommes là, tous les trois, prêts à vous poignarder; formez-vous mille chimères pour motiver votre caractère timide et soupçonneux, nous ne pourrons vous dire qu'une chose : Mon ami, les portes sont ouvertes; fuyez des assassins, puisque vous nous jugez tels..... ou bien, restez le temps convenu avec vos amis, vos seuls, vos véritables amis; car nous le sommes et nous le serons toujours.

Le baron, son fils et de Bléville se rangent en haie devant la porte, qu'ils ouvrent toute grande, en faisant signe à Dominique qu'il est libre d'y passer.

Dominique hésite un moment; mais lisant bientôt sur toutes les figures la bonté, la franchise qui les caractérisent, il se jette dans leurs bras en s'écriant : Cruels que vous êtes, pourquoi faut-il que je sois sans cesse chez vous le jouet de mille évènemens! — Ces évènemens qui vous inquiètent, répond de Bléville, ne dépendent pas de nous. Ils naissent de la scélératesse de notre ennemi commun..... Mais on peut bien vous affirmer que désormais vos nuits seront tranquilles ici. Venez faire, avec Adolphe et moi, un tour de jardin, et nous vous en donnerons la preuve.

Le baron se retire en embrassant

Dominique, et celui-ci suit ses deux amis, qui, chemin faisant, achèvent de le convaincre de leur sincérité.

En avançant dans le parc, Dominique voit une foule d'ouvriers occupés à abattre la clôture de la partie cédée, soi-disant, à un voisin. Vous voyez, lui dit de Bléville, que le baron a chassé de son domaine ce fou qui semblait légitimer ici la fable des fantômes, des revenans, que ses vassaux font courir sur ce château. Il n'y viendra plus, cela est certain, et nous dormirons tous. Vous pensez bien que, dès qu'on l'entendait faire son sabbat nocturne, on envoyait après lui des agens qui le faisaient taire. De là ces bruits de plusieurs voix à la fois que vous avez souvent entendus. Nous sommes délivrés pour jamais de sa présence et de ses folies. Entrons visiter cette partie du parc,

vous verrez qu'elle en est la plus jolie.

Rien n'était en effet plus agréable que ces bosquets, fermés jusqu'alors à tous les regards. A l'exeption qu'il n'y avait point d'eau, tout ce qui fait le charme du plus délicieux jardin y était réuni. Adolphe montra à Dominique une grille qui donnait sur la campagne, et lui dit que c'était par-là que le fou se rendait, la nuit ou le jour, dans ces bosquets, où il faisait mille extravagances. Un petit pavillon fermé piqua la curiosité de Dominique, Adolphe l'ouvrit soudain pour ne lui laisser aucun soupçon. Il était décoré dans l'intérieur comme un boudoir, De riches broderies faites à l'aiguille sur du satin, en ornaient les boiseries. Dominique y remarqua plusieurs sujets qui représentaient tous un petit enfant que

des soldats arrachaient des bras de sa mère. Ce petit enfant, nouveau né, était retracé sous diverses formes dans trois ou quatre de ces tableaux. On lisait sur l'un ces mots écrits en lettres brodées : *Ils me l'ont ravi!* Sur l'autre : *Pleure, malheureuse mère, tu ne le reverras plus!* Plusieurs inscriptions de ce genre frappèrent les yeux de Dominique, qui demanda ce que cela voulait dire.

Ce château, lui répondit de Bléville, fut occupé, depuis les croisades, par les ancêtres du baron. Il paraît qu'une dame de Saint-Erbin y fut renfermée, et qu'il lui arriva, relativement à un enfant de l'amour qu'on lui enleva, une aventure dont on ne sait pas trop les détails.—Cela, dit Dominique avec ironie, se rapporte sans doute avec le berceau que j'ai vu dans la chambre des souter-

rains, où il y a également une inscription relative à un enfant qu'on a ravi à sa malheureuse mère. — Il faut que cela soit. — Comme vous dites, il faut que cela soit. De Bléville, vous savez mal déguiser la vérité; tout vous trahit.

De Bléville, sans répliquer, sort le premier du cabinet, et change de conversation en s'extasiant sur la beauté des sites qui l'environnent. Dominique ne quitte le pavillon qu'avec un serrement de cœur dont il ne peut définir la cause. Une ardoise qui est à ses pieds fixe son attention. Il la ramasse et lit dessus: *Est-il vrai, mon cher Dominique, que tu sois dans cet asile de la trahison? Réponds-moi en me rejetant cette même ardoise.*

Dans cet asile de la trahison! Dominique frémit. Il remet l'ardoise à

de Bléville, en lui disant : Tenez, voyez ce que je viens de trouver. Au moins vous ne me nierez pas que ces mots sont de la même main qui a écrit les petits billets déposés sur le tombeau du vieux baron de Saint-Erbin.

De Bléville pâlit, brise l'ardoise et répond : Eh non, c'est toujours cet insensé que nous avons banni.... — Il me connaît donc l'insensé ? — Pas du tout. Votre nom sera parvenu jusqu'à lui ; il s'en est servi pour faire ses folies. — Il m'appelle son cher Dominique. Ciel ! il me vient une idée : si c'était Mathieu Robineau ! — Oh, la belle idée ! Pourquoi Mathieu Robineau ? Est-ce là son écriture ? — Non, elle m'est inconnue..... Mais c'est que la longue absence de Robineau n'est pas naturelle. Ce ne peut être lui cependant. Il se nommerait,

et la voix de cette nuit n'est pas la sienne. — Dominique, vous en revenez encore à cette voix! Vous ne voulez donc pas croire ce qu'on vous a dit à cet égard? — Allons, allons, je crois tout, je veux tout croire..... Sortons de ce lieu; je ne sais pourquoi il me fait mal.

Nos trois amis rentrent au château, où on leur append que l'aimable Vallery va beaucoup mieux, tandis qu'il paraît qu'Octave d'Alinvil est aux portes de la mort. On a su cette nouvelle, dit-on, par cet agent qu'on a renvoyé le matin. Une tristesse profonde s'empare de tous les esprits; madame de Saint-Erbin ne peut retenir ses larmes, et l'on voit que le mal qui arrive même aux méchans, affecte sa sensibilité.

Le lendemain, la mort d'Octave est annoncée par des payans, et l'on pré-

tend que la comtesse d'Alinvil, désespérée, est allée se jeter dans un couvent. Le comte, resté seul avec ses deux fils, est concentré dans son affliction; ses regrets le rendent insensible à tout. Il vient de perdre en peu de temps son frère, son jeune fils, sa femme, puisque la comtesse l'a quitté. S'il fut coupable, il est déjà bien puni!.... Mais ne médite-t-il pas quelque vengeance? Il faut tout attendre d'un homme pareil. C'est ce qu'objecte le baron de Saint-Erbin, qui engage tous ses amis à se tenir sur leurs gardes.

Hélas! son expérience et ses pressentimens ne l'ont jamais trompé. C'est ce que nous verrons dans la suite de cette histoire.

CHAPITRE XVII.

Voilà en effet des preuves sincères d'affection.

Ainsi que monsieur de Bléville l'avait assuré à Dominique, il ne se passa plus rien d'extraordinaire dans le parc ni dans le château, pendant les nuits suivantes, et la tranquillité y parut rétablie.

Le terme fixé pour le départ de notre jeune homme approchait. Adrienne ne l'ignorait pas; mais elle se consolait de son absence en pensant qu'il avait donné sa parole d'honneur à son père et à monsieur le baron, de revenir au printemps prochain. Elle savait d'ailleurs qu'il allait faire des recherches pour retrouver

l'ami de son enfance, Mathieu Robineau, et elle s'en fiait sur son bon cœur et sur l'amour dont il brûlait pour elle.

Le soir de la veille de son départ, avant que tout le monde fût rentré dans les appartemens, le baron et monsieur de Bléville prièrent Dominique de passer dans le cabinet du premier. Là, le baron l'ayant fait asseoir près de lui, du ton le plus sérieux il lui tint ce discours :

Il faut, mon ami, que nous ayons tous trois une explication préliminaire, avant une dernière plus importante, que nous remettrons à un autre temps. Vous m'allez dire que je reviens toujours sur un même objet, sur un sujet qui vous fatigue; mais c'est le point important pour nous. Souffrez donc que nous vous interrogions encore une fois..... Vous m'avez

juré que vous ignoriez absolument les circonstances de votre naissance.... — Pardonnez-moi; je vous ai dit.... — Veuillez me laisser parler. Ou vous n'êtes point le Dominique de Marseille, ou vos prétendus parens vous ont caché le secret de leur adoption. Tout prouve que vous êtes ce pauvre petit d'Alinvil, que le sceau du malheur marqua dans son berceau. Cet enfant, mon ami, était le fils d'un monsieur d'Alinvil, qui avait épousé une demoiselle de Saint-Erbin; c'est vous convaincre de ce dont vous deviez déjà vous douter, que vous êtes mon parent, comme vous l'êtes aussi des d'Alinvil, avec cette différence que ceux-ci veulent vous perdre, quand nous voulons vous sauver. Une femme était alors ce qu'on appelle votre *bonne*, chez monsieur d'Alinvil père, votre aïeul.... Des misérables, c'est le

mot, vous arrachèrent de ses bras, vous emmenèrent à Paris, où ils vous perdirent dans les Champs-Elysées. Cette femme, que vous avez déjà vue, va s'offrir de nouveau à vos regards. Elle est à nous; elle est dévouée à tous nos intérêts. Un voyage qu'elle a été forcée de faire en Angleterre, son pays, l'a éloignée du château tout le temps que vous m'avez fait le plaisir de l'habiter; elle est revenue hier au soir, et elle a le plus grand désir de vous serrer dans ses bras. Entrez, Elvina.

Une femme se présente, et Dominique reconnaît celle qui lui a parlé le lendemain du duel du comte d'Alinvil, dans une maison isolée où on l'avait transporté par un enlèvement. C'est vous, madame! s'écrie Dominique. — C'est moi, répond Elvina, c'est moi, mon cher enfant, qui vou-

lui un jour vous arracher des mains du comte d'Alinvil, en qui vous aviez mis trop de confiance. Mon maître que voilà, après s'être battu contre le comte, passa la nuit avec ses gens, auprès de son hôtel de la rue d'Enfer, séduisit son cocher avec de l'or, et vous fit transporter dans ce pavillon isolé, où vous vous crûtes destiné aux grandes aventures. J'eus l'ordre d'aller vous y rejoindre. Je vous questionnai; vous me répondîtes avec une dureté que je vous pardonnai de grand cœur, et vous m'assurâtes que vous n'étiez pas mon cher petit Dominique de Marseille. Oserez-vous encore soutenir cela, à présent que vous me voyez, que vous n'êtes plus entouré que de vos veritables amis? — Ma foi, madame, je ne sais plus que vous répondre. Je crains d'être ce malheureux enfant; je suis pres-

que sûr d'être le fils du bon ménétrier Craquet, et, dans tout cela, je cherche à me connaître sans pouvoir me deviner.

Si nous avions, interrompt le baron en souriant, la ressource des romanciers, qui donnent à leurs héros des marques, des cicatrices au bras, afin de les faire reconnaître, par la suite, de ceux qui les cherchent, nous ne douterions plus; mais, Elvina, votre petit Dominique n'avait aucun signe distinctif..... — Aucun, monsieur le baron. J'eus à peine le temps, pressée par l'affreux marquis d'Alinvil, de fourrer dans une petite poche de son habit trois papiers qui auront appris au moins à ceux qui l'ont trouvé, qu'il est d'une naissance distinguée. Vous ne les avez pas ces papiers, Dominique? — Jamais je n'en ai entendu par-

ler. — Vous ne dissimulez point ? Bon ! répond le baron, nous l'avons déjà, de Bléville et moi, pressé de questions là-dessus ; il nous a toujours répondu par la négative. — Oh ! c'est pourtant bien lui, reprend Elvina ; mon cœur ne m'a jamais trompée. J'aimais trop ce malheureux enfant pour ne pas le deviner entre mille. Est-il possible qu'il ait oublié les circonstances de sa première enfance ! les caresses du bon vieux seigneur d'Alinvil, son aïeul paternel ; mes fréquens embrassemens, les larmes que j'ai cent fois versées sur son sein ! C'est que je voyais au train dont tout cela marchait, qu'on l'arracherait un jour de mes bras, devenus pour lui les bras maternels !.... J'en pleure encore de souvenir....... et tout cela ne peut t'attendrir, trop discret jeune homme. Tu persistes toujours à nier....

Bon Dieu ! je ne nie rien, répond Dominique ; cela peut-être, je puis m'ignorer moi-même ; mais en supposant, femme bonne et sensible, que je sois celui qui vous a tant d'obligations, que puis-je faire ? qu'exigez-vous de moi ? — Monsieur le baron va vous l'expliquer.

Le baron reprend la parole. Vous n'êtes plus enfant, Dominique ; mais vous êtes encore dans un âge où l'inexpérience, l'exaltation d'une tête ardente et vive, la fougue enfin des passions ne vous permettent pas de juger sainement, de voir les choses sous leur véritable point de vue.... Il est des secrets.... des secrets de famille qui sont trop délicats, trop... dangereux peut-être pour vous être confiés..... Vous pouvez les prendre..... d'une manière... — De votre part, monsieur le baron, ils ne peuvent

qu'être sacrés pour moi. — Oh! je m'entends.... Nous vous avons assez éprouvé ici !.... Pardon, mon cher Dominique, si j'abuse de la franchise; mais le courage et la confiance ne nous ont point paru être les bases de votre caractère. Que vous faisais-je pour vous inspirer les vaines terreurs que vous m'avez cent fois manifestées? En supposant que j'eusse caché ici un étranger, cela vous regardait-il? Que cet étranger fît ou non des folies, pouvait-il vous inquiéter? Je vous ai vu cependant prêt à m'accuser, à me soupçonner du moins capable de tous les crimes. Pouvais-je vous faire des aveux, des confidences dans l'état d'agitation, de turbulence où je vous voyais livré? Vous avez menacé des tribunaux le marquis d'Alinvil: il s'est arraché la vie; vous avez osé m'en menacer

moi-même, et vous m'avez vu troublé. Sans doute je devais l'être; les lois, mon ami, ne doivent nullement se mêler de nos débats domestiques. Vous vous repentiriez le premier de l'imprudence que vous auriez faite. Ces débats doivent se terminer à l'amiable, d'accord entre nous tous. Les lois pourraient ici confondre l'innocent avec le coupable, et vous seriez condamné à des remords éternels pour avoir compromis vos amis les plus zélés. Vous parais-je franc, Dominique? — Oui, monsieur le baron, très-franc. — Eh bien, promettez-moi donc de ne pas vous laisser entraîner par le premier mouvement d'une vivacité déplacée, d'attendre que je vous juge assez calme.... — Ne le suis-je pas? — Vous êtes si jeune, Dominique! à vingt ans, peut-on compter sur votre discrétion? Mon

fils Adolphe a très-bien senti qu'en vous laissant à vos réflexions, libre de voyager, de vous tranquilliser encore une année, vous reviendriez ici doué de toutes les dispositions que nous exigeons de vous pour vous confier nos affaires. J'ai pensé comme Adolphe ; j'ai souscrit à vos désirs d'aller rejoindre votre ami Robineau. Ce vieillard a paru se méfier de moi, me redouter ; il me jugera mieux par la suite. Seul ami de monsieur Craquet, votre prétendu père, il est peut-être dépositaire de son secret sur votre adoption. Qu'il vous éclaire, qu'il vous guide même; je consens à ce qu'il revienne ici avec vous, l'année prochaine. Je ne crains ni les regards ni les conseils des gens qui ont de l'âge, de l'expérience et de la probité. C'est devant le bon Mathieu Robineau, si vous le dési-

vez, que je vous raconterai tout ce qui s'est passé dans votre famille, et ce sage vieillard sera notre arbitre; m'est-il possible de vous témoigner plus de confiance?

Dominique, attendri jusqu'aux larmes, se jette dans les bras du baron, qui répond avec tendresse à cette effusion.

Elvina reprend ce jeune homme, qu'elle embrasse avec la tendresse d'une mère; puis elle dit: Ah ça! Dominique, vous reviendrez? vous nous promettez de revenir? — Je vous le jure sur l'honneur!

Bien, interrompt de Bléville; c'est bien, jeune ami. Vous possédez un cœur excellent; mais nous avons besoin de la tête aussi bien que du cœur. Point de démarche, en grâce, auprès des d'Alinvil. Vous ne sauriez rien; et ce qui s'est passé vous prouve que vous

vous exposeriez aux plus grands dangers. Vous ne pouvez, vous ne devez reconnaître que nous, qui vous chérissons autant que si vous étiez notre fils.

Madame de Saint-Erbin entre. Eh bien, Elvina, dit-elle, lui avez-vous parlé? est-il convenu....?—Il n'est convenu de rien, Madame; c'est qu'il ne sait rien. A coup sûr il ignore ce qu'il est.—Dominique, reprend la baronne, si, depuis votre abandon, je n'ai cessé de faire des vœux au ciel pour vous retrouver, pour vous rendre au bonheur, je vous prouve assez que vous pouvez me regarder comme une tendre mère; mais je partage les inquiétudes de mon mari, de notre ami de Bléville, relativement au secret que vous désirez tant de connaître. Allez donc, voyagez quelques momens, afin d'acquérir

cette confiance, cette douceur, cette... bonté même que nous désirons trouver en vous lorsque nous vous ferons connaître cet étonnant mystère. Adrienne alors sera le prix de votre docilité. Elle me suit, cette chère Adrienne; elle veut aussi vous faire ses adieux. Encouragez Dominique, Adrienne, et regardez-le déjà comme l'époux que le ciel vous destine.

Adrienne s'avance. Est-il bien vrai, Dominique? entendez-vous cette promesse si flatteuse que nous fait madame la baronne, et que mon père semble ratifier par son silence! Dans un an nous serons unis! dans un an, c'est bien loin! mais c'est votre faute aussi si nous ne le sommes pas tout de suite. — Ne le grondez pas là-dessus, Adrienne, reprend madame de Saint-Erbin; c'est moins sa

faute que la nôtre, puisque c'est nous qui demandons du temps. Vraiment (*elle sourit*), si l'on écoutait les amans, on les marierait sans réflexion, sauf à les voir s'en repentir après.

Les deux jeunes gens s'écrient ensemble : Nous pourrions nous repentir !..........

La baronne les interrompt : Hélas! cela pourrait bien arriver; mais n'anticipons pas sur l'avenir; songeons à conduire le présent avec prudence et loyauté. Prudence et loyauté, Dominique! vous entendez ces deux mots. Nous punisse le ciel par la suite, si vous pouvez nous accuser d'y avoir manqué dans cette occasion. Examinez ceux qui vous environnent et qui ne forment des vœux que pour votre prospérité........ Jusqu'à mes fils, et ce pauvre Val-

lery, qui, rétabli, grâce au ciel, se traîne pour venir ajouter, par sa tendresse pour vous, à cet intéressant tableau de famille.

Les jeunes Saint-Erbin sont là aussi qui pressent leur jeune ami dans leurs bras, et ces adieux touchans pénètrent Dominique d'estime, d'intérêt, et d'un sincère attachement pour cette excellente famille.

Monsieur de Bléville lui remit une petite boîte fort lourde et cachetée, en lui disant : Vous n'ouvrirez cela, jeune ami, que lorsque vous serez à Paris. Il faut que vous nous le promettiez. Sans doute vous y trouverez de l'or, je ne puis vous le cacher; mais si vous aviez l'orgueil de refuser cette pension trop légitime, dont je vous ai déjà fait parvenir deux quartiers, je vous avertis qu'en outre de la peine que vous nous feriez, il vous

faudrait renoncer à toutes relations désormais avec nous. La suite vous prouvera qu'on ne remplit, à cet égard, qu'un devoir bien sacré. — Je n'aurai pas, répond Dominique, la sotte vanité de rougir des dons de l'amitié, et d'ailleurs je crois entrevoir dans vos secrets des motifs qui......... — Silence, mon ami, n'en parlons point pour le moment; cherchez même à vous dissimuler ces motifs jusqu'à ce que vous les connaissiez tout à fait. Adieu, Dominique.

Tout le monde : Adieu, cher Dominique!

Le baron continue : Nous éviterons demain de vous voir, pour ne pas renouveler cette scène trop attendrissante. Embrassez-nous tous, et partez de bonne heure, avant la grande chaleur de ce dernier mois

d'un été que votre présence a rendu si agréable pour nous.

Dominique, après avoir embrassé tous ses amis, ainsi que l'aimable Adrienne, se retira chez lui, où il passa une excellente nuit.

CHAPITRE XVIII.

Retour de Mathieu Robineau, et ce qui en résulte.

Le lendemain matin, en sellant son cheval, il ne rencontra que les jeunes Adolphe et Auguste de Saint-Herbin, qui voulurent lui faire la conduite jusqu'au bout de l'avenue. Ces jeunes gens étant à pied, Dominique mena son cheval par la bride; et dans cette courte entrevue, il eut lieu de juger encore de toute l'affection qu'on lui avait vouée au château de la Croix-Saint-André, qu'il avait regardé d'abord comme un lieu plein de fantômes, où devaient l'attendre les plus cruelles inquiétudes.

Il y en a cependant éprouvé assez; car si nous revenons sur le passé, nous nous rappellerons qu'une foule d'événemens qui se sont succédés, lui ont à peine laissé le temps de respirer.

Il est seul maintenant sur la route de Paris, et il rappelle en sa mémoire tout ce qu'on lui a dit la veille. On ne le trouve point assez mûr pour lui faire part d'un secret; de quelle nature est donc ce secret? et pourquoi le croit-on assez peu raisonnable pour le partager? Quel que soit ce secret, dont le baron et sa famille paraissent craindre la confidence, ils ne peuvent pas y avoir joué des rôles condamnables. Ils sont si bons, si sensibles!..... C'est ce d'Alinvil, c'est ce marquis son frère, qui doivent être les seuls coupables. Ils se sont assez démasqués, ces d'Alinvil, en vou-

lant attenter lâchement aux jours de Dominique! Voilà ses ennemis, les voilà! et monsieur Paterne redoutait la famille Saint-Erbin! Comme on se trompe sur les hommes!

L'intention de Dominique est d'aller d'abord à Paris, à son logement, pour savoir si l'on y a reçu des nouvelles de Mathieu Robineau. Il arrive avant midi à la rue de l'Oursine, et demande à monsieur Cédar, le boulanger, qui est son principal locataire, s'il a quelques lettres de son ami. Je crois, lui répond cet homme, que votre voisine, qui a votre clef, en a reçu une hier.

Dominique vole chez l'officieuse voisine, qui lui remet en effet une lettre du bon Mathieu; il prend sa clef, monte chez lui, décachète la lettre, et la lit avec rapidité.

« Enfin, mon cher Dominique,

« après bien du temps, des courses,
« des tracas de tous genres, j'ai su
« faire taire la chicane et ses suppôts.
« L'héritage de mon oncle est main-
« tenant à moi; je l'ai réalisé en es-
« pèces, et je pars à l'instant pour
« Paris, où j'espère que cette lettre
« arrivera avant moi. Il m'a fallu un
« intérêt aussi majeur pour me tenir
« si long-temps éloigné de toi. Tu
« dois juger de toutes mes inquié-
« tudes à ton égard. Avec cela, tu
« ne m'as pas écrit un seul mot,
« méchant! pas de lettre de toi, pas
« la moindre nouvelle de mon jeune
« ami! »

Il oublie, se dit Dominique en s'interrompant, qu'il ne m'a jamais indiqué le lieu où je pouvais lui écrire.

Il continue : « J'ignore où tu es,
« ce que tu fais, si tu es toujours

« tourmenté par les gens qui s'obs-
« tinent à te prendre pour ce que tu
« n'es pas. »

Pour ce que tu n'es pas! Je suis donc bien le fils de monsieur Craquet!

Il soupire et poursuit : « J'ignore « même si cette lettre te trouvera à « Paris. En tout cas, je vais m'y ren- « dre. Sans doute tu auras laissé « quelques renseignemens pour que « je puisse te retrouver, quelque part « où tu sois. Il n'est pas éloigné le « jour où je pourrai te serrer dans « mes bras! Les momens me sont « précieux; je vieillis; et le ciel « m'accordera peut-être la faveur de « vivre encore assez pour voir mon « jeune ami heureux, à l'abri des « persécutions d'une foule d'insen- « sés. Ton ami

« Mathieu Robineau. »

D'une foule d'insensés! Quoi! messieurs de Saint-Erbin, si sages, si bons, si estimables, seraient des insensés! Ces gens-là, en effet, n'ont pas, plus que les d'Alinvil, de preuves matérielles de ce qu'ils supposent. Il serait bien singulier que, pris pour un autre, il fût depuis si long-temps la victime d'une ressemblance de nom! Il va dire, dans le sens de monsieur le baron, ou il est le fils de monsieur Craquet, ou, s'il ne l'est pas, monsieur Craquet et sa femme ont fait, en mourant, un mystère de son adoption à leur meilleur ami Mathieu Robineau, ce qui n'est pas présumable. Enfin, il revient, Mathieu Robineau; il est parti en même temps que sa lettre; il ne peut tarder que d'un jour ou de deux. Que fera-t-il en l'attendant? Dominique prendra une voiture de place, et il

ira à son tour compulser les registres de naissance de la paroisse Saint-Etienne-du-Mont. Pourquoi prendre une voiture ? il a son cheval ; il peut aller sur le champ à cette église, qui d'ailleurs n'est pas très-éloignée.

Il y va ; il consulte les registres de l'année de sa naissance, dont il est bien sûr. On ne trouve nulle part le nom de Dominique Craquet. Il voit les années d'avant, celles d'après ; il ne trouve aucune trace de sa naissance. Madame Craquet a donc fait déjà un mensonge sur ce point ? elle peut en avoir fait sur mille autres.

Dominique revient chez lui ; il se fait apporter un dîner frugal auquel il ne touche presque point ; car la lettre de Mathieu vient de le troubler de nouveau sur le prétendu secret de sa naissance. Il voit qu'il sera toujours obligé de soutenir la même

chose au baron de Saint-Erbin, à monsieur de Bléville, et qu'il n'épousera point son Adrienne. Vivre sans Adrienne! ah! c'est pour lui le plus grand des malheurs!

Il regarde son ancien carrillon, qui est là dans un coin. Il se dit : C'est donc à cette misérable ressource de l'indigence de mes parens que je dois d'avoir été remarqué dans les rues de Paris par quelques insensés, ainsi que les appelle Mathieu, qui, sur mon nom de Dominique, se disaient sans cesse : *Est-ce lui? n'est-ce pas lui?* C'est pour avoir fait ce métier, si misérable par lui-même, que je me trouve aujourd'hui entouré de comtes, de marquis, de barons, qui veulent absolument que je sois leur parent. Les uns brûlent de m'assassiner! les autres m'accablent d'amitié, de présens même...!

A propos de présens, il se rappelle la boîte que monsieur de Bléville lui a donnée avant son départ; il en rompt les cachets, l'ouvre, et reste moins frappé d'une somme en or qu'il jette sur une table, que de voir, au fond de cette boîte, un portrait de femme enrichi de diamans et très-bien peint. Cette miniature retrace une femme jeune encore et très-belle. Une légère feuille de papier, qui couvre en partie le portrait, porte ces mots :

C'est la mère de Dominique...... elle sut pardonner à ses ennemis!

C'est la mère de Dominique...! Notre jeune homme l'examine, et croit voir son propre portrait dans celui de cette femme. Il se regarde dans une glace; il compare les traits de la

dame avec les siens....... ce sont les mêmes. Quel indice...! mais que signifient ces mots qui sont de la main de monsieur de Bléville : *Elle sut pardonner à ses ennemis!* Quels ennemis a-t-elle eues? les d'Alinvil sans doute... Si cela était, monsieur de Bléville n'aurait pas fait remarquer au prétendu fils de cette personne, cette particularité qui semblerait vouloir le porter à l'indulgence pour les d'Alinvil, que toute la famille de Saint Erhin déteste!

Que Dominique soit près ou loin de ces gens-là, il faut qu'il soit toujours tourmenté par eux! Voilà encore des mots énigmatiques au bas d'un portrait qui lui ressemble à croire que c'est lui-même qu'on a peint sous des habits de femme.....! O Dieu....! Mathieu Robineau ne serait donc pas instruit...?

Il arrive le lendemain au soir, Mathieu Robineau. Quel bonheur pour lui et pour notre Dominique! comme ces deux amis s'embrassent! quelles douces larmes coulent de leurs yeux attendris! Vous voilà! te voilà! mon ami! mon seul et unique ami! ils ne peuvent prononcer que ces mots. A la fin Dominique fait à Mathieu de tendres reproches : Comment vouliez-vous que je vous répondisse? vous ne me disiez jamais où vous étiez. — Cela est-il possible! oui, je m'en souviens! le peu d'habitude que j'ai d'écrire...! je ne m'étonne plus...! Mais, toi, mon Dominique, qu'as-tu fait pendant ma trop longue absence? — Oh, que j'ai souffert, mon bon Robineau! Ecoutez, écoutez avec attention, et répondez ensuite avec la dernière franchise à la question la plus importante que je puisse vous faire.

Dominique raconte à son ami tout ce qui lui est arrivé tant chez le comte d'Alinvil que chez le baron de Saint-Erbin. Il n'oublie aucun des détails; il appuye sur la beauté d'Adrienne, sur son amour pour elle, sur le caractère franc, honnête et loyal du baron, de sa famille; et il termine en lui faisant part des inquiétudes dans lesquelles il est plongé lui-même sur son véritable état.

Mathieu Robineau l'a écouté en silence. Il lui répond d'un air grave : Es-tu bien sûr, Dominique, de la sincérité du baron de Saint Erbin? — Très-sûr, mon ami. — Il est clair, d'après tout ce que tu viens de me rapporter sur son compte, qu'il est bien éloigné de ressembler à l'odieux d'Alinvil; ce baron cependant m'avait déplu d'abord... Lui, sa femme, ses enfans, sont, dis-tu..... — Pleins de

bienveillance, d'affection pour moi. Ils veulent vous voir; ils veulent vous confier tout ce qui les concerne; ils vous prendront, assurent-ils, pour leur arbitre. — Il n'en faut plus douter, ils sont tes amis, Dominique; les autres... —Ils sont mes amis!... je suis donc.... — O Dominique! si j'avais pu prévoir tant de tourmens, tant de persécutions, ma longue absence.... — Eh bien?... — Il y a long-temps que je t'aurais mis au fait d'une chose... —Vous m'effrayez!... — Approchez-vous de moi, Dominique.

Mathieu Robineau, très-ému, prend les deux mains de son ami, qu'il serre dans les siennes, contre son cœur. Il continue, d'une voix altérée par la sensibilité: Votre âge, Dominique, vos malheurs, votre courage, votre raison, tout m'autorise à vous dévoiler la vérité. —

O ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?.... — Un jour, aux Champs-Elysées, il y a près de dix huit ans de cela.... un petit enfant abandonné par des barbares frappe mes yeux.... des femmes de la classe du peuple le plaignaient... elles se contentaient de le plaindre ! Dieu m'inspira la pensée de secourir l'orphelin..... Je pris l'enfant perdu dans mes bras, je l'emportai, et... — Cet enfant... — Ce fut vous. — O mon ami !

Dominique verse un torrent de larmes sur le sein du bon Robineau, qui poursuit : Monsieur et madame Craquet étaient mes amis ; ils n'avaient point d'enfant. Je vous portai chez eux ; je vous recommandai à leurs soins, et ils vous élevèrent comme leurs fils. — Bonnes gens ! — Nous fîmes le serment de cacher ce mystère ; car nous savions que vous

aviez des ennemis. — Comment ? — Par des papiers trouvés.... — Ah ! les voilà donc ces papiers dont on me parlait tant ! — La Providence, qui n'abandonne jamais l'enfance ni le malheur, vous donna ainsi un père, une mère adoptifs, et ils sont morts en me laissant le seul dépositaire de leur secret. — Bon, excellent homme ! vous eûtes pitié du pauvre enfant jeté dans un fossé !... Ah ! vous fûtes, vous êtes toujours mon père ! Mais ces papiers ?

Robineau les tire d'un secrétaire : Les voici : ce sont les deux extraits mortuaires des auteurs de vos jours, et la lettre commencée par cette bonne Elvina, dont vous me parliez tout à l'heure ; j'y ai ajouté la date du jour, de l'année et l'heure à laquelle je vous trouvai... Pleurez, Dominique, pleurez sur ces preuves de la mort

des infortunés qui vous ont donné l'être ! Vous avez perdu ceux qui pouvaient vous protéger ; il ne vous reste plus que des méchans à combattre !... Monsieur d'Alinvil, je suis bien coupable sans doute... — Ah ! ne me donne pas ce nom détestable, Robineau ; appelle-moi Dominique, ou plutôt ton fils, ton cher fils. — Eh bien, Dominique, me pardonnerez-vous que mes amis aient fait de vous un petit carillonneur ? Je l'ai empêché dès que je l'ai pu. C'est moi, vous vous en souvenez, qui vous ai placé chez le bon curé Paterne. — Je sais que je vous dois tout, mon cher Robineau ! Oh ! que vous venez de soulager mon cœur d'un grand poids ! Je me connais au moins, je sais qui je suis, à qui j'ai affaire.... Eh, tiens, mon ami, voilà le portrait de ma mère !

Il lui montre la boîte : C'est aussi votre portrait, Dominique ! vous êtes bien son fils ! — C'est elle, c'est elle, c'est ma pauvre mère ! une sœur de monsieur de St.-Erbin ; tout le monde le dit. Je suis donc le neveu de cet excellent homme ! — Et le neveu sans doute du comte d'Alinvil, puisque votre père portait ce nom. — Ah ! j'entrevois ; je me doute maintenant.... Mais, mon digne bienfaiteur, comment devons-nous nous comporter maintenant envers tous ces gens-là ? — C'est, mon cher Dominique, ce dont nous allons nous occuper tout à l'heure.

On remet à l'instant un billet cacheté à Dominique. Il s'écrie : C'est de la main de monsieur de Bléville !

Il lit : « Il vient de nous arriver un « malheur affreux, mon cher Domi-

« nique. Ma fille, votre Adrienne, a « disparu depuis ce matin. On ne la « trouve ni dans le château ni dans « les environs.... On soupçonne que « le comte d'Alinvil, pour exercer « contre nous une vengeance atroce, « l'aura fait enlever!.... Vous jugez « de notre douleur à tous! Pour moi, « j'arrose de mes larmes ce papier « que je fais partir par un exprès..... « Venez nous retrouver, nous aider, « nous consoler, si vous aimez tou- « jours

« Votre meilleur ami,

« JOACHIM DE BLÉVILLE. »

O Ciel! s'écrie Dominique; partons! partons sur le champ!

Mathieu Robineau l'embrasse en lui disant: Cher enfant que j'ai sauvé de l'abandon! ton bonheur m'est trop

cher pour te laisser en proie à tant de chagrins ! Oui, partons... je t'accompagnerai, je te suivrai.... je te suivrai partout !

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



